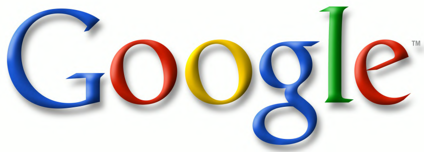
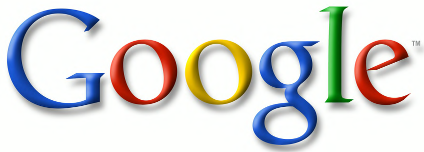
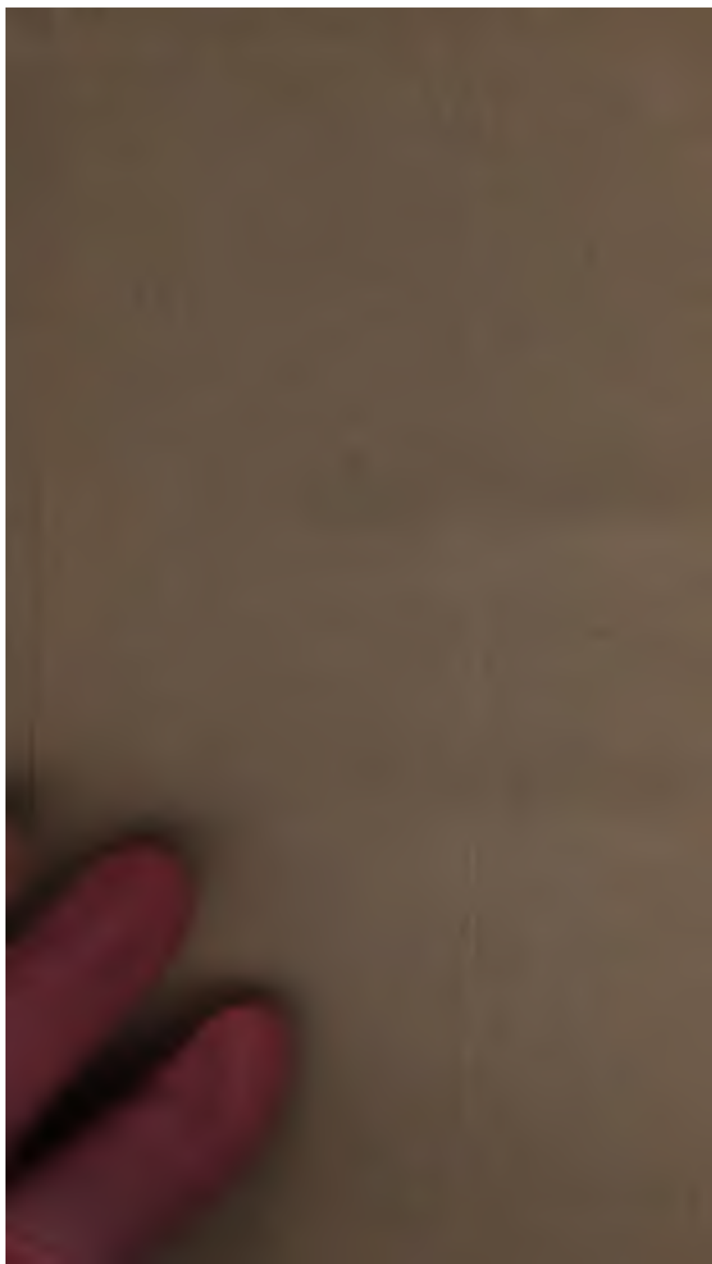





ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE





LES

POÈTES DU PEUPLE

AU XIX° SIÈCLE

PAR

ALPHONSE VIOLLET

PARIS
LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE
PLACE DE LA MADELEINE, 24.

1846

LES

POÈTES DU PEUPLE

AU XIXe SIÈCLE

Poissy. — Imp. d'Olivier-Fulgence et Comp.

LES

POÈTES DU PEUPLE

AU XIXe SIÈCLE

Par Alphonse VIOLLET



PARIS

LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

Place de la Madeleine, 24.

1846



AVERTISSEMENT.

La plupart des poètes du peuple qui figurent dans ce volume appartiennent à la classe des artisans; quelques uns seulement n'exercent aucune profession manuelle ; mais tous ont ce trait de ressemblance qu'ils ne doivent leur illustration qu'à leurs dispositions naturelles et à leurs études propres. C'est à l'un ou à l'autre de ces titres, ou à ces deux titres réunis, qu'ils ont été admis dans cette collection. Tous, sans exception, sont

des poètes de la nature. Mais il ne suffit pas d'être tai leur, maçon, cordonnier, pour y avoir droit d'entrée il faut, avant tout, avoir fait ses preuves d'ignoranc et n'être sorti de cette ignorance que par des effoi personnels, sans autre guide que la vocation. Rebc et Hégésippe Moreau avaient reçu trop d'instructi pour prendre place ici. Nous avons dû épier avec u vive sollicitude les circonstances qui ont donné l'év à cette vocation, et, en les rapportant fidèlemer nous faisons assister nos lecteurs à l'éclosion nature du génie.

Les événements de la vie commune ont une grai influence sur la vie littéraire de ces pauvres gens q pour la plupart, ne peuvent compter sur le pain du l demain. Mais les anxiétés poignantes, la misère, faim même ne peuvent entamer que faiblement ces bustes natures, constamment vivifiées par la flam de la poésie.

Le travail que nous publions ici sur ces poètes or naux nous vaudra, sans doute, les sympathies des h mes, assez nombreux aujourd'hui, qui placent au de: de tout, le triomphe du caractère et de l'intelligenc

est à remarquer que ce travail procède d'un phénomène unique dans les annales littéraires de la France, de la réunion de vingt poètes nés sous le chaume des campagnes ou dans les échoppes des villes. Cette irruption soudaine des classes laborieuses sur le domaine privé de la littérature devait éveiller de puériles susceptibilités, de ridicules jalousies. De là des antipathies calculées et des hostilités ouvertes. La politique elle-même, cette Diane chasseresse des temps modernes, flaira la piste de ces audacieux intrus, et il ne tint pas à elle qu'ils n'aiguisassent quelques bonnes flèches.

Nos *Poètes du Peuple*, tous imbus du sentiment religieux, sont tous animés d'un esprit de charité universelle. S'il leur arrive parfois de déplorer leurs misères personnelles, ils s'oublient bientôt eux-mêmes pour ne s'occuper que des souffrances de leurs frères; loin de s'emporter contre la rigueur de leur sort, ils se montrent calmes, patients, résignés, parce qu'ils espèrent.

Ce livre offre donc une lecture essentiellement morale ; il doit encore exciter l'intérêt par la variété des événements de ces existences semées d'épreuves et d'orages. Le récit est aussi animé par les citations de leurs

morceaux de poésies les plus remarquables, et, très souvent, ces citations naissent naturellement du sujet.

En réunissant ici, comme dans un tableau de famille, tous ces poètes naturels des diverses provinces de notre France, nous desirons les unir l'un à l'autre par les liens d'une estime et d'une affection réciproque. Après avoir lu notre livre, quelque distance qui les sépare, ils se connaîtront tous, et ils seront excités par l'exemple à de nouveaux progrès dans le bien.

Nous plaçons cette publication impartiale sous le patronage des hommes nationaux qui sont fiers de toutes les gloires de leur patrie.

LES

POÈTES DU PEUPLE.

CONSTANT HILBEY,

Ouvrier tailleur à Paris.

Constant Hilbey est né à Magny-le-Preulle, petite commune du Calvados, de parents pauvres et honnêtes. Son enfance fut heureuse. Sa mère, qui était une excellente femme plutôt qu'une excellente mère, ne contrariait en rien ses volontés. A six ans, on l'envoya à l'école. Son maître, fort sévère pour

GÈRE

étranger, Hilbey avait grand soin de relever ou d'ôter ce tablier, étant très peu flatté de cet accoutrement, malgré sa spécialité. Ces précautions insolites n'échappaient point à l'œil exercé du patron, qui les regardait comme autant de témoignages flagrants de la haine de Hilbey pour son état.

Au bout de six mois environ, le patron de Hilbey venant à manquer d'ouvrage, envoya celui-ci chez un confrère qui ne devait pas le laisser chômer. Or, ce confrère était un fat de village, qui se mit à déplorer le malheur de Hilbey de ne pas demeurer chez lui, tailleur d'un talent réel, bien que modeste; avant six mois, Hilbey serait devenu assez habile pour aller travailler à Paris. Ces paroles décevantes produisirent le plus grand effet; Hilbey s'ennuyait au village, et Paris, vu de loin, est bien beau, même travesti par une enluminure. Le jeune homme fut enchanté. Il résolut de se brouiller au plus tôt avec son patron et sa femme; ce qui ne devait pas être difficile, grâce à la

mésintelligence qui avait constamment régné entre l'apprenti et ses maîtres.

A son retour, Hilbey trouva seule la femme du tailleur. Elle lui parla, comme à l'ordinaire, assez sèchement. Charmante occasion pour Hilbey de répondre avec insolence. Surprise de le voir plus changé, après cette excursion, que le perroquet de Gresset au retour de son voyage avec les dragons, elle le bannit comme un profane. Hilbey se voyait déjà sur la route de Paris. Malheureusement, le mari le t avertir qu'il ne regardait pas son insolence à l'égard de sa femme comme un crime irrémissible, qu'il était le maître et qu'il le prouvait en lui ordonnant de revenir sur-le-champ.

Il fallut obéir.

Un autre incident rompit l'uniformité de ses deux années d'apprentissage : un jour, la femme de son patron eut, avec une voisine, une discussion qui ne tarda pas à devenir un grave différend. Toutes les ressources de la logique ayant été vainement épuisées par Hilbey pour

amener une conciliation, les deux parties en vinrent instinctivement aux mains. Effrayé de ce combat, dont il était le témoin involontaire, Hilbey voulut fuir; mais, pour gagner la porte, il fallait traverser le champ de bataille. En prenant ce parti, il s'exposait à recevoir force horions; il jugea donc plus prudent de sauter par une fenêtre qui se trouvait auprès de lui. Sa patronne se méprit sur la cause de cette évasion et lui cria : « Bon, va chercher du secours. »

Dès qu'il se trouva en pleine campagne, Hilbey délibéra longtemps avec lui-même pour savoir quel était le meilleur parti à prendre, dans cette grave circonstance. Il se décida à ne souffler mot de l'aventure, de peur de scandale, et à profiter de l'occasion pour faire une petite promenade. Ces deux résolutions lui parurent marquées au coin de la sagesse. A son retour, on lui signifia son congé. On lui dit, en outre, qu'il y aurait un procès et qu'il y figurerait comme témoin. En effet, l'affaire fut portée à Lisieux; la femme du tailleur se présentait

comme partie plaignante. Pour exciter à la fois l'intérêt, la pitié et l'indignation, elle allégua que, au moment où son adversaire l'avait accablée de coups, elle, plaignante, était dans un état de maladie qui la rendait incapable de se défendre. Quand vint l'audition des témoins, le président dit à Hilbey : « Vous, Constant, qui demeuriez chez la femme J....., savez-vous si elle était malade ? — Monsieur, » répondit le jeune Normand sans hésiter, « je sais bien qu'elle se plaignait beaucoup, mais je ne sais pas si elle était malade. » Cette distinction imprévue excita une hilarité générale et prolongée. Ce fut là son premier triomphe.

Cependant, chez le tailleur où il apprenait son état, Hilbey avait pour camarade un jeune homme de vingt-cinq ans, qui avait un peu voyagé. Ce camarade, qui avait habité Rouen, lui parlait souvent de spectacle et s'empressait de lui raconter toutes les pièces qu'il avait vues. Ces récits transportaient Hilbey et redoublaient son envie d'aller à la ville. Sa dernière année

d'apprentissage expirait ; il était libre ; mais il eut le bon esprit de comprendre la nécessité d'exercer, pendant quelque temps, sa profession à la campagne, dans diverses localités. C'est ainsi qu'il alla travailler chez plusieurs tailleurs des environs ; d'abord à Beuvron, puis à Gueville, à Saint-Pierre-sur-Dives, à Dozulé. Chose assez remarquable, ce fut cette femme qui, éveillant le génie poétique de Hilbey, eut le premier son de sa lyre ; son âpre, rude et criard, qui l'aurait peu flattée, sans doute, s'il eût résonné à ses oreilles. En termes plus précis, Hilbey composa une chanson satirique sur cette femme, et se rendit coupable du même méfait à l'égard de plusieurs autres. Nous ferons observer, toutefois, que, dans ces satires, Hilbey s'escrimait seulement contre les vieilles et les laides ; les jeunes et les belles glaçaient la verve de ce petit Juvénal de village.

Hilbey ignorait complètement les règles de la versification, mais pour remédier à cette ignorance, il composait ses vers sur un air qu'il connaissait. Il arrivait ainsi à l'emploi

assez exact de la rime et de la mesure; circonstance tout en l'honneur de la nécessité, et qui ajoute une preuve nouvelle en faveur du parentage de la musique et de la poésie.

Il tomba, un jour, entre ses mains, des vers de Voltaire contre les prêtres. Hilbey fut enchanté de leur rhythme, et comme, selon toute apparence, ses parents l'avaient élevé dans l'indifférence religieuse, il prisa fort les impiétés et les sarcasmes dirigés contre la religion, et il résolut de faire aussi des pièces de vers sur un sujet si plaisant.

C'était ordinairement à la veillée que Hilbey récitait ses pièces de vers à ses camarades, qui les trouvaient admirables. Quand il voulait produire un effet extraordinaire, il illustrait les scènes qu'il décrivait, en joignant la pantomime à la déclamation.

Pauvre jeune homme! tu ne pouvais leur dire qu'un souffle pestilentiel avait passé sur ta vive imagination, car tu l'ignorais toi-même; et l'homicide moral que tu commet-

tais si souvent, tu n'en avais pas conscience !
O dix-neuvième siècle ! si vain et si bavard, pourquoi dans tes écoles primaires n'enseignes-tu pas la religion assez à fond pour prémunir la jeunesse aveugle contre les sophismes et les froides bouffonneries de l'impiété ?

Enfin Hilbey quitta la campagne pour le Hâvre. Arrivé dans cette ville, mille impressions nouvelles agirent sur lui. La plus vive fut celle qu'il reçut au théâtre. Il n'eut que deux craintes : l'une de ne pouvoir demeurer à la ville toute sa vie ; l'autre de ne pas gagner assez d'argent pour aller au spectacle.

Cependant Hilbey versifiait de plus belle, et, comme on n'est jamais auteur impunément, il pensa à publier ses œuvres, c'est à dire ses satires et ses chansons. Il alla donc trouver un éditeur, M. Morlent. Malheureusement la première pièce du recueil contenait une grosse faute de français ; on y lisait :

*A Mesdemoiselles *** qui m'avaient invité à aller chez* EUX.

M. Morlent n'en lut pas davantage; il dit au jeune auteur qu'il ferait mieux d'aller à Paris, parce que, ajouta-t-il, en employant le langage commercial du lieu, le Hâvre n'offrait pas assez de *débouchés*. Hilbey prit ce conseil au sérieux. Comme il faisait ses préparatifs de voyage pour Paris, quelqu'un vint le prévenir, qu'un M. Andrieu, professeur de langues, avait vu de ses vers chez un tailleur, et qu'il desirait lui parler. Hilbey courut en toute hâte chez M. Andrieu. Or, voici à peu près ce que lui dit ce professeur : « J'ai vu des vers de votre façon qui sont pleins de fautes, mais aussi pleins d'esprit, et, avec des leçons, je suis convaincu que vous feriez quelque chose de bien. »

Que ses vers fussent pleins d'esprit, Hilbey le crut sans peine; mais qu'ils fussent pleins de fautes, ce fut pour lui une nouvelle aussi surprenante qu'imprévue. A quoi se réduisaient donc les mille et une louanges qu'ils lui avaient values? Bientôt revenu du léger abattement que lui avait causé cette fâcheuse nouvelle, il ne

tais si souvent, tu n'en avais pas conscience ! O dix-neuvième siècle ! si vain et si bavard, pourquoi dans tes écoles primaires n'enseignes-tu pas la religion assez à fond pour prémunir la jeunesse aveugle contre les sophismes et les froides bouffonneries de l'impiété ?

Enfin Hilbey quitta la campagne pour le Hâvre. Arrivé dans cette ville, mille impressions nouvelles agirent sur lui. La plus vive fut celle qu'il reçut au théâtre. Il n'eut que deux craintes : l'une de ne pouvoir demeurer à la ville toute sa vie ; l'autre de ne pas gagner assez d'argent pour aller au spectacle.

Cependant Hilbey versifiait de plus belle, et, comme on n'est jamais auteur impunément, il pensa à publier ses œuvres, c'est à dire ses satires et ses chansons. Il alla donc trouver un éditeur, M. Morlent. Malheureusement la première pièce du recueil contenait une grosse faute de français ; on y lisait :

*A Mesdemoiselles *** qui m'avaient invité à aller chez* EUX.

M. Morlent n'en lut pas davantage ; il dit au jeune auteur qu'il ferait mieux d'aller à Paris, parce que, ajouta-t-il, en employant le langage commercial du lieu, le Hâvre n'offrait pas assez de *débouchés*. Hilbey prit ce conseil au sérieux. Comme il faisait ses préparatifs de voyage pour Paris, quelqu'un vint le prévenir, qu'un M. Andrieu, professeur de langues, avait vu de ses vers chez un tailleur, et qu'il desirait lui parler. Hilbey courut en toute hâte chez M. Andrieu. Or, voici à peu près ce que lui dit ce professeur : « J'ai vu des vers de votre façon qui sont pleins de fautes, mais aussi pleins d'esprit, et, avec des leçons, je suis convaincu que vous feriez quelque chose de bien. »

Que ses vers fussent pleins d'esprit, Hilbey le crut sans peine ; mais qu'ils fussent pleins de fautes, ce fut pour lui une nouvelle aussi surprenante qu'imprévue. A quoi se réduisaient donc les mille et une louanges qu'ils lui avaient values ? Bientôt revenu du léger abattement que lui avait causé cette fâcheuse nouvelle, il ne

songea plus qu'aux moyens de s'instruire. M. Andrieu ne demandait pas mieux que de lui donner des leçons, au prix modique de cinq francs par mois; mais Hilbey ne croyait pas gagner déjà trop pour se nourrir, s'entretenir et aller au spectacle, justifiant ainsi, sans s'en douter, la justesse de ce vers d'un poète latin : *Scire volunt omnes, mercedem solvere nemo*[1]. Tout devait céder à son extrême desir de devenir auteur : le soir, au lieu d'aller souper à l'auberge, il achetait un pain de deux sous qu'il mangeait dans sa chambre. Il lui arriva même plus d'une fois de dîner de la même manière. Grâce à ce triste régime, il parvint à économiser les cinq francs qu'on lui demandait pour l'instruire. Les progrès de Hilbey furent rapides avec M. Andrieu, poète lui-même, et qui avait pris en amitié le jeune tailleur. Grâce aux leçons assidues et zélées du professeur et à un traité de versification qu'il

[1] Chacun veut acquérir des connaissances, mais de payer le salaire, tout le monde y répugne. Juvénal, Satire VII, vers 156.

avait donné à Hilbey, celui-ci parvint assez promptement à faire des vers sans trop de fautes. La confiance lui vint avec le savoir, et, quand il eut rimé une pièce de vers, il alla la montrer à M. Andrieu, qui, tout émerveillé, parla de suite de la faire imprimer dans la *Revue du Hâvre*.

Hilbey fut enchanté. M. Andrieu composa un article en prose, qui devait servir de préambule à cette pièce de vers. Le rédacteur de la revue était précisément le même M. Morlent, qui lui avait conseillé naguère d'aller à Paris. M. Morlent trouva les vers très bien et se souvint très bien, aussi, de la grosse faute de français de Hilbey — *chez eux* — qui lui avait valu sa moquerie.

L'apparition de ce morceau et l'insertion de plusieurs autres fragments poétiques de Hilbey dans la *Revue du Hâvre* attirèrent l'attention sur lui. Un jeune poète de Paris, qui passait alors par le Hâvre, lui adressa des vers dans le journal et lui donna mille marques d'intérêt. Ce-

pendant Hilbey travaillait toujours à sa comédie, et M. Morlent l'engageait à la terminer pour la faire jouer. Cet homme bienveillant, recommandable à la fois par les qualités de l'esprit et du cœur, lui conseilla de composer quelques pièces de vers pour les ajouter à celles qu'il avait déjà, lui promettant de les éditer. Hilbey promit d'abord de suivre ce conseil, puis il se ravisa, s'étant rappelé un autre conseil que lui avait antérieurement donné le même M. Morlent : le conseil d'aller à Paris. Cependant il ne put exécuter ce projet immédiatement, sa comédie n'étant pas achevée, et il comptait beaucoup sur elle pour s'ouvrir la carrière des lettres.

Il quitta le Hâvre par une circonstance fortuite mais décisive : le manque d'ouvrage. C'était dans la mauvaise saison. Un tailleur de Fécamp se trouva, un jour, dans l'auberge où mangeait Hilbey. Il était venu au Hâvre pour se procurer un ouvrier ; il proposa au jeune homme de l'emmener avec lui. Hilbey accepta,

et, le lendemain, il partit pour Fécamp, avec son nouveau patron, se promettant bien de ne pas rester longtemps dans cette petite ville, qui ne pourrait rien offrir à ses goûts nouveaux; petite ville sans théâtre, sans journaux, sans littérature, et qui, peut-être, ne se douterait pas du bonheur de posséder dans ses murs, un poète fort connu...... au Hâvre.

Là, pourtant, sortie d'une famille honnête et aisée, vivait une jeune fille du plus heureux naturel, aimable, spirituelle, gracieuse, qui devait pousser Hilbey sur la scène du monde. Née quarante ou cinquante ans plus tôt, elle eût passé tranquillement ses jours dans une bonne ferme de la Normandie ou dans un comptoir de Caen ou du Hâvre. Le progrès si vanté du siècle devait lui faire une autre destinée. Hilbey l'appelle Séraphie dans ses poésies, et c'est d'elle qu'il a dit :

Jusqu'à ce jour l'insouciance
A marqué tes joyeux instants ;
Vers et romans, tendre science,
Ont été tes seuls passe-temps.

Précisément vers et romans n'agissent qu'avec trop de force sur une jeune tête de dix-sept ans, et ce n'est ni dans la *Nouvelle Héloïse* ni dans les romans modernes qu'on trouve les meilleures règles de conduite.

Enfin, Hilbey arriva à Fécamp. Son nom remplit bientôt la petite ville. Un ouvrier tailleur qui faisait des vers ! Des vers qui avaient paru dans la *Revue du Hâvre !* Le fait était unique à Fécamp. On en parla beaucoup ; on en parle sans doute encore.

Hilbey ne tarda pas à se marier à la jeune personne dont nous venons de parler. Il vint se fixer à Paris pour y courir les chances de la vie littéraire. Il y débuta par la publication d'un volume de vers intitulé *Un Courroux de poète*, dont les sujets, pour la plupart, se rapportaient aux divers événements de sa vie. On trouve dans ce recueil de la grâce, de la facilité, de la verve et une science rhythmitique donnée peut-être par la nature seule. Hilbey fit jouer ensuite, à l'Odéon, *Ursus*, comédie en

un acte et en vers, qui n'obtint qu'un succès médiocre. Fort jeune encore, Hilbey peut parvenir à se faire un nom dans les lettres.

Nous donnons à nos lecteurs deux pièces différentes de ton et de sentiment, de ce jeune auteur pour mieux faire apprécier son talent.

ADIEU AU VILLAGE NATAL

Tel l'enfant du hameau, dans la cité voisine
Courant de la fortune éprouver les hasards,
Sur le toit paternel, du haut de la colline,
Une dernière fois retourne ses regards;

Tel je me retourne moi-même,
A peine au sommet du coteau,
Pour donner un regard suprême
Aux champs qui furent mon berceau!

Quel jour rafraîchissant inonde ma paupière!
Je vous ai reconnus, ô vallons toujours chers!
Aux lieux où l'on naquit plus douce est la lumière,
Et plus doux sont aussi les airs!

Courons d'abord, courons vers cette humble chaumière.
Souvent mes pas amis, en franchirent le seuil ;
Souvent... Mais, qu'ai-je vu? l'herbe y croît, et le lierre
L'enveloppe ainsi qu'un linceul !

Funeste isolement où mon regard succombe,
Cherchant des traits aimés qu'il ne retrouve plus ;
Quoi ! partout des vieillards dévorés par la tombe
Font place à des enfants que je n'ai pas connus !

Et ces tendres amis, compagnons du jeune âge....
Vers des bords plus heureux et plus remplis d'appas,
Les uns se sont enfuis ; d'autres font le voyage
D'où l'on ne revient pas !

Celui-ci, pauvre enfant, pour qui ces champs avares
N'offraient qu'un sol aride et que des fruits amers,
Cherchant sous d'autres cieux des destins moins barbares,
Sillonne le gouffre des mers !

Celui-là d'un bien-être aux sources toujours sûres
Dédaignant tout à coup les paisibles douceurs,
Est allé, vain mortel, dans les cités impures,
Briguer d'orageuses grandeurs !

Cet autre, qu'à la fois doua le ciel propice
De sagesse et de biens en le douant du jour,
Dans un trépas hâté rendit à sa justice
Ce qu'il tenait de son amour !

Se peut-il? pas un seul ! O champs ! O bois tranquilles !
Si déserts aujourd'hui, si peuplés autrefois !...
Pas un seul qui, du sein de vos mornes asiles,
Tressaille et réponde à ma voix !



Pareils aux grains légers que, de leur vive haleine,
Dispersent au hasard les rapides autans,
Tous, livrant leur fortune au souffle qui l'entraîne,
    Flottent dispersés par le temps!

Adieu! comme eux je pars : comme eux je m'abandonne
Au caprice des vents qui me vont entraîner!
Mais partout votre aspect, que le ciel rie ou tonne,
    Dans mon cœur viendra rayonner!

Mais ma voix résonnant dans l'espace, peut-être
Plus haut que la tempête et que les vents jaloux,
Viendra vous dire : O vous, champs qui l'avez vu naître,
    Il vit, il se souvient de vous.

A M. VICTOR HUGO.

Poète fortuné, que la lyre a fait roi,
Je ne te connais pas et pourtant je te voi!
C'est que la pureté de tes pensers de flamme,
Infaillible miroir, reflète ta belle âme!
Mille fois gloire à toi, dont le génie ardent
Promène loin du joug son vol indépendant!
Qu'importe que, poussé par l'envie et la rage
Un flot d'écrivassiers, zoïles de notre âge,
Sous ses propres efforts accablé, haletant,
Jette des cris confus que personne n'entend!
Admire cependant une pareille haine!

Certes, avant d'entrer dans la glissante arène,
Ils se savent, au fond, impuissants à lutter ;
Mais, ne pouvant te suivre, ils voudraient t'arrêter.
Il est d'autres oiseaux, espèce chamarrée,
Qui, tout surpris de voir leur caverne éclairée,
Et, ne pouvant souffler le flambeau redouté,
Qui vient leur dissiper leur chère obscurité,
Au bras qui le conduit, de leurs griffes impures,
Veulent traîtreusement faire des déchirures.
Ces sinistres hibous, à qui le soleil nuit,
Aiment à s'entourer des ombres de la nuit,
Par beaucoup de raisons, dont voici la première,
C'est qu'ils sont trop hideux montrés à la lumière.
Mais laisse-les blâmer tes sublimes portraits ;
Ils les blâmeraient moins s'ils les trouvaient moins vrais.
Leur persécution ajoute à ta victoire ;
Tes succès font leur haine, et leur haine ta gloire.
Oh ! combien ces cœurs secs, spectres affamés d'or,
Remuant du métal qu'il nomment leur trésor,
Sont pâles à l'éclat de l'auréole sainte
Dont au dessus d'eux tous je vois ta tête ceinte !
Poète, gloire à toi ! dont la puissante main
A travers tant d'écueils soutient l'essor humain ;
Qui, de ton vaste sein, d'où la flamme ruisselle,
Fais jaillir, d'un seul jet, sur tous une étincelle ;
Qui, foulant du faux grand le vil sceptre brisé,
Fais relever la tête au pauvre méprisé !
C'est que tu sais fort bien, toi, poète équitable,
Que le *petit*, souvent, est le grand véritable....,
Et que, sur son grabat, à l'heure de l'adieu,
S'il n'a l'appui de l'homme, il a l'appui de Dieu.
Périsse le mortel aux entrailles de pierre,
Qui peut du malheureux repousser la prière !
Ou bien qui, lui jetant un denier regretté,
Le fait plus par orgueil que par humanité !
J'aime les malheureux. Répondez, âmes vaines,

D'autre sang que le leur coule-t-il dans vos veines?
Qu'avez-vous de plus qu'eux pour vous en prévaloir?
Plus bas est placé l'homme, et plus il a d'espoir.
Or, puisque c'est ainsi que l'équité suprême
Fait que l'espoir d'un bien vaut mieux que le bien même,
Donc je préférerais, quoi qu'on en dise, moi,
Etre, s'il le fallait, un mendiant qu'un roi.
Car un roi, fît-il mettre un quart du monde en cendre,
Sans espoir de monter, est sujet à descendre :
Sur le faîte grimpé, comme sur un perchoir,
Et, pour avoir vu trop, il n'a plus rien à voir.
Tel est un voyageur qui, sur une montagne,
S'est élancé d'un bond pour mieux voir la campagne ;
Sur le sommet aigu planté superbement,
Il ne peut opérer le moindre mouvement ;
Comme sur un pivot, tournant en équilibre,
Le sot, pour être haut, a cessé d'être libre.
Rien ne lui plaira plus, s'il redescend en bas,
Et l'abîme l'attend s'il fait de plus un pas.



GONZALLE.

GONZALLE,

Cordonnier à Reims.

Né à Reims, de parents pauvres, Gonzalle s'appliqua de bonne heure à cultiver son intelligence. Il apprit promptement à lire et à écrire chez les Frères. Il fut conduit à Paris, à l'âge d'environ sept ans. Son goût décidé pour l'étude ne fit que s'accroître dans la société intime de sa mère, qui, toute femme du peuple

qu'elle était, lui faisait lire près d'elle Homère, Thucydide, Tacite, Montesquieu, Corneille, Racine, et quelques poètes modernes. C'est sous ces nobles et grandes influences que se développèrent les dons précieux qu'il avait reçus de la nature.

A douze ans, Gonzalle perdit sa mère. Pour ces deux âmes d'élite qui avaient vécu dans une si étroite communion d'idées et de sentiments, la séparation fut terrible. Sans doute, pendant sa maladie, qui fut longue et douloureuse, la pauvre femme vit se dresser devant elle, comme un fantôme, l'avenir de son fils; elle s'accusa d'imprudence, peut-être, pour avoir découvert l'arbre de la science à cet enfant pauvre et sans appui. Dans son agonie, elle recommanda l'orphelin au jeune médecin qui la soignait. Le médecin par bonheur était sensible et généreux [1]. Il promit à la mourante de veiller sur son enfant.

[1] M. Clément Savatier, de Saumur.

Le docteur destinait son jeune protégé à une profession libérale, mais, mieux inspiré, celui-ci comprît qu'il devait avant tout, apprendre un état. Il eut une véritable vocation pour celui de passementier. Il fut donc mis en apprentissage, d'après sa volonté formelle. Un an s'était à peine écoulé qu'une violente maladie de poitrine mit ses jours en danger. Les secours de l'art et les soins les plus tendres lui conservèrent la vie ; mais, peu de temps après, son ami, son bienfaiteur, son second père, M. Savatier descendait lui-même au tombeau.

La douleur de Gonzalle fut poignante ; il restait seul, après ce second coup. Sa santé était, d'ailleurs, trop affaiblie pour qu'il pût continuer son état de prédilection. Que faire alors ? Il se présenta une occasion pour celui de cordonnier qu'il n'aimait pas. Il fallut être cordonnier.

C'est à cette époque de sa vie que Gonzalle comprit parfaitement quels obstacles sans cesse

renaissants suscitait au travail purement mécanique le travail de la pensée. Il travaille, sans doute, car la faim est là avec són ardent aiguillon ; mais l'ouvrier s'occupe-t-il avec goût de son état? Se pique-t-il d'y introduire des améliorations et des perfectionnements? Non, car l'homme d'intelligence revendique ses droits; dès que la besogne du jour est terminée, Gonzalle parcourt avec empressement les champs incommensurables des sciences, des lettres et des beaux-arts, sans qu'il y ait la moindre place dans son esprit pour le cuir, l'alène et le tranchet.

Quand l'ouvrier a eu une longue veine de travail, il peut, avec une stricte économie et une tempérance exemplaire, parvenir à faire quelques légères économies ; mais le plus beau trésor pour Gonzalle, c'est l'instruction ; l'instruction vaste, sans bornes. Aussi, dès qu'il a quelques francs, il achète des livres qu'il ne peut lire qu'en prenant sur son sommeil, et, quand il manque du nécessaire, il les revend

à vil prix. Ce manège mainte et mainte fois répété, orne son esprit aux dépens de sa bourse et de sa santé. Plus de mille volumes passèrent successivement par ses mains.

Epuisé par ces études incessantes, Gonzalle, dans le cours de deux ans, alla expier trois fois sur un lit d'hôpital son irrésistible penchant. Il comprit qu'un grand sacrifice lui était commandé : qu'il fallait quitter Paris. Moins excitée, dans la province, sa soif de savoir s'éteindrait peut-être; et puis, pour arriver au lieu qu'il avait choisi, il fallait faire quatre cents lieues! Que de milliers d'objets nouveaux allaient recréer sa vue! que d'impressions sans cesse renouvelées! La nature de l'homme est si mobile! Et puis la fatigue de la route; puis encore la difficulté des occasions; tout cela réuni pouvait amener telles modifications dans son être qu'il fût, en fort peu de temps, tout à fait méconnaissable. Vaines espérances! nouvelle robe de Déjanire, la science ne cessa de le dévorer pendant ses longues pérégrinations.

Découragé, il revint dans sa ville natale, où de nouveaux efforts pour étouffer le démon de la poésie furent également inutiles. Vaincu dans ce duel fatal, le jeune athlète tira de son cœur ulcéré ces vérités amères :

L'homme, en son âge mûr, comme aux jours de l'enfance,
A besoin d'ignorer..., même son ignorance !
Quand, fière de ses lois, fruits d'un stérile orgueil,
Notre société, plus froide qu'un linceul,
Ne veut pas tenir compte au penseur prolétaire
Du mal *qu'on ne fait pas* et que l'on *pourrait faire*,
Sophistes, beaux parleurs, philanthropes fiévreux,
Laissez-nous l'ignorance ou rendez-nous heureux.
. . . .
. . . .
L'ignorance amplement jouit de l'existence,
Tandis que le mérite, en proie à l'indigence,
Bien souvent du tombeau franchit le noir portail,
Moins usé par les ans qu'usé par le travail.

Ces pensées désolantes mais justes se produisent avec plus de force encore dans les vers suivants :

L'étude a son ivresse, ivresse qui fait mal ;
Souvent sa coupe d'or n'est qu'un froid lacrymal !
Que me sert d'admirer, au gré de ma pensée,
Zoroastre, Brahma, Moïse et Confutzée !
D'aimer entendre Homère exalter ses héros,
Ainsi qu'Anacréon chanter l'antique Eros !

De voguer avec Cook sur des mers inconnues,
Ou de suivre Képler jusqu'au delà des nues?
Avec ce don puissant, ai-je plus de bonheur
Que le simple ouvrier qui ne sait que son cœur?
Non! Son sommeil est calme et le mien plein d'orages.
Mes jours les plus heureux ne sont pas sans nuages;
Quand mes sens sont muets, mon cœur est agité;
Il n'est jamais pour moi de douce oisiveté,
Car la faim sait troubler, par sa fièvre nerveuse,
Du poète en travail l'oisiveté rêveuse!..,

. . . .
. . . .

Pour nous, déshérités, nous, moins qu'un grain de paille,
L'étude, ô fils du peuple, est un champ de bataille,
Où, bien souvent, nos jours sont comptés pour des ans;
Tant nos illusions y durent peu d'instants!

Mais le poète n'est pas toujours triste et sombre; quand l'amour l'inspire, ses vers sont empreints d'une grâce, d'une fraicheur, d'une vérité de sentiment, qui rappellent Properce et Tibulle.

Il dit quelque part :

Je t'aime comme un lis est aimé de l'abeille;
J'aime à te voir sourire et pleurer tour à tour;
Je t'aime quand je dors, je t'aime quand je veille;
La vie est, à vingt ans, un poème d'amour.

Une pièce remarquable, intitulée la jeune

fille mourante, nous dévoile toute la tendresse de son âme. Nous en citerons quelques strophes :

Mourir ! et pauvre fleur, je ne fais que d'éclore !
O mort, fuis loin de moi, ton nom seul me fait peur !
Sans me laisser vieillir, laisse-moi l'innocence...
A peine ai-je effeuré la coupe du bonheur !

Je ne veux pas mourir sans avoir vu l'automne
Egrener sur mes pas le reste des beaux jours,
Sans me sentir au front, pour dernière couronne
Ces fleurs qui, de l'été, sont les derniers amours.

Jours d'espoir, jour d'amour, pourquoi passer si vite ?
Quand on sent son cœur battre et ses sens éveillés,
Le bonheur, avec vous, semble prendre la fuite ;
Ingrats ! on vous sourit, et déjà vous fuyez !

Vous fuyez !... avec vous ma fragile jeunesse,
Sans avoir pu fleurir et porter de doux fruits,
Sans troubler du Léthé l'oublieuse paresse,
Dans ses flots nébuleux va se perdre sans *bruits !*

Ralentissez vos pas, que je me sente vivre ;
Enfant d'un doux soleil, laissez-vous attendrir !
De ma vie assez tôt se fermera le livre.
Si jeune, j'aime encore et ne veux pas mourir !

Mais le trait caractéristique de son talent,



c'est l'abondance de la pensée mise en relief par une forme vive et pittoresque :

La *Vie*, a dit Pindare, est le rève d'une ombre.
Avéc la pauvreté, ce rêve est froid et sombre,
Même lorsque l'étude échauffe notre cœur :
Pauvres, que sommes-nous? Un zéro sans valeur.
Pour les cœurs pleins des feux d'une sublime fièvre,
Il n'est plus de Mécène, il n'est plus de Penthièvre :
Les talents malheureux sont partout méconnus,
S'ils ne savent flatter d'insolents parvenus;
Car, hélas! pour prouver qu'on n'est pas sans mérite,
Il faudrait d'un seul jet faire une œuvre d'élite.
On est jeune.... qu'importe ! Eh ! qu'étiez-vous, pédants,
Quand vous n'aviez aussi que vingt et quelques ans ?
Quoi de sublime en vous pouvait alors surprendre?
Mais l'auteur de *Cinna* l'est aussi de *Clitandre*....

Jeune ami, voilà l'homme en son état normal.
Essaie à démèler le bien avec le mal ;
Je n'ai point de conseils à te donner à suivre;
Mais, en lisant ces vers, tu peux apprendre à vivre.
Conseiller est un droit qu'il nous faut acheter.
Qu'un Mécène conseille, on aime à l'écouter ;
Le moindre de ses mots est pour nous un oracle;
Plein de reconnaissance, il n'est aucun obstacle
Qui nous puisse acquitter; car on croit, en ce jour,
Acquitter une dette et d'honneur et d'amour.
Un mot est bien souvent la clef d'une satire,
Et ce mot, bon Eugène, essayons de le dire:
Pour croire à la vertu, quand le cœur reste froid,
Il faut le voir de près et le toucher du doigt.
L'homme est toujours enclin, quand le malheur l'opprime,
A l'incrédulité de l'apôtre Dydime;

Car, trompé si souvent, il craint de l'être encor;
Le doute est quelquefois un utile mentor.

Gonzalle a été très varié dans ses poés
mais sans parti pris à l'avance, et l'inspira
se fait sentir au même degré dans les morce
les plus opposés.

Nous donnerons comme dernière citatio
pièce de vers intitulée : *Une salle d'asi
Reims*, parce qu'elle a quelque rapport ave
sujet principal de notre livre :

UNE SALLE D'ASILE A REIMS.

A Madame Polsen.

Entrez dans cet asile où de la charité
Dans son plus vif éclat brille la pureté ;
Où de son tendre amour la douce bienfaisance
Vient en aide au malheur et protége l'enfance.

Que de jeunes enfants ! comme ils semblent heureux !
Quoique jeunes, l'étude a des charmes pour eux !
Jouez, enfants, jouez ; le jeu plaît à votre âge.
Ignorant du malheur le dur apprentissage,
La vie est à vos yeux un de ces jours d'été

Qui dans un cœur souffrant ramène la santé.
Aspirez ce parfum qui délecte votre âme,
Qui sans cesse l'émeut et sans cesse l'enflamme;
Le jeu joint à l'étude est une volupté.
Savourez le bonheur que j'ai trop peu goûté!
Je ne viens pas ici pour assombrir la joie
Que dans vos jolis yeux l'innocence déploie.
Fils du peuple, assez tôt vous les verrez s'enfuir,
Ces jeux dont aujourd'hui vous aimez à jouir.
. . . .
. . . .
. . . . Jouez, jouez enfants.
Ne rembrunissez pas vos visages riants.
Peuple, si rien en moi n'annonce l'opulence,
Je vous apporte un cœur ami de l'innocence.

Quelle folle gaîté s'empare de leurs sens!
Ces caprices, ces riens, ces desirs innocents,
Ces fronts vierges encor des atteintes du vice,
Et ces yeux pétillant de joie et de malice.
O muse! tout en eux m'enivre avec lenteur
Des lointains souvenirs de mon premier bonheur!
Je me vois à cet âge (âge trop éphémère!)
Où mon cœur, embaumé des baisers de ma mère,
Ignorait ces chagrins, ces ennuis dissolvants,
Qui souvent par milliers tourmentent mes beaux ans.
Près de ma bonne mère, enfant, je ris, je chante;
Tout en elle me plaît, tout en elle m'enchante;
Je sens sa douce main lisser mes blonds cheveux;
Je jouis de ses pleurs, je souris à ses vœux.
O voluptés du ciel! innocentes ivresses!
Mes sœurs sont près de moi, partagent ses caresses;
Nous folâtrons ensemble, et courons tour à tour
Dans ses bras caressants épancher notre amour.

Vous qui n'aimez que l'or, qui vivez d'égoïsme,

Et dont le cœur glacé ne croit pas au civisme,
Si vous avez encore un peu du feu sacré,
Que l'homme a su ravir au palais éthéré,
Venez voir ces enfants ; et votre âme vénale,
Enviant de la leur la robe virginale,
Rougira de sa honte, entendra retentir
Dans ses desirs fangeux la voix du repentir.
Vous n'accablerez plus les classes ouvrières
D'ironiques dédains, d'insolences altières ;
Vous sentirez combien leur vie a de douleurs ;
Aux jeux de ces enfants vous mêlerez des pleurs !
Du sein de cet asile où l'enfance s'élève,
Qui sait si quelque jour le sort, comme un beau rêve,
Ne fera pas surgir un Lycurgue, un Kléber,
Un Homère, un Colomb, un Tacite, un Képler ?
Vous riez, insensés ! Qu'êtes-vous, donc pour rire ?
Mais le peuple aujourd'hui sait penser, sait écrire,
Et ne jalouse pas votre stérile orgueil ;
Ce rire de Xervès va vous servir d'écueil.

Entendez-vous tonner, au sein des murs d'Athènes,
En éclats foudroyants la voix de Démosthènes ?
Tout le peuple s'émeut ; il admire, il pâlit ;
Le ciel tremble et la mer tressaille dans son lit.
Entendez-vous vibrer les accords d'une lyre
Dont Pindare eût par fois envié le délire ?
C'est l'immortel Rousseau qui monte dans les cieux
Et qui bien loin de lui laisse les envieux.
Voyez-vous un vieillard, le front brillant de gloire,
Qui déroule à vos yeux les pages de l'histoire,
Fait aimer la vertu, fait plaindre le malheur ?
C'est Rollin, dont toujours on vante la candeur.
Entendez-vous les chants d'une muse éclectique ?
C'est Horace, au souris gracieux et caustique,
Qui chante ses plaisirs sous un beau ciel d'azur
Et nous fait envier les bosquets de Tibur.

Entendez-vous tomber de la chaire sacrée
Les sublimes accents de cette âme inspirée,
Qui fait pâlir le vice interdit et muet?
C'est Fléchier, le rival du fougueux Bossuet.
Voyez-vous sur la scène, où la vive satire
Démasque l'imposture et des sots nous fait rire,
Un homme couronné de lauriers immortels?
C'est Molière, dont l'astre a partout des autels.
Voyez-vous un des fils de la jeune Amérique
Deviner de l'aimant la puissance féerique?
C'est Franklin, dont le bras, sublime, audacieux,
Désavoue Jupiter, effroi de nos aïeux.
Voyez-vous une muse au front doux et timide?
C'est le tendre Quinault, c'est le chantre d'Armide.

. . . .
. . . .
. . . .

Voyez-vous, plein des feux d'une mâle éloquence,
Comme un brillant soleil, de la nuit du silence
S'échapper un génie aux regards chaleureux?
C'est Jean-Jacques Rousseau, l'ami du malheureux[1].

. . . .
. . . .
. . . .

Ingrats! vous qui riez des classes populaires,
Ces hommes qu'étaient-ils? des fils de prolétaires[2].

. . . .

Enfants! la vie est belle ; osez bien la comprendre,
Soit qu'il faille monter, soit qu'il faille descendre.
Riche.... pour bien jouir, il faut, comme Titus,

[1] L'opinion de l'auteur sur J.-J. Rousseau est évidemment toute poétique. Il nomme fort improprement « l'ami du malheureux » un homme qui mettait ses enfants à l'hôpital et qui a violemment attaqué la religion catholique. (*Note de l'auteur.*)

[2] Démosthènes, fils d'un forgeron. — J.-B. Rousseau, cordonnier. — Rollin, coutelier. — Horace, affranchi. — Fléchier, faiseur de chandelles. — Molière, tapissier. — Franklin, pauvre artisan. — Quinault, boulanger. — J.-J. Rousseau, horloger. (*Note de Gonzalle.*)

Allier sa fortune à d'utiles vertus.
Malheur à qui s'écrie, en palpant son suaire,
Je n'ai point fait d'heureux... et je pouvais en faire!
Mais, bons petits enfants, si le soc du malheur
Doit toujours sans pitié vous labourer le cœur,
Ne désespérez pas... l'espérance aide à vivre.
Chaque jour de la vie est la page d'un livre,
Où le pinceau du temps, imbibé de nos pleurs,
Ici peint un désert, là, des bosquets de fleurs.
Oh! quand autour de soi l'on ne voit que des vices,
Des amours sans parfum, des amitiés factices,
De ces jeunes enfants que l'aimable gaîté
Réjouit aisément mon esprit attristé!
Des larmes de plaisir humectent ma paupière!
Que j'aime à suivre au ciel leur naïve prière
Qui, sous les traits d'un ange au parler gracieux,
Comme un léger soupir s'élance dans les cieux!
Qu'importe des haillons qui n'ont rien de coupable?
Jésus n'est-il pas né dans une obscure étable?
De ne pouvoir briller laissons un sot rougir:
L'habit n'anoblit pas... mais on peut l'ennoblir.

O femme dont le nom plane sur cet asile,
Comme une des vertus que prêche l'évangile,
Au nom de tes bienfaits, au nom de tes enfants,
Permets que de ton nom j'embellisse mes chants!
Rémois.... il a des droits à ma reconnaissance;
Peuple.... de mon obscure et fière indépendance
Il ornera le front, comme une fraîche fleur,
Qui du haut d'un rocher sourit au voyageur.

Pour faire la part de la critique, Gon
prend peu de souci de la forme; il revient
rement sur son premier jet; spontané, il ex



s impressions plus qu'il ne les creuse. On
ouve encore à reprendre dans ce jeune poëte
es locutions inélégantes, des expressions im-
opres et négligées; deux vices souvent ju-
eaux, la déclamation et l'exagération. Tel
u'il est aujourd'hui avec ses défauts et ses qua-
tés, la verve, la grâce et l'énergie, il a droit
ux plus vives sympathies et aux encourage-
nents.

—

ALEXIS DURAND.

ALEXIS DURAND.

Menuisier à Fontainebleau.

Une imagination vive et rêveuse, une humeur fière et inquiète, une excessive sensibilité à l'endroit des beautés de la nature, telles étaient les principales dispositions qui se faisaient remarquer chez le jeune Durand, même lorsqu'il n'avait pas dépassé la limite de l'enfance. A l'âge de quatre ans, nous le voyons

déjà parcourir la forêt de Fontainebleau pour y faire une charge de bois, souvent énorme, mais qu'il trouvait légère, en songeant que sa pauvre mère, tout récemment veuve, et ses jeunes sœurs, dont quelques parents prenaient soin, le jour, et ramenaient, le soir, se réchaufferaient, grâce à sa laborieuse excursion. A huit ans, déjà perçait en lui un sentiment de liberté qui le rendait vagabond, inquiet et peu joueur. Il partait, le matin, avec un morceau de pain dans sa poche, et, toute la journée, il errait dans la forêt, cherchant des fruits sauvages, des nids d'oiseaux, tuant des vipères, et ramassant du bois.

Cette existence tout extérieure, mélange de mouvement et de contemplation oisive, devait indisposer l'enfant contre la règle et la discipline d'une école. Aussi ce fut avec beaucoup de peine que sa mère parvint à le faire entrer en pension chez M. Rabotin, aujourd'hui employé à la mairie de Fontainebleau. Il avait dix ans et demi quand il entra dans cette école, et il y resta

à grand'peine jusqu'à l'âge de douze ans. Cependant il remporta les premiers prix d'arithmétique et de mémoire.

Pendant son court séjour dans ce pensionnat, le jeune Durand rapporte un trait de caractère personnel que nous croyons devoir reproduire :

« Les enfants, » dit-il, « admis à faire leur première communion, devaient, la veille, se mettre aux genoux du maître, en le priant d'excuser leurs fautes et de leur donner sa bénédiction. Nous étions douze; onze vinrent en ma présence, et sans balancer, s'acquitter de ce devoir; seul, je refusai obstinément de me soumettre. Je n'en fis pas moins ma première communion, au grand étonnement de mes camarades. »

Cependant j'étais religieux à ma manière; déjà je trouvais que les cérémonies du culte n'étaient point d'assez dignes interprètes entre la créature et le créateur[1]. Je me reportais avec

[1] Cette opinion n'est pas nouvelle et elle n'en est pas plus so-

enthousiasme aux jours où, sans connaître la portée de cet acte, à l'ombre de ma forêt, je

lide : « Origène, » disent les philosophes, « témoigne que les premiers chrétiens faisaient peu de cas des temples et des autels. C'est, en effet, au milieu de l'univers qu'il faut adorer celui qu'on en croit l'auteur. Un autel de pierre, élevé sur une hauteur, au milieu d'un vaste horizon, serait plus auguste et plus digne de la majesté suprême que ces édifices dans lesquels sa puissance et sa grandeur paraissent resserrées entre quatre colonnes. Le peuple se familiarise avec la pompe et les cérémonies d'autant plus aisément que, étant pratiquées par ses semblables, elles sont plus proches de lui et moins propres à lui imposer; bientôt l'habitude les lui rend indifférentes. Si la synaxe ne se célébrait qu'une fois l'année et qu'on se rassemblât de divers endroits pour y assister, comme on faisait aux jeux olympiques, elle paraîtrait d'une tout autre importance. C'est le sort de toutes choses de devenir moins vénérables en devenant plus communes. »

On a répondu à ceci de la manière suivante : 1° Il est faux que la vue du ciel et d'un vaste horizon fasse plus d'impression sur le commun des hommes qu'un temple décemment orné. Le peuple est plus accoutumé à voir le ciel et la campagne qu'à voir des cérémonies pompeuses; il ne médite ni sur la marche des astres ni sur la magnificence de la nature. Le sacrifice offert au ciel, une fois l'année, sur une montagne, par l'empereur de la Chine, à la tête des grands de l'empire, est, sans doute, imposant; cependant il n'a pas empêché le peuple, les grands, et l'empereur lui-même de tomber dans le polythéisme et d'adorer des idoles dans les pagodes. C'est un fait devenu incontestable. Les Perses et les Chananéens offraient aussi des sacrifices sur les montagnes; ils n'en adoraient pas moins des marmousets sous des tentes. Aussi Dieu défendit ces sacrifices aux Israélites; il voulut qu'on lui dressât un tabernacle et ensuite un temple. Montesquieu observe très bien que tous les peuples qui n'ont pas de temples sont sauvages et barbares.

m'agenouillais sur le gazon, devant le soleil du soir, plein d'admiration pour un si magnifique tableau.

Après avoir reçu cette instruction très élémentaire, il entra en apprentissage chez un menuisier-ébéniste de Paris. Les moments dont il pouvait disposer se passaient en visites aux musées et en promenades au bois de Boulogne. C'est là qu'il trouvait des objets plus en harmonie avec ses dispositions secrètes, avec son amour pour la poésie; amour qu'il croyait inné chez lui et qu'il couvait, dès l'âge de dix ans, sans vouloir s'ouvrir à personne, de crainte d'être raillé.

A quatorze ans, il revint à Fontainebleau;

2° Il est faux que les premiers chrétiens aient pensé comme les philosophes. Ils ne pouvaient avoir de temples lorsqu'ils étaient forcés de se cacher pour célébrer les saints mystères; mais ils bâtirent des églises, dès que cela leur fut permis, et elles furent démolies pendant la persécution de Dioclétien. Il y en avait certainement du temps d'Origène. Jamais les chrétiens n'ont tenu leurs assemblées en pleine campagne. (GERBET, *Dictionnaire théologique*.

enthousiasme aux jours où, sans connaître la portée de cet acte, à l'ombre de ma forêt, je

lide : « Origène, » disent les philosophes, « témoigne que les premiers chrétiens faisaient peu de cas des temples et des autels. C'est, en effet, au milieu de l'univers qu'il faut adorer celui qu'on en croit l'auteur. Un autel de pierre, élevé sur une hauteur, au milieu d'un vaste horizon, serait plus auguste et plus digne de la majesté suprême que ces édifices dans lesquels sa puissance et sa grandeur paraissent resserrées entre quatre colonnes. Le peuple se familiarise avec la pompe et les cérémonies d'autant plus aisément que, étant pratiquées par ses semblables, elles sont plus proches de lui et moins propres à lui imposer; bientôt l'habitude les lui rend indifférentes. Si la synaxe ne se célébrait qu'une fois l'année et qu'on se rassemblât de divers endroits pour y assister, comme on faisait aux jeux olympiques, elle paraîtrait d'une tout autre importance. C'est le sort de toutes choses de devenir moins vénérables en devenant plus communes. »

On a répondu à ceci de la manière suivante: 1° Il est faux que la vue du ciel et d'un vaste horizon fasse plus d'impression sur le commun des hommes qu'un temple décemment orné. Le peuple est plus accoutumé à voir le ciel et la campagne qu'à voir des cérémonies pompeuses; il ne médite ni sur la marche des astres ni sur la magnificence de la nature. Le sacrifice offert au ciel, une fois l'année, sur une montagne, par l'empereur de la Chine, à la tête des grands de l'empire, est, sans doute, imposant; cependant il n'a pas empêché le peuple, les grands, et l'empereur lui-même de tomber dans le polythéisme et d'adorer des idoles dans les pagodes. C'est un fait devenu incontestable. Les Perses et les Chananéens offraient aussi des sacrifices sur les montagnes; ils n'en adoraient pas moins des marmousets sous des tentes. Aussi Dieu défendit ces sacrifices aux Israélites; il voulut qu'on lui dressât un tabernacle et ensuite un temple. Montesquieu observe très bien que tous les peuples qui n'ont pas de temples sont sauvages et barbares.

m'agenouillais sur le gazon, devant le soleil du soir, plein d'admiration pour un si magnifique tableau.

Après avoir reçu cette instruction très élémentaire, il entra en apprentissage chez un menuisier-ébéniste de Paris. Les moments dont il pouvait disposer se passaient en visites aux musées et en promenades au bois de Boulogne. C'est là qu'il trouvait des objets plus en harmonie avec ses dispositions secrètes, avec son amour pour la poésie; amour qu'il croyait inné chez lui et qu'il couvait, dès l'âge de dix ans, sans vouloir s'ouvrir à personne, de crainte d'être raillé.

A quatorze ans, il revint à Fontainebleau;

2° Il est faux que les premiers chrétiens aient pensé comme les philosophes. Ils ne pouvaient avoir de temples lorsqu'ils étaient forcés de se cacher pour célébrer les saints mystères; mais ils bâtirent des églises, dès que cela leur fut permis, et elles furent démolies pendant la persécution de Dioclétien. Il y en avait certainement du temps d'Origène. Jamais les chrétiens n'ont tenu leurs assemblées en pleine campagne. (Gerbet, *Dictionnaire théologique*.)

mais déjà son imagination exaltée, peut-être, par les merveilles des arts que Paris avait offertes à ses yeux, le transportait, loin de son pays, à des distances fabuleuses. Il partit pour Anvers, où il passa une partie de l'hiver de 1812. C'est là que, pour la première fois, il jouit du sublime spectacle de la mer; c'est là sans doute que ses idées s'étendirent, s'élevèrent. Toutefois le moment était venu où les rêves de l'imagination allaient s'envoler dans de terribles réalités : l'armée française venait d'être ensevelie presque tout entière dans les neiges de la Russie; les hommes d'action devenaient les hommes de la patrie en danger. Durand résolut de paraître parmi eux : il partit, après avoir vaincu la répugnance de sa mère, comme volontaire dans le premier régiment des gardes d'honneur, la ville de Fontainebleau ayant payé son équipement. Ses camarades avaient, la plupart, beaucoup d'argent, tandis que lui n'avait pas un sou; ils avaient reçu une brillante éducation, et lui n'était qu'un ignorant. Là, comme

à l'école, Durand attira l'attention sur lui : il composa quelques vers héroïques, pour prix desquels il n'obtint de son capitaine qu'une verte semonce. Mais il n'était pas homme à se décontenancer facilement, et, dans une réponse pleine de fermeté, d'esprit et de convenance, il démontra parfaitement que cette semonce n'était qu'un anachronisme. Le capitaine, homme d'esprit, sans doute, lui fit la meilleure des répliques en le nommant brigadier.

L'abdication de Napoléon, au commencement de 1814, rendit Durand à sa mère, qui faillit mourir de joie et de saisissement en le revoyant. Il avait vingt ans ; le goût de la poésie et des voyages revint le tenter, et, au mois de mai, il partit pour Nantes, ayant un sac plus garni de livres que d'habits, et douze francs dans son gousset.

Jeune, ardent, passionné, il rêvait une nouvelle Odyssée, et, comme première halte de ses courses maritimes, il avait choisi l'Amérique.

Des causes purement matérielles le réduisirent à s'embarquer seulement pour Bordeaux. Là, il apprit le débarquement de Napoléon. Rappelé sous les drapeaux où l'attendait le grade de sous-lieutenant dans la garde nationale mobilisée, il partit. Les Vendéens l'arrêtèrent à Saint-Maixent; mais, au bout de trois semaines, il fut arraché de leurs mains par la gendarmerie. Il se remit en route et arriva à Soissons, le jour de la bataille de Waterloo.

Après la seconde restauration, il retourna à Bordeaux. Bientôt il parcourut tout le midi de la France, visitant tous les musées, tous les édifices, toutes les ruines. Mais depuis longtemps le fantôme de Rome apparaissait à son imagination ardente, et, le printemps suivant, il prit la route de Lyon, par la Bourgogne, se dirigeant sur l'Italie, dont il commençait à parler la langue.

Durand résida quelque temps à Genève. Aux heures où il pouvait déposer le rabot, il



gravissait le mont Salève, et, quand il en avait atteint le sommet, il promenait ses regards investigateurs sur les horreurs sublimes que présentent les glaciers du Mont-Blanc et rassérénait son âme en les reportant sur les riantes campagnes situées dans la plaine. Il traversa successivement les Alpes et le Simplon, en proie aux émotions les plus profondes. Il y avait sans doute de la témérité à s'aventurer sur des sentiers étroits, bordés des deux côtés par d'affreux précipices; à pénétrer dans des forêts peuplées de loups et d'aigles affamés; à couper le fil de torrents impétueux en ayant de l'eau jusqu'à la ceinture; mais il puisait dans ces solitudes sauvages une énergie surnaturelle qui élevait son cœur au dessus de tous les dangers.

« Qu'avais-je à craindre, » s'écrie Durand, en parlant de son voyage à travers ces montagnes, « n'étais-je pas sous l'aile immense de la Divinité, et même dans le ciel, puisque je voyais les nuages à mes pieds? »

Durand se rendit ensuite à Milan ; après y avoir séjourné quelque temps, il se mit en marche pour les Apennins, d'où il aperçut les deux mers ; puis gagna Florence. En visitant la célèbre galerie de cette ville, il lut ces mots écrits sur la porte :

L'ingresso non è lecito agli servidori [1].

La toilette du menuisier-voyageur était plus que modeste ; aussi, à sa seconde visite, un monsieur vint le prier poliment de sortir. En homme qui connaît sa valeur, Durand lui répondit en latin : *Quem me esse putas ? non exeo*[2]. Aussitôt le monsieur lui fit des excuses et lui offrit d'être son guide. Durand remercia en français, tout en refusant, et continua de parcourir les salles comme un artiste de la nature qu'il était.

Enfin, le 10 août, jour mémorable dans ses notes de voyage, Durand, mourant de soif et

[1] Les domestiques n'entrent pas ici.
[2] Pour qui me prenez-vous ? Je ne sors pas.

ouvert de poussière, plongea sa tête et ses nains dans le Tibre, qui fut loin de répondre l'image qu'il s'en était faite. Les monuments mparfaits de Rome, les souvenirs grandioses u'elle évoque, et la solennelle majesté dont se evêt son existence présente agissaient puissamnent sur son imagination et le jetaient dans le longues rêveries, auxquelles nous devrons ans doute un livre intéressant. Mais un fait les plus vulgaires vint l'arracher à cette vie nêlée de travail manuel, de méditation, d'é-ude et de poésie : la police romaine avait pris ombrage de ses interminables promenades, nême aux heures de la plus grande chaleur, et l lui était suffisamment démontré que Durand levait être, au moins, un personnage suspect, puisqu'il n'était entré en Italie qu'à l'aide d'un passe-port français. En vain Durand déploya-t-il toute son éloquence auprès de notre consul pour prolonger son séjour dans une ville où il n'était arrivé qu'au prix de fatigues et de privations de tout genre, ce fonctionnaire demeura

inflexible, et Durand n'obtint d'autre faveur que d'être embarqué gratis pour Gènes, afin de retourner immédiatement en France. O pauvreté !

Ce coup imprévu ne fit pas perdre à Durand sa sérénité habituelle. Voici en quels termes il nous raconte, avec son âme de poète, les dernières circonstances de sa plébéïenne Odyssée :

« Cinq paoli, environ trois francs, restaient dans mon gousset. Le bâtiment ayant relâché à Livourne, j'obtins la permission d'y travailler quatre jours. On remit à la voile. Chemin faisant, par un temps superbe, debout sur le pont du vaisseau, je lisais à haute voix des passages de l'*Orlando ;* puis, matelots et passagers, à qui ces lectures étaient agréables, me priaient de partager leurs repas. Parfois nous rasions la côte, et j'étais transporté d'admiration à l'aspect des belles forêts qui descendent des Alpes et viennent plonger leurs vastes rameaux ju que dans les vagues agitées.

» A Gènes, mes paoli perdirent moitié ; j'al-

lais faire l'inventaire de mon sac... quand une vieille moustache de sergent, qui m'avait vu entrer chez le consul français, m'aborda : — « Vous êtes français? — Oui, mon ancien. — Avez-vous servi? — Oui, dans la garde. » Aussitôt ce brave homme me sauta au cou, et je vis des larmes dans ses yeux. Il me conduisit dans une maison où je restai cinq jours ; il ne me venait voir que le matin; je le vis entrer un matin, un bonnet de police à la main. « Je vais conduire un détachement à Suze, » me dit-il, « venez avec nous; vous aurez le billet de logement. »

» En route, il me montra sa croix dont il avait fait une épingle, car il sortait des grenadiers de la garde. Il me pria de lui permettre d'écrire son nom sur un de mes livres. Je lui donnai mon Ossian, et j'ajoutai à sa signature une note qui me rappellera toujours cette circonstance. Il se nommait Sironel. A Suze, nous nous séparâmes et j'acceptai de ce vieux soldat une pièce de cinq francs, autant par né-

cessité que pour lui en avoir une reconnaissance éternelle. »

Enfin Durand revit la France. Il avait vingt-sept ans ; il ne tarda pas à se marier. « Mon travail et celui de ma femme, » dit Durand, « ayant amélioré notre situation, je me hasardai à reparaître le dimanche dans cette forêt, que j'avais autrefois tant parcourue. Je ne pus revoir sans enchantement le mont Ussi, alors que ses rocs et ses vallons sont couverts de muguet, et que le genêt prodigue de toutes parts ses millions de fleurs jaunes, qui semblent un voile d'or étendu sur la verdure, et sur lequel percent çà et là de hauts buissons d'aubépine fleurie, qui embaument l'air. Tous les souvenirs d'enfance, de liberté, d'amour, de poésie, vinrent de nouveau s'emparer de mon cœur ; je ne pus résister à tant d'émotions : je chantai. »

Deux poèmes sont nés de ce nouveau genre de vie, ou plutôt deux poèmes entrevus et ébauchés dans les longues pérégrinations de la jeu-



nesse de Durand furent alors sérieusement élaborés et appelèrent sur lui l'attention du monde littéraire. Tous les deux appartenaient au genre descriptif; à ce genre, d'ordinaire froid et monotone, qui, pour plaire, doit recourir à d'ingénieux épisodes et animer un fonds terne par un vif coloris de pinceau.

Le premier de ces poèmes, *la Forêt de Fontainebleau,* publié sous les auspices d'hommes bienveillants et distingués par leur mérite, obtint un véritable succès. La critique y reprendra sans doute des longueurs, des prosaïsmes de pensée, des tournures maladroites, du décousu dans le style. Mais il faut l'avouer, il y a bien du charme dans le premier chant, le plus faible des quatre qui composent ce poème; et c'est avec une douce émotion qu'on écoute ces modulations naïves d'une voix qui, comprimée longtemps, s'essaie timidement par crainte d'irrévérence envers l'art : c'est une satisfaction délicate que de comparer ce chant, presque entièrement dû à l'inspiration de la nature, avec

le troisième qui brille par de grandes beautés, où le sentiment et l'art se confondent.

Les trois morceaux capitaux de ce poème sont: *le Bouquet du Roi* du deuxième chant; *l'Incendie des drapeaux de la garde impériale*, et la *Communion militaire*.

Dans *le château de Fontainebleau*, qui succéda à *la Forêt*, l'auteur est parvenu à donner plus de variété au tour poétique; le sentiment du rhythme s'y produit plus manifestement; la coupe des vers est plus habile.

Le morceau suivant, intitulé *Bouquet du Roi*, adressé à l'académie ébroïcienne, dont le siége est à Evreux, et qui compte parmi ses membres MM. de Châteaubriand, de Lamartine, Ancelot, etc., valut à Durand une faveur inattendue : il fut admis spontanément au nombre des membres correspondants de cette société, qui lui fit expédier sur le champ son brevet.

BOUQUET DU ROI

Toi, dont la nuit des temps cache le premier âge,
Et dont avec transport j'aime l'antique ombrage,
Géant de la forêt, noble *Bouquet du Roi*,
Que l'œil du voyageur admire avec effroi ;
Si le soufle inconnu, la végétale vie
Qui dans un double corps tient ta sève asservie,
Ne voile pas ton front, empreint de majesté,
Du lugubre bandeau qu'on nomme cécité ;
Si tel est, en effet, le bonheur de ton être,
Patriarche des bois, tu dois me reconnaître.
C'est que depuis le jour où la main du hasard
Te créa l'ornement de l'agreste bazar,
Villageois, citadins et nobles personnages,
Nul ne fit près de toi plus de pèlerinages.
Poussé par je ne sais quel démon familier,
Qui s'empara de moi, quand j'étais écolier,
Soit que le ciel, armé des feux de la torride,
Fît du vaste empyrée une fournaise aride,
Soit qu'il se dérobât dans l'humide brouillard,
Je venais, comme on vient visiter un vieillard,
Qui, dans son ermitage, à la foule ravie
Révèle quelques uns des secrets de la vie,
Et, d'un titre sublime à nos yeux revêtu,
De l'homme infortuné ravive la vertu.
Toi, donc, qui réunis, sous une immense écorce,
La taille, la beauté, la vieillesse et la force,
Si le ciel, un instant, infidèle à ses lois,
Favorisait ton sein d'une éloquente voix,
Quel torrent précieux de vérités sublimes
Chez les humains surpris verseraient tes deux cimes !

Que de faits jusqu'à nous ne sont pas parvenus,
Qui seraient à l'instant dévoilés et connus !
Monarque des forêts, à la forme androgyne,
Tu nous révèlerais l'incertaine origine
Du Palais de nos rois et de Fontainebleau.
Ce nom fut-il celui d'un chien nommé *Bléau*,
Qui, pressé par la soif, fit, en creusant l'arène,
Jaillir les flots bruyants d'une claire fontaine?
Tu nous affranchirais de cette obscurité.
Et toi, contemporain de ma belle cité,
Es-tu le premier né de la vaste famille
Qui, sous son humble écorce, autour de toi fourmille?
Sans doute aucun rival ne vit à son berceau
Les temps où tu n'étais qu'un fragile arbrisseau.
Qu'est devenu celui qui déposa ton germe?
Quel mortel à tes jours peut assigner un terme?
D'un siècle qui n'est plus orphelin solennel,
Comme ta vieille mère es-tu donc éternel?
Oh ! j'en eus la pensée, à ton air, à ta forme,
A l'immense contour de ton colosse énorme.

Cependant tu vieillis; ton front depuis longtemps
Porte l'affreux cachet du courroux des autans;
Soit que, pour conserver l'agréable et l'utile,
Tu te sois dépouillé d'une branche infertile,
Soit qu'un malin esprit t'ait livré sans vigueur
Au souffle rugissant de l'aquilon vainqueur;
De ton épais feuillage une palme superbe
D'un effroyable coup fut atteinte, et sur l'herbe
Tomba comme un débris précipité des cieux.
L'endroit qu'elle occupait afflige encore les yeux.
Mais ce léger revers facilement s'oublie,
Et ta mâle beauté n'en est pas affaiblie.

Tel on voit, dans les rangs de nos jeunes soldats,
Un héros qui, vingt ans, sous le feu des combats,

Des champs du Borysthène aux campagnes de Rome
Promena, triomphant, les drapeaux du grand homme;
Vieux, il est jeune encore et porte avec orgueil
Des traces qui cent fois l'ont dû mettre au cercueil;
Ulm, Austerlitz, Iéna, Wagram en lui respirent;
La patrie et l'honneur sont les dieux qui l'inspirent;
Le roi, les grands, l'armée et le peuple inconstant
Rendent à sa valeur un hommage éclatant.

Ainsi le poids des ans, le courroux des tempêtes,
Et le spectre hideux qui moissonne les têtes,
Ensemble t'ont porté les plus terribles coups ·
Ferme comme un héros tu les a bravés tous;
Et tu règnes en paix sur ta longue avenue,
Les pieds au noir abîme, et le front dans la nue.
Oh! que n'ombrageais-tu ces bois religieux,
Dont la Fable raconte un fait prodigieux!
Aux temps où, consacré par de nombreux miracles,
Un chêne à haute voix prononçait des oracles:
Chez ce peuple, où l'erreur prodiguait les autels,
Ta gerbe eût obtenu l'hommage des mortels;
L'aigle de Jupiter, traversant l'empirée,
Eût arrêté son vol sur ta cîme adorée;
Et les Nymphes des bois, aux gracieux contours,
Auraient voulu t'offrir le tribut des beaux jours.
Tous les Dieux.... mais, que dis-je, étrange conjecture'
Ne les as-tu pas vus ces dieux de l'imposture?
Non ceux que, de Byzance et du pays latin,
Pour le Dieu de Solyme a chassés Constantin;
Mais les Dieux impuissants de nos aïeux barbares;
Ces monstres adorés sous cent formes bizarres;
Divinités des Francs et des rois chevelus,
Et dont l'âge a brisé les temples vermoulus.

Certes, tu peux du moins, vieillard mélancolique,
Avoir ouï les sons de la harpe gallique,

Alors que des Romains le dernier proconsul
Renversa dans nos bois le temple d'Irminsul;
Ou bien quand des Normands la horde sanguinaire
Assiégea dans Paris Louis le Débonnaire.

Le temps a tout détruit; on n'a plus pour les bois
La vénération qu'on avait autrefois;
Les Dieux n'y viennent plus recevoir nos hommages;
On n'y voit plus errer de sanglantes images;
De ses doux attributs l'arbre est désenchanté;
Son ombre est sans terreur, son front sans majesté.
Toi seul as conservé ce sombre caractère
Qui semble recéler un effrayant mystère.
Magnifique, éloquent, bien que silencieux,
Véritable pasteur de ces sauvages lieux,
Ton aspect nous remplit de surprise et de crainte;
On hésite à percer la ténébreuse enceinte,
Où jamais en été les rayons du soleil
Ne virent folâtrer le papillon vermeil.

Et, pourtant, rien ne manque à ces belles retraites;
Tous les sites charmants chantés par les poètes,
Et ceux qu'ont reproduits les plus doctes pinceaux,
Ne sont rien, comparés à ces mouvants berceaux;
On s'y croit transporté sous la vague profonde
De ces vastes forêts des premiers jours du monde,
Quand, pour venger les cieux, la foudre, en longs éclats,
N'avait point mutilé leurs gigantesques bras.
O vieux héros des bois! ta monstrueuse tige
Aisément au rêveur fait croire ce prodige;
Soit qu'il médite, assis sous la noire épaisseur
Du hêtre, ton voisin, ton rival en grosseur,
Qui se rit de la foudre, et, dans les cieux qu'il cache,
Balance les rameaux de son triple panache,
Soit que, cherchant des lieux à l'homme plus soumis,
Il salue, en passant, ces deux chênes amis



Qui, bien que séparés par une large route,
Forment, en s'embrassant, une élégante voûte,
Et dont les troncs meurtris, vides et crevassés,
Semblent deux vieilles tours, filles des temps passés.
Tu règnes sur eux tous, vieux colosse sauvage,
Qui, pareil au palmier de l'africain rivage,
Noblement dégagé d'un branchage partiel,
Réserves tes rameaux pour les baisers du ciel.
Aussi, qui mieux que toi mérite la couronne !
La plèbe des forêts qui t'aime et t'environne,
T'a nommé justement son légitime roi,
Et les grands, tes voisins, s'inclinent devant toi !

CHARLES MARCHAND.



CHARLES MARCHAND.

Passementier et chansonnier à Saumur.

Si l'on remontait à l'origine de la chanson et que l'on fit ressortir la puissance d'influence qu'elle a exercée sur tous les esprits et à toutes les époques, on serait frappé des graves résultats qu'elle a amenés dans les mœurs publiques et dans les affaires générales. *Qu'ils chantent*, disait Mazarin, *pourvu qu'ils paient*. Il fallait bien

payer ; mais comme la bourse se désemplissait, la chanson faisait fermenter dans le cœur et dans l'esprit certains levains, qui, lors de leur circulation, ne furent certes pas du goût des oppresseurs. Molle et voluptueuse, elle énerve et entraîne dans la satisfaction amère des sens ; brutale, elle place le bonheur suprême dans l'anéantissement de la raison, par l'ingurgition du vin ; frondeuse, tour à tour grave et railleuse, elle s'immisce dans la politique, et, dans plus d'une occasion, elle a frappé de haut et donné le coup de grâce. Mais trêve à cette dissertation et venons-en à M. Marchand et à ses chansons.

Nous manquons de renseignements précis sur ce poète chansonnier, mais du moins, nous savons qu'il est de Saumur, qu'il y exerce la profession de passementier, et de plus, qu'il est musicien. C'est en 1845, qu'il publia un volume de chansons. Dans la préface adressée à Charles Poncy, l'illustre maçon de Toulon, M. Marchand nous apprend que son éducation fut des plus élémentaires :

A toi mes premiers vers, mes chansons, mes pensées,
Pauvres couplets disséminés,
Peut-être à l'oubli destinés,
Partez, rimes aussi douteusement placées.
Poncy, je te l'ai dit déjà,
Jamais rien je n'appris, et j'en conviens sans honte,
D'école quelques ans à peine si je compte.
Jeune enfant, mon père abrégea
Mes leçons : il me dit : Tu sais écrire et lire,
Mon fils; tâche d'en profiter.
Tu sais bien aussi réciter :
C'est assez. A mes vœux, Charles, veux-tu souscrire?
De ton père apprends le métier.
Nos honnêtes aïeux ont poussé la navette;
De l'une à l'autre main tu sais comme on la jette;
Crois-moi, reste passementier.

Les chansons de Marchand ne sont d'aucune école, n'appartiennent à aucun parti; elles ne relèvent directement ni de la satire, ni de la politique; elles sont nées tout naturellement des mille petits événements qui composent la vie de l'homme; fonds banal qui ne manque à personne, mais qui a pris sous sa plume facile, des développements ingénieux. Il est fâcheux pour ce jeune chansonnier de n'avoir pas compris que les propos grivois, les froides équivoques,

les jeux de mots hasardés n'ont plu, dans tous les temps, qu'à des cœurs corrompus ou à des esprits sans élévation. Nous ne saurions non plus trouver plaisantes les allures décolletées et la sempiternelle forfanterie vaudevilliste dans le couplet que nous citerons plus bas. Il s'agit de la mort. Voici ce pauvre couplet :

Si la mort trop promptement
Vient frapper le pauvre barde,
Je lui dirai bien gaîment :
Allons donc, vieille camarde !
Du Styx je suivrai la route,
Sans regret et sans effroi ;
J'aurai, je crois, nul n'en doute,
Du courage plus qu'un roi.

Nous ne savions pas, avant la lecture de ce dernier vers, que les rois étaient particulièrement renommés par leur courage vis à vis de la mort ou de *la camarde*, comme dit résolument M. Marchand. Mais, de par M. Marchand, ce point ne saurait être mis en doute, et il nous apprend, en outre, qu'il sera lui-même plus

courageux qu'aucun d'eux. Du moins, *il le croit*, et *nul n'en doute*, ajoute-t-il. Si nous ne craignions de blesser M. Marchand, nous hasarderions ici un peut-être. Mais assez sur ce couplet.

M. Marchand est jeune, badin, gai, folâtre; son imagination est vive, ardente, vagabonde; il voit tout à travers la transparence prismatique de ses excellents vins des côteaux de Saumur. Plusieurs poètes modernes n'auraient pas la même excuse à donner pour le ton leste de leurs effusions poétiques. Nous remarquons, d'ailleurs, que ce chansonnier spirituel est particulièrement imitateur, et, à tout prendre, les défauts que nous lui reprochons ne lui appartiennent pas en propre. Mais l'âge et la réflexion feront justice de ces traditions routinières. Nous lui dirons encore sans crainte, parce que notre langage est sincère, que la vie ne doit pas être pour quelques uns une fête et un banquet continuels, en présence des misères et des souffrances des masses; et

que, à ce point de vue, chanter *l'amour, le vin et la folie,* c'est chanter, à coup sûr, d'une voix fausse autant que surannée.

La poésie est une espèce d'arbre de science, sur lequel sont greffées de nombreuses boutures, représentant les différents genres qui la constituent, et dont chacune, sans distinction, peut donner la vie ou la mort. Le poète doit donc, quel que soit le genre qu'il adopte, tendre à l'utile, au moral, au charitable ; autrement il manque au mandat qui lui avait été confié par la Providence. Chantez ; très bien ; il faut par intervalles de la gaîté à l'homme, mais ne soyez jamais ni grossier, ni cynique ; la morale d'Épicure n'était bonne que pour des païens.

L'arbre de poésie, tel que le font fleurir les poètes du peuple de notre temps, ne produit que des fruits savoureux, et, dès à présent, nous y voyons le rameau qui appartient à M. Marchand ; mais, pour être plus sain, plus vigoureux, plus vert, ce rameau doit être débarrassé

ısectes malfaisants qui pourraient le des-
·.
rchand est plein de finesse et de mesure
'e père Malessard; naïf et malicieux dans
ıveau Propriétaire; sensible et touchant
l'Enfant de la Savoie. Nous citerons avec
r deux pièces de vers d'un genre diffé-
màis qui, malgré quelques négligences,
:galement honneur au talent poétique du
ıonnier de Saumur et à ses sentiments :

LE MOUSSE DE LA LOIRE.

Barcarolle dédiée à Madame Ch. Marchand.

Le patron m'a dit : demain,
  Si le vent s'apaise,
Nous partirons, c'est certain;
  François, es-tu bien aise?
Et, trop surpris, moi je pleure;
Je suis fou, car j'attends l'heure
Qui va nous éloigner du port;
Je souffre! mon cœur bat trop fort!
    O mon père!
    O ma mère!
Je vais donc vous revoir!
Le cœur me bat d'espoir.

7

Bien sûr je serai chez nous
Fin de la semaine :
Ma bonne mère à genoux
Aura fait sa neuvaine.
Ce soir, à la bonne vierge
Elle ira porter un cierge,
Et la mère des matelots
Va de suite apaiser les flots.

Adieu, Paris, beau séjour
Des arts, de la gloire !
S'il ne sent pas le retour,
Meurt l'enfant de la Loire !
Rarement son ciel se voile ;
L'eau reflète mieux l'étoile
Sous un beau ciel rempli d'azur ;
L'air y doit être bien plus pur.

Eh ! quoi je verrai demain
Le bourg de Dampierre,
De Saumur le beau chemin,
Le clocher de Saint-Pierre ;
L'eau me semble aussi plus belle ;
Des moulins je crois voir l'aile.
Salut, délicieux côteau ;
Demain je verrai le château.

Vous m'avez dit : bon François,
Puisque tu nous quittes,
Avant de partir, reçois
Ces images bénites.
Ma mère, je les rapporte ;
Pour vous, en ouvrant la porte,
J'ai le beau crucifix d'argent ;
Un bon cœur n'est pas négligent.

O mon père !
O ma mère !
Je vais donc vous revoir !
Le cœur me bat d'espoir.

VERS SUR L'INONDATION DE LA LOIRE.

17 Janvier 1843.

Quand le fleuve écumant, de ses flots trop prodigue,
Bouillonnait dans nos murs, renversait notre digue,
Lorsque sur le côteau, le regard indécis
Cherchait de notre pont les cintres rétrécis,
La Loire, en ce moment, n'était qu'un lac immense,
Abimant tour à tour nos rives sans défense.
Soudain un cri d'horreur, poussé non loin du port,
Vibre dans le lointain ; c'est le cri de la mort.
Le hardi riverain de l'imposante masse
Comble rapidement la première crevasse ;
Sans retard et sans trève, en vain il a lutté,
Le courant incessant, par l'homme rebuté,
A quelques pas de là, sur la digue moins sûre,
Refait presque aussitôt une autre déchirure.
Ouvriers courageux, pour vous point de secours ;
Luttez contre un torrent qui menace toujours ;
Le danger c'est la mort ; il n'est plus d'espérance !
Paisibles habitants du jardin de la France,

Abandonnez le lieu qui nous donna le jour.
Qui diffère un instant est perdu sans retour.
Ce fleuve comprimé, s'il se fait un passage,
Va couvrir de vos toits la bruyère sauvage,
Déchirer votre sol; de vos arbres si beaux
L'on n'apercevra plus que les derniers rameaux
Et ces mille pensers que nous donne la crainte
Torturaient le mortel, qui n'avait plus de plainte.
Partout même danger, en tous lieux même effroi.
Ecoutez résonner le sinistre beffroi.
Comment abandonner la chaumière rustique
Et le vaste foyer et le grand meuble antique,
Ces sillons productifs qui sont ensemencés,
L'ouche qui va fleurir ses rameaux élancés?
Le riche, aux biens épars, peut changer de demeure;
Le pauvre, lui, jamais.... ou bien, il faut qu'il meure.
Hâtez-vous! emportez le trésor le plus cher;
De la bêche et du soc n'oubliez pas le fer;
Ce métal et vos bras voilà votre richesse!
La terre, au laboureur! au riche, la paresse!
Et la mère, en priant, détache et réunit
Le crucifix d'ébène et le rameau bénit.
Tout fuit.... enfants, troupeaux. La femme demi-morte
Jette un dernier regard, puis referme la porte.
Là, dans le même endroit, pêle-mêle entassés,
Enfants, hommes, vieillards, tous étaient menacés.
De son lit de douleur la malade enlevée
Oubliant tout son mal, gisait sur la levée;
De son sang amassant le reste de chaleur,
Ses membres amaigris retrouvaient leur vigueur.
Mais l'eau mouille leurs pieds; où trouver un refuge?
Horreur! grâce! pitié! c'est un nouveau déluge.
Là, si le prêtre ami ne peut les secourir,
Du moins l'homme sacré leur apprend à mourir.
Aux progrès du fléau l'homme toujours s'oppose;
Si le danger s'accroît, lui jamais ne repose.

A son but généreux l'ouvrier arrivant
Du fleuve courroucé semble un rempart vivant ;
Du terrain précieux si l'élément perfide
Enlève brusquement le seul endroit solide,
Décidé, courageux, l'homme déterminé,
Pour combler le dégât revient plus obstiné.
Au plus fort du danger n'existe plus la haine ;
Les bras, anneaux mouvants, ne forment qu'une chaîne.
Dieu qui veillait sur vous, secondait vos efforts,
Courageux campagnards ! oh ! que vous étiez forts !
Le fleuve débordé pourtant croissait encore.
Cette nuit, sans sommeil, on attendit l'aurore.
La crainte d'un malheur nous tenait éveillés ;
Les enfants, le matin, seuls avaient *sommeillés* ;
Quand vint poindre le jour, la foule consternée
Contemplait tristement notre cité cernée :
Lisez, enfant naïf, vieillard observateur :
L'eau de l'homme a passé quatre fois la hauteur.
Regardez un instant cette pile solide
Arrêter, comprimer le courant trop rapide.
Il recule, il revient, il a pris un détour ;
Il a vaincu l'obstacle, il bouillonne à l'entour.
Lasse de son effort, la Loire enfin s'affaisse ;
Chaque lame en passant légèrement s'abaisse,
Et le flot impuissant ne peut plus humecter
Le chiffre indicateur que l'on vient consulter.
La frayeur disparaît, et la douce espérance,
Baume consolateur, efface la souffrance.
Tel un convalescent conserve sa pâleur
Longtemps encore après sa dernière douleur.
La frayeur agissant sur notre âme attérée
Ne permet pas encor la joie inespérée ;
Mais le cœur se desserre, et l'on peut exprimer
L'espoir inattendu qui vient nous animer.
Rentrez tous au foyer redire la prière ;
Contemplez en passant la solide barrière

Qui seule a défendu vos bois et vos moissons.
Mères, plus de frayeur, regagnez vos maisons.
Oh! vienne un beau soleil, vous verrez le rivage,
Nouvellement fleuri vous offrir un passage;
A l'endroit où bondit le flot dévastateur,
Vous ne trouverez plus que la mousse, une fleur,
Un sentier non frayé, l'herbe qui, trop pressée,
Va plier sous vos pieds humectés de rosée.
Evitez en passant l'épi jaune et fluet;
Sur le bord des sillons ramassez le bluet.
Arrêtez-vous ici; là, derrière la haie,
Veille un dogue grondeur, qui jappe et vous effraie.
Admirez sur les bords d'un rivage sans fin
Les oiseaux sautiller sur le sable si fin.
Vous y verrez l'enfant, jaloux de leur ramage,
Leur tendre des filets pour repeupler sa cage,
Puis, d'un vol mesuré tous par deux réunis,
Les oiseaux effrayés regagneront leurs nids.
Quand des hommes actifs auront comblé la brèche,
Chacun alors pour soi dirigera sa bêche;
Agriculteur ardent, au travail adonné,
De nouveau possesseur du toit abandonné,
Pour réparer le tort des vagues désastreuses,
Il emploira du jour les heures les plus nombreuses;
Lorsqu'au mois le plus chaud, par la fin d'un beau soir
Près du fleuve paisible il reviendra s'asseoir;
De loin apercevant son enfant plein de joie
Remonter le courant, sans crainte qu'il se noie,
A peine rassuré, douteux de l'avenir,
Il redira ces mots, qu'il ne peut retenir:
Dieu, seul régulateur du ciel, de la lumière
Préserve nos hameaux, protége la chaumière.

A RÉFOUR [1].

Réfour, hardi plongeur, tu n'auras pas la croix ;
Elle veut aujourd'hui babil, douce manière.
Force, cœur, dévoûment, voilà quels sont tes droits.
On te disait alors : la mère prisonnière,
Un enfant, un vieillard, sauve-les tous les trois.
Rien !... ta blouse, il est vrai, n'a pas de boutonnière.

[1] Le marinier Refour, lors de l'inondation de Saumur, a donné la preuve que sous sa modeste blouse battait un cœur généreux ; sa conduite a été au dessus de tous les éloges.

HIPPOLYTE VIOLEAU.



HIPPOLYTE VIOLEAU,

Fils d'un maître voilier de Brest.

Hippolyte Violeau est né à Brest. Encore enfant il voyait se lever devant lui un horizon calme et serein. Son père, fatigué de ses courses, devait, au retour d'un dernier voyage, établir une voilerie pour les navires marchands, et achever ses jours paisiblement au sein d'une famille chérie. Avec une retraite de sept à

huit cents francs, avec les bénéfices de la voilerie, et par dessus tout cela avec un legs d'une douzaine de mille francs qu'on attendait d'une vieille tante, le maître voilier devait marier avantageusement ses deux filles et payer au collége de Nantes la pension du petit Hippolyte qui montrait d'heureuses dispositions. Une série de malheurs vint traverser tous ces projets : le maître voilier ne tarda pas à mourir au Fort-Royal ; la tante mourut aussi, peu après, ayant détruit son premier testament pour en faire un second, qui instituait un cousin éloigné son légataire universel, et enfin, un oncle qui avait écrit de ne point s'inquiéter : qu'il remplirait le vœu exprimé par le père de mettre le jeune Hippolyte au collége de Nantes, vint, trois mois après l'envoi de sa lettre, à rendre le dernier soupir. La famille du voilier se trouva bien près de la misère. Cependant, la veuve, en travaillant avec sa fille aînée, réussit à nourrir ses deux autres enfants.

A douze ans, Hippolyte savait lire, grâce

aux soins de sa sœur aînée, et il pouvait, grâce à l'obligeance d'un commis de la marine, former de grosses lettres.

Mais un ordre d'embarquer força le maître à laisser son jeune écolier continuer tout seul ses études calligraphiques.

Comme Lebreton, comme cent mille de ses pareils, Violeau devait, pour apprendre un état passer par le dur apprentissage de l'atelier. L'atelier, où des hommes ignorants, grossiers, cyniques, insultent, à toute heure, à la morale, à la religion : l'atelier, de perpétuel va et vient d'odieux propos, où le blasphème se croise avec l'obscénité ; l'atelier, ce hideux lupanar de toutes les brutalités. Quel séjour pour un enfant modeste, délicat, faible, chétif, accoutumé au langage doux et pieux de sa mère et de ses sœurs vivant dans la crainte de Dieu !

Mais Hippolyte ne se plaignait pas ; il craignait d'affliger sa mère. Il s'efforçait même, chaque fois qu'il rentrait de montrer un visage

gai. Il ne trompa pas longtemps le regard de sa famille. Au lieu de prendre des forces avec l'âge, il devenait plus faible ; la vérité fut devinée ou avouée. Mais alors le pauvre enfant représenta à sa mère et à ses sœurs qu'elles avaient déjà trop fait pour lui, qu'il était d'âge à gagner sa vie. On avait pris un parti décisif : on retira Hippolyte de l'atelier, et on lui dit que, son père étant mort au service de l'état, il avait droit, comme fils de veuve, à un emploi dans un bureau dépendant de la marine. Droit n'est pas faveur : au bout de plusieurs années seulement, après des démarches constantes, Hippolyte obtint enfin une place de quatre cents francs au bureau des hypothèques.

C'est de ce temps que datent les beaux jours de ce jeune homme si longuement éprouvé. Au bureau des hypothèques, Hippolyte trouva ce qu'il y a de plus précieux au monde, un ami dans la personne de M. Pierre Javouhey, jeune homme modeste, sage, pieux, le neveu d'une des femmes les plus respectables par ses vertus

chrétiennes, Mme Javouhey, fondatrice et supérieure générale de l'ordre de saint Joseph de Cluny. Les mêmes croyances, les mêmes goûts devaient attirer l'un vers l'autre ces deux nobles jeunes gens, imbus des mêmes principes de devoir et de vertu. Pierre avait peut-être un caractère plus ferme, plus décidé ; Hippolyte était plus doux, plus sensible ; mais ces légères différences servaient plutôt à resserrer les nœuds de l'amitié qu'à les détendre. Dans leurs excursions champêtres aux environs de Brest, que d'aimables projets formés, qui n'avaient d'autre but que le bonheur de la famille, le soulagement de l'humanité et la glorification de Dieu ! Que d'études sérieuses, que de longs travaux pour acquérir une petite fortune suffisante à l'acquisition d'une maisonnette à la campagne avec un beau jardin !

Rêves heureux ! plus heureux que la réalité même, parce qu'ils n'ont pas sa tiédeur !

Mais ce grand bonheur de l'amitié devait être de courte durée ; Pierre partit pour la

Guyane française. Mortellement atteint par le climat de cette île, Pierre, après quelques années de souffrance, expira, demandant son ami, et lui léguant tout ce qu'il possédait : cent francs pour l'aider à publier un livre.

Si l'on nous demandait dans quelles circonstances éclata la vocation poétique du jeune Violeau, nous répondrions que ce fut probablement à l'occasion du départ de son ami et que cette vocation prit un grand développement de l'absence. Quand une douleur poignante laboure l'âme profondément, elle fait naître l'éloquence sublime du cœur. On trouve dans les poésies de M. Violeau une sensibilité vraie, pénétrante, unie à une touche fine, délicate, gracieuse, toujours amie de la simplicité des mots, bien qu'elle s'élève parfois dans une région d'idées très élevée. Nous donnons à nos lecteurs une de ses meilleures pièces de vers intitulée *A mon Ami absent*, c'est à dire M. Pierre Javouhey :

A MON AMI ABSENT.

Quand la nécessité, maîtresse tyrannique,
Eloigna ton vaisseau des bords de l'Armorique,
Quand ta voile s'enfla sous le vent du départ,
Quand tu mis tout ton cœur dans un dernier regard,
La coupe de tes jours te sembla trop amère;
Tu n'y vis que dégoût, infortune, misère;
Ton courage faiblit; tu ne pus espérer,
Et, détournant les yeux, il te fallut pleurer.
« Ainsi donc, as-tu dit, ainsi s'use ma vie!
» Pas un jour n'est passé sans tromper mon envie.
» Pas un toit où, le soir, je trouve à m'abriter,
» Qu'il ne faille, au matin, saluer et quitter!
» A vingt pays divers mon passé se partage ;
» L'un garda mon berceau pour s'en faire un otage;
» L'autre sourit de loin avec mes jeux d'enfant;
» L'autre me salua lauréat triomphant.
» Celui-ci me voyait, adolescent encore,
» Epier sur ses monts le lever de l'aurore:
» Celui-là m'accueillait, confiant, affermi,
» Et toujours appuyé sur le bras d'un ami.
» Tous ont un souvenir où mon esprit se pose;
» Tous de mon cœur aimant ont gardé quelque chose;
» Et partout je n'ai fait qu'un séjour passager,
» Et j'ai traîné partout l'ennui de l'étranger.
» Ainsi s'en vont mes jours pleins de trames coupées,
» De liens dénoués, d'affections trompées.
» Ainsi, toujours errant, il me faudra vieillir
» Et semer en tout lieu pour ne point recueillir....
» Oh! que n'ai-je plutôt, dans ma route pénible,

» Réuni tous mes soins à me faire insensible !
» Que n'ai-je, insoucieux des passants du chemin,
» Repoussé cet ami qui me tendait la main !
» Plus sage et plus heureux dans ma courte carrière,
» Je ne tournerais point mes regards en arrière ;
» Tout entier dans moi-même et n'aimant nulle part,
» Je serais sans regrets au moment du départ. »

Cependant, tout rempli de tes mornes pensées,
Bientôt tu ne vis plus nos côtes effacées,
Et moi, de ce rivage où tu m'avais quitté,
Je perdis ton vaisseau par les flots emporté.
Que mon âme fut triste et ma douleur amère !
Je perdais mon ami, mon Mentor et mon frère.
Je redisais cent fois les mots de ton adieu ;
Je racontais ma perte à la nature, à Dieu.
Ta voile qui fuyait de tant de vœux suivie,
Semblait me dérober la moitié de ma vie.
J'évoquais mes beaux jours écoulés près de toi,
Et tous me répondaient et pleuraient avec moi.

Ce jour est déjà loin : le poids de trois années
A, d'un fardeau plus lourd, chargé nos destinées,
Et l'absence, toujours assise à notre seuil,
Laisse à notre amitié ses regrets et son deuil.
De loin en loin, à peine une lettre bénie
Apporte à l'un de nous une joie infinie
Et, pleine de douceur, de constance et de foi,
Dit : l'ami vit encore et se souvient de toi.
Oh ! oui, souvenons-nous, souvenons-nous ensemble ;
Qu'à défaut du présent, le passé nous rassemble !
Refais-moi ces récits tant de fois écoutés ;
Dis-moi si tes déserts ont de grandes beautés.
N'as-tu pas des rochers, une aride montagne
Qui rappellent un peu ma mère la Bretagne ?
N'as-tu pas, dans les eaux, dans les vents, dans les bois ,

ntendu comme un chant qui te semblait ma voix ?
; voudrais tout savoir. Sur ta nouvelle terre
'est-il rien qui ressemble au vallon solitaire,
u chant de nos oiseaux, au murmure si doux
›u ruisseau qui fuyait sous des buissons de houx ?....
Iêle tes orangers à mes genêts sauvages;
Iêle à tes cieux d'azur, mes cieux pleins de nuages!
ľu t'en souviens encor puisque tu les aimais.
.es annales du cœur ne s'effacent jamais.

Pour moi, fidèle ami du sol qui m'a vu naître,
Moi qui, loin de mon toit, n'ai rien voulu connaître,
Je n'ai point déserté mon indigent berceau :
Les flots bleus, les rochers, le vallon, le ruisseau,
Comme à mon cœur enfant, parlent à ma jeunesse;
Mais, ami, c'est ton nom qu'ils répètent sans cesse,
Et je sens pour nous deux une tendre pitié
Lorsque je vois l'absence où riait l'amitié.
La plus sainte union ne peut être durable;
Tout ce qui tient à l'homme est triste et misérable.
Nous ne nous rencontrons que pour nous dire adieu;
Nous fuyons dispersés par le souffle de Dieu.
L'un s'arrête et nous quitte; un autre nous devance.
Sans guide, sans soutien, on se hâte, on s'avance,
Toujours plus isolé dans l'aride chemin;
A peine se fait-on un salut de la main.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

S'il revenait un jour!.... Il reviendra, sans doute;
De mon chaume qu'il aime il reprendra la route;
Il reviendra chantant, le front épanoui....
Dieu! s'il ne trouvait plus mon accueil réjoui!
L'hirondelle, au retour de son lointain voyage,
Revoit bien le clocher, le ciel bleu, le feuillage;

Mais, dans ces lieux charmants que le Seigneur bénit,
Revoit-elle toujours sa fenêtre et son nid?

Ami, quand, revenu des bois de la Guyane,
Tu prendras le sentier qui mène à ma cabane,
Si tu ne revois point les houx que j'aime tant,
Et dont tu demandais une branche en partant;
Si, malgré le printemps qui viendra de renaître,
Sans y trouver des fleurs, tu revois ma fenêtre,
Lorsque tu frapperas en disant : — Ouvrez-moi!
Si ma porte aussitôt ne s'ouvre point pour toi,
Si tout, en te voyant, n'a pas un air de fête,
Si l'hospitalité n'a point de table prête,
Si personne ne pleure en disant : — Te voilà!
Alors, ô mon ami, je ne serai plus là.

Prends le chemin connu qui mène au cimetière:
Consacre au souvenir une soirée entière.
Au milieu des tombeaux des pauvres sans renom,
Cherche une croix modeste où tu liras mon nom.
Pour garder mon sommeil, tu la verras penchée,
Si le délai fatal ne l'a point arrachée;
Car ce n'est pas assez pour le pauvre importun
D'être, pendant ses jours, repoussé de chacun,
Il faut, lorsque vient l'heure où sa force succombe,
Qu'il n'ait pas même à lui la place de sa tombe!
La fosse aussi s'achète et, le délai passé,
Pour un hôte nouveau l'indigent est chassé.

Qu'importe, cependant, quelle place nous donne
Cette cité des morts où l'on nous abandonne!
Que l'on jette mes os à l'un ou l'autre bout,
A l'ombre de la croix l'espérance est partout:
Partout, ami, partout, sur l'herbe ou sur la pierre,
Tu peux interroger mon âme et ma poussière,

Quelque part que je sois, je te dirai toujours :
Ami, ne pleure point; la vie est peu de jours.
Sois prêt à me rejoindre à la première aurore ;
Je t'attends dans le ciel pour te chérir encore.
Dans les mêmes soleils nous devons habiter;
Nous devons nous revoir pour ne plus nous quitter.
L'ange de l'amitié, cher aux saintes phalanges,
Là haut comme ici bas est le plus beau des anges;
Quand, de l'éternité le jour immense a lui,
Nos plus doux sentiments se confondent en lui.
L'amour, sans vains desirs, sans sexe, sans mystère,
N'est plus aux pieds de Dieu ce qu'il est sur la terre;
Mais l'amitié n'a rien qu'il lui faille épurer,
Elle remonte au ciel sans se transfigurer.

Cependant, avant d'écrire ainsi, Hippolyte avait postulé dix-huit mois inutilement. Il avait alors beaucoup de temps à lui, et, comme il éprouvait déjà un vague desir de poésie, il composa secrètement une pièce de vers, qu'il envoya, secrètement aussi, à un Journal de Brest. La pièce péchait par la forme, mais le rédacteur, homme d'esprit et de conscience, vit dans ce premier coup d'essai comme la lueur d'un talent futur. Il invita donc l'auteur à venir le voir pour causer de sa pièce. Le jeune homme fut enchanté. La réception fut

toute bienveillante. La pièce en question dénotait les dispositions les plus heureuses ; la nature avait traité Hippolyte en véritable privilégié, mais..... fatal mais ! il s'y trouvait des fautes énormes contre la prosodie, voire même probablement des fautes d'orthographe, et, pourtant, l'homme de l'art encourageait l'enfant de la nature ; il fallait travailler..... tout le monde peut travailler... et bientôt Hippolyte, rompant les entraves qui s'opposaient à l'essor de son génie, planerait triomphant. En termes plus simples, le rédacteur donna des encouragements à Hippolyte, qui se retira désespéré. Était-ce amour-propre d'auteur froissé ? Peut-être bien un peu ; mais lui, moins que mille autres, devait souffrir de cette faiblesse ; car les observations du rédacteur le blessaient surtout en vue de sa famille. Tant de rêves décevants évanouis ! tant de châteaux en Espagne renversés ! Lui qui voulait surprendre sa mère et ses sœurs par un grand succès littéraire ! Et quand on parvient par son talent à forcer la considé-

ration publique, on ne cherche plus une place avec une constance si malheureuse! Les rôles changent..... le protecteur s'empresse d'aller au devant du solliciteur, et la fortune, cette déesse sauvage et insaisissable pour le malheureux, vient au devant de vous, le visage épanoui, la parole caressante! La porte d'airain de son temple se brise et l'élu de la poésie devient l'heureux du jour... O rêves, rêves, rêves!!! Tombé du haut de ces illusions fortunées, le pauvre Hippolyte se sent à peine la force de marcher... Il entre timidement dans une église, et, se jetant à genoux, il soulage son cœur oppressé en répandant un torrent de larmes.

Pour la première fois de sa vie, il en coûtait au malheureux Hippolyte de revenir sous le toit de sa famille. Quand il rentra, ses sœurs remarquèrent sa pâleur, ses yeux gonflés, son émotion mal déguisée. Qu'était-il arrivé? Il fallut bien des détours ingénieux, bien des instances de tendresse pour arracher le trait de son

cœur encore saignant. Mais il y avait de l'argent à la maison ; vingt francs destinés depuis longtemps à des emplettes utiles. Ces excellentes sœurs ne pensent qu'à une chose, au chagrin de leur frère, et, dans un même élan de tendresse, elles lui dirent : « Nous nous passerons de ce que nous voulions acheter ; prends notre argent, et fais-toi donner des leçons. » O vertu du pauvre, ô plaisirs de l'âme, voilà de vos moments !

Ces vingt francs payèrent, en effet, trois mois de leçons. C'est donc à ces vingt francs de ses sœurs bien aimées qu'il dut l'instruction nécessaire de la forme ; le reste il le doit à Dieu et à l'amitié.

Le premier recueil de poésies d'Hippolyte Voileau parut en 1841 sous le titre simple de *Loisirs*. Ce fut un heureux début : sans protecteurs, sans amis, sans annonces, ce livre, dédié à la sainte Vierge, s'écoula rapidement. Encouragé par ce succès, Hippolyte concourut aux jeux floraux de 1842, et obtint une violette d'or. Sa réputation s'étendait : émue de l

gloire d'un de ses enfants, la ville de Brest lui fit présent d'une boîte contenant mille francs en or et de quelques livres. Hippolyte dédia son second recueil de poésies à cette ville bienveillante et éclairée, qui, par ce noble procédé, donnait un touchant exemple.

Parmi les suffrages qui durent lui être plus particulièrement chers, nous placerons en première ligne ceux de l'évêque de Quimper et de l'archevêque de Lyon, qui tous les deux écrivirent gracieusement à l'auteur, après la réception de son livre. Voici la lettre de ce dernier prélat :

Archevêché de Lyon.

C'est avec une vive reconnaissance, Monsieur, que j'ai reçu l'ouvrage que vous avez bien voulu m'envoyer. Ce souvenir de votre part m'a fait d'autant plus de plaisir que j'avais lu avec admiration les vers qui ont été publiés de vous dans plusieurs journaux. Vous avez eu une heureuse idée de les réunir en un volume. Il ne faut pas que les choses saintes soient profanées par tant

de choses païennes que propagent les feuilles publiques. Vos inspirations sont trop célestes pour les mêler aux publications si terrestres de tous les jours.

Je voudrais bien que quelque circonstance vous amenât dans nos contrées ; ce serait pour moi une grande consolation de faire votre connaissance.

Si vous avez la permission de publier la lettre de votre évêque en tête de vos *Loisirs*, je vous autorise aussi à y joindre la mienne. Je fais des vœux pour qu'elle puisse vous être utile. Je suis persuadé que les supérieurs des petits séminaires s'empresseront de donner votre ouvrage en prix à leurs élèves, surtout après les sages précautions que vous avez prises.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mon sincère dévouement.

L. J. M. cardinal de BONALD,
archevêque de Lyon.

MAGU.

MAGU.

Tisserand, à Lizy-sur-Ourcq.

Magu est né au village de Tancrou, canton de Lizy. Pendant trois hivers, seulement, il reçut dans une école primaire une instruction fort incomplète alors. Il passait l'été, comme plusieurs de ses camarades, aussi pauvres que lui, à ramasser des pierres, moyennant un salaire des plus minces, et à extirper des chardons dans les

champs. Sorti de l'enfance, il apprit l'état de tisserand. Poussé par un instinct secret, Magu, à ses heures de loisir, lut avidement plusieurs almanachs des muses et quelques autres recueils de pièces fugitives. Mais son plaisir fut extrême quand La Fontaine tomba entre ses mains. Son penchant pour la poésie se déclara alors par plusieurs pièces de vers qui décélaient d'heureuses dispositions ; on y trouvait de l'abondance, de la grâce et de la facilité.

Mais, doué d'un grand sens, Magu comprit tout d'abord que, s'il se livrait entièrement aux inspirations de sa muse, il conduisait sa famille et lui-même à la misère. Il se livra donc régulièrement à un travail manuel de douze heures. Et, loin que ce travail éteigne son énergie, il semble, après qu'il l'a achevé, plus frais et plus dispos : son imagination s'élève, son esprit s'anime, son cœur s'épanouit ; n'a-t-il pas rempli avec résignation le saint devoir d'assurer l'existence de ses enfants? Cette pensée consolante vivifie son être ; il se livre avec abandon à l'ins-

ation ; comme la chrysalide il subit une mé-
orphose : le tisserand devient poète. L'ou-
er a aussi parfois ses préoccupations, mais
s sont innocentes et toutes d'intérieur : pen-
t que, la tête penchée sur son métier, il pro-
ne d'un mouvement égal sa navette agile, il
oit la visite d'une abeille, qui lui inspire les
s suivants :

Gentille abeille qui *bourdonne*
A ma fenêtre monotone
Où jamais le soleil ne luit,
Vois-tu, dans sa retraite creuse,
Cette araignée à forme *hideuse*
De ton aile écoutant le bruit?

Plus loin de l'insecte perfide,
Le féroce instinct qui le guide,
Serait de te mettre en lambeaux ;
Viens, sur ma main que je te porte ;
Viens donc, je t'ouvrirai la porte ;
N'approche plus de mes carreaux.

Vole rejoindre tes compagnes ;
Dans nos jardins, dans nos campagnes,
L'air est pur et doux ce matin ;
Tant de fleurs t'offrent leurs prémices !
Va te suspendre à leurs calices ;
Enrichis-toi de leur butin.

Sauve-toi, ma petite amie;
Pars si tu n'es pas endormie;
Va, profite de la saison :
Demain il se peut que l'orage
T'empêche d'aller à l'ouvrage
Et te retienne à la maison.

C'est bien ; tu comprends mes paroles;
Dans les airs maintenant tu voles,
Et tu me dois la clé des champs.
Oh! combien je voudrais te suivre!
Ici le sort me force à vivre
Loin de mes goûts, de mes penchants.

Quelles images gracieuses! quelle dou
de sentiments! quelle résignation touch
dans cette allocution poétique!

Son talent se montre sous un autre as
dans la réponse qu'il fait à une pièce de
anonyme se terminant ainsi :

Magu d'un S au bout doit reprendre l'usage;
Personne, j'en réponds, n'y mettra son veto;
Quand on en a le nom et quand on est un sage,
Pourquoi garder l'incognito?

RÉPONSE DE MAGU.

Que vois-je sur ma cheminée!
Dieu! mes yeux sont-ils bien ouverts?
Un papier où ma destinée
Se dévoile et grandit, ô prophétiques vers!
Je m'appelle Magu; je suis grand, je suis sage;
Je suis un être surhumain.
A mes rares vertus chacun doit rendre hommage,
Un S me manquait, je la prends, je suis mage,
Comme l'écrit une invisible main.

A genoux, peuples de la terre.
Vite, dressez-moi des autels;
De mes pieds baisez la poussière;
Je suis le plus grand des mortels.

Et ne me jugez pas sur cette sale étoffe,
Qui compose mes vêtements;
Je suis magicien, savant et philosophe,
Et je commande aux éléments.

A genoux, peuples de la terre!
Vite, dressez-moi des autels;
De mes pieds baisez la poussière;
Je suis le plus grand des mortels.

Tout l'enfer est soumis à ma voix formidable:
Je puis, quand il me plaît, évoquer les démons,
Et des lieux les plus bas faire monter le diable
Sur les plus hauts des monts.

Je vis pauvre et content: je n'ai point d'avarice.
Si je voulais, pourtant j'aurais un grand trésor;
Flamel auprès de moi ne serait qu'un novice
Pour fabriquer de l'or.

A genoux, peuples de la terre!
Vite, dressez-moi des autels;
De mes pieds baisez la poussière;
Je suis le plus grand des mortels.

J'escalade les cieux sans ballon et sans ailes,
Sans machine à vapeur, sans aucun appareil;
Et comme, en vous couchant, vous soufflez vos chandelles,
Je puis éteindre le soleil.

Si je pouvais encore ajouter à ma gloire,
Mes bons vers suffiraient pour illustrer mon nom;
Mais, qu'en ai-je besoin? je vivrai dans l'histoire
Plus que Napoléon.

A genoux, peuples de la terre!
Vite, dressez-moi des autels;
De mes pieds baisez la poussière;
Je suis le plus grand des mortels.

ENVOI.

A vos aimables vers j'étais loin de m'attendre;
Je les relis souvent, car ils sont si flatteurs!
Le piége est bien caché; vous avez su le tendre
Sous un monceau de fleurs.

Sage! n'en croyez rien; je suis bien loin de l'être,
Moi, vil jouet des passions;
Je me trompe souvent, même aujourd'hui peut-être
Je me repais d'illusions.

Oui, la grâce à l'esprit unie
De vos stances fait la beauté;
Vous y brillez par le génie,
Mais non pas par la vérité.

Bien que né sous le chaume, Magu n'a-t-il pas ici le ton de l'homme du monde? Ne trouvons-nous pas dans cette ingénieuse composition la fine plaisanterie, l'élégant badinage, l'exquise politesse du bel esprit? Montrons maintenant le sage revenu de tristes déceptions, appréciant les promesses des hommes à leur juste valeur, et, trop philosophe pour se plaindre, ne condamnant que lui-même. Citons cette pièce remarquable, d'un coloris si frais, d'un sentiment si vrai, d'un tour si vif, d'une expression si nette et si précise :

A MA NAVETTE.

Cours devant moi, ma petite navette ;
Passe, passe rapidement ;
C'est toi qui nourris le poète ;
Aussi t'aime-t-il tendrement.

Confiant dans maintes promesses,
Eh quoi ! j'ai pu te négliger ;
Va, je te rendrai mes caresses ;
Tu ne me verras plus changer.

Il le faut, je suspends ma lyre
A la barre de mon métier ;
La raison succède au délire ;
Je reviens à toi tout entier.

Quel plaisir l'étude nous donne
Que ne puis-je suivre mes goûts !
Mes livres.... je vous abandonne ;
Le temps fuit trop vite avec vous.

Assis sur la tendre verdure,
Quand revient la belle saison,
J'aimerais chanter la nature....
Mais puis-je quitter ma prison ?

La nature..., livre sublime !
Le sage y puise le bonheur ;
L'âme s'y retrempe et s'anime
En s'élevant vers son auteur.

A l'astre qui fait tout renaître
Il faut que je renonce encor;
Jamais à ma triste fenêtre
N'arrivent ces beaux rayons d'or.

Dans ce réduit tranquille et sombre,
Dans cet humide et froid caveau,
Je me résigne comme une ombre
Qui ne peut quitter son tombeau.

Qui m'y soutient? C'est l'espérance,
C'est Dieu; je crois en sa bonté;
Tout fier de mon indépendance,
Je retrouve encor la gaîté.

Non, je ne maudis pas la vie;
Il peut venir des temps meilleurs;
Quelque peu de philosophie
M'en fait supporter les rigueurs.

Tendre amitié, qui me *console*,
Ne viens-tu pas me visiter?
Mon cœur séduit par ta parole
A l'espoir ne peut renoncer.

Je me soumets à mon étoile,
Après l'orage le beau temps...
Ces vers, que j'écris sur ma toile,
M'ont délassé quelques instants.

Mais vite reprenons l'ouvrage;
L'heure s'enfuit d'un vol léger;
Allons, j'ai promis d'être sage;
Aux vers il ne faut plus songer.

Cours devant moi, ma petite navette ;
Passe, passe rapidement ;
C'est toi qui nourris le poète,
Aussi t'aime-t-il tendrement.

Ces citations suffisent sans doute pour caractériser le talent d'un homme qui, devant presque tout à la nature, nous offre dans son heureuse organisation un des plus merveilleux phénomènes de la création. On le voit : il est tour à tour simple, naïf, fin, concis, spontané ; il ne cherche pas, il éprouve, et il peint avec les premières couleurs venues ; couleurs toujours fraîches et pures. Soumises à l'examen de son jugement, ces vivantes traductions de l'impression ou de la pensée ont l'air si libre, si dégagé, si aisé ; elles expriment si bien ses sentiments les plus intimes qu'il n'a rien ou presque rien à retrancher, à modifier. De là ce naturel exquis dont sont empreintes toutes ces poésies ; de là cette remarquable sobriété d'épithètes, ce laisser aller entraînant, cette grâce originale, cette piquante bonhomie, cette philosophie bienveillante, qui,

trouvant des échos naturels dans notre esprit comme dans notre cœur, nous charment, nous séduisent, nous subjuguent et nous attachent à l'excellent poète par les liens indissolubles des plus aimables sympathies.

Le premier volume des poésies de Magu obtint un prompt et brillant succès. Encouragé par de nombreuses souscriptions, par des marques très prononcées de sympathie données par des hommes de toutes les classes, Magu composa de nouvelles pièces de vers pour former un second volume. Cependant, au moment de livrer ce nouveau recueil à l'impression, Magu éprouvait peut-être des craintes plus vives que lorsqu'il mit le pied pour la première fois sur le seuil de la publicité. Si l'attention publique avait été vivement excitée, à l'apparition de ses premières poésies, n'était-il pas naturel qu'elle éprouvât moins de curiosité pour les secondes? n'avait-il pas à redouter les effets de l'envie éveillée par un premier succès? Trouverait-il dans ses critiques les mêmes dispositions indulgentes, sur-

prises peut-être par la situation exceptionnelle de l'auteur? Puis une foule d'autres questions aussi inquiétantes? Et puis, enfin, ne dit-il pas naïvement dans une de ses pièces intitulée *A mes amis*, qu'il compte sur le mérite du portrait pour aider à la fortune de son livre? et il n'a qu'un portrait!

Mais voici une anecdote qui eut lieu à propos de ce fameux portrait : les amis de Magu lui persuadèrent d'aller à Paris pour cet objet. Un de ses protecteurs lui donna une lettre pour M. Quinzard, attaché à la maison de M. Lemoine, éditeur de musique, rue de l'Échelle. M. Quinzard devait le présenter à un habile dessinateur M. Menut Alophe. Magu partit bravement avec une petite somme dans sa poche, se demandant, toutefois, si elle suffirait pour payer le portrait. Ce ne fut pas sans un certain embarras qu'il remit à un commis, pour aller la porter à M. Quinzard, la lettre où on lui donnait la qualification de poète. Cet embarras s'accrut tellement que, sans attendre la venue de M. Quin-

zard, il sortit précipitamment et se mit à courir sans oser regarder derrière lui.

Ce ne fut, pourtant, que partie remise, et, le lendemain, plus résolu, il se présenta de nouveau chez M. Quinzard. Les premiers mots furent des compliments pleins d'effusion sur les deux pièces *A ma Navette* et *le Livre d'Or*, qu'on avait lues dans ses prospectus, et on lui apprit ensuite que M. Alophe se chargeait de faire son portrait gratuitement.

Avec cette bonté délicate des véritables artistes, MM. Quinzard et Alophe, pour ne pas faire perdre de temps au pauvre tisserand, se mirent de suite à l'œuvre, et, le soir même, Magu eut une douzaine d'épreuves de son portrait. Sa joie fut grande : « Je suis » écrivait-il naïvement à sa femme, « je suis le premier tisserand, je pense, qui se soit encore fait lithographier ; on m'approuve d'avoir gardé le modeste tablier et d'avoir voulu paraître ce que je suis effectivement, un pauvre ouvrier. »

Par un coup de la Providence, des prospectus

des poésies de Magu tombèrent dans les mains des enfants d'un entrepreneur de terrassements du roi et chargé de l'entretien des Champs-Élysées, du même nom que le poète ; ils se souvinrent avoir entendu dire que leur grand père était né dans les environs de Lizy, et, après des recherches, ayant acquis des preuves de leur parenté avec Magu, ils lui écrivirent une lettre affectueuse et lui envoyèrent une somme de quatre cents francs pour contribuer aux frais d'impression de son livre.

Deux ministres de l'instruction publique lui donnèrent des témoignages de l'estime qu'ils faisaient de son talent poétique : l'un, M. de Salvandy, lui accorda une pension de deux cents francs ; l'autre, son successeur, M. Villemain, souscrivit pour cinquante exemplaires de son ouvrage et lui adressa la lettre suivante :



A M. MAGU,

Tisserand à Lizy-sur-Ourcq.

Paris, le 28 janvier 1840.

Je viens de lire, Monsieur, avec un vif intérêt quelques unes des poésies que vous avez composées dans es courts loisirs de votre vie laborieuse. Votre talent t les sentiments que vous exprimez ne peuvent manuer d'être encouragés par l'estime publique. Je dois, omme ministre du Roi, vous donner une marque de intérêt que le gouvernement porte aux lettres. J'ai ris une souscription à cinquante exemplaires de votre ecueil, sur le fonds spécial du ministère de l'instrucion publique. Les deux cents francs, prix total de cette ouscription, seront ordonnancés en votre nom sur le ayeur du département de Seine-et-Marne, qui vous onnera avis du jour où vous pourrez vous présenter à ı caisse de M. le Receveur particulier de votre arronissement. Vous pourrez m'adresser, par l'entremise de [. le Sous-Préfet, les cinquante exemplaires de votre uvrage auxquels j'ai souscrit.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération ·ès distinguée.

Le Pair de France,
Ministre de l'instruction publique,
VILLEMAIN.

Avec le succès vint l'engoûment; le plus ;rand monde de Paris voulut voir le tisserand

de Lizy. Celui-ci y vint en effet, appelé par la reconnaissance et Magu fut, à son insu, le lion du jour : gracieux amis, présentations, compliments flatteurs, grands dîners, concerts, etc., rien n'y manqua, et le bonhomme, avec son tact naturel et son admirable bon sens, ne dit ni ne fit rien qui ne fût d'une parfaite convenance.

Parmi les poètes du peuple qui figurent dans ce recueil, il n'en est aucun, peut-être, qui ait soulevé plus de sympathies que le tisserand de Lizy. Nous pourrions citer un grand nombre de ses patrons, de ses admirateurs, de ses amis, mais leurs noms ont déjà figuré dans la liste de souscription placée en tête de son premier volume de poésies. Nous croyons pourtant ne pas devoir passer sous silence un procédé honorable dont usa envers lui la société d'agriculture, sciences et arts de Meaux. Cette société distribue chaque année, en séance, des médailles rémunératives ; elle décida qu'une de ces médailles lui serait décernée. Ce fut pour cette solennité que Magu composa

·s vers suivants qui furent lus par M. Viellot, ·résident du tribunal civil de Meaux, et prési- ·lent de la Société d'agriculture, aux applaudissements répétés de douze cents personnes, ·es plus notables par leur position sociale et ·eurs lumières :

L'école du malheur n'est pas la plus mauvaise;
A force de souffrir on devient patient;
Le pauvre qui gémit bien promptement s'apaise,
S'il voit l'avenir plus riant.

Il est content s'il peut réparer sa chaumière,
Si son travail suffit pour nourrir ses enfants;
S'il s'en voit respecté, s'ils aiment bien leur mère,
S'ils sont soumis et caressants.

Non, ne le plaignez pas; il est heureux, il aime;
Il est aimé de ceux qui sont autour de lui!
Riches du jour, pour vous cet homme est un problème;
Si ses plaisirs sont courts, ils sont exempts d'ennui.

Il n'éprouve jamais ce dégoût de la vie,
Qui germe dans le cœur de l'homme ambitieux;
Et vivre en travaillant, voilà sa seule envie;
Ce qu'il faut pour le rendre heureux.

Et cet homme, c'est moi : de peu je me contente ;
Je sais utiliser mes heures de loisirs ;
De mon goût favori j'aime à suivre la pente ;
L'étude fait tous mes plaisirs.

Quand le printemps renaît, j'aime atteindre la cime
Du côteau dominant ces arbres élevés,
Et, là, jouir en paix du spectacle sublime
De nos champs si bien cultivés.

J'admire ces présents que promet la nature,
Fruits de rudes travaux qu'on doit encourager.
O le premier des arts, ô riche agriculture,
Honneur au souverain qui sait te protéger !

Le travail avec lui porte sa récompense ;
L'homme laborieux brave la pauvreté ;
Père de la santé comme de l'abondance,
Sans lui point de prospérité.

Fuyons, fuyons ces lieux où la santé s'altère,
Où l'homme s'abrutit espérant s'amuser ;
L'ivresse, à ce qu'il croit, adoucit sa misère ;
Bientôt la vérité vient le désabuser.

J'ai préféré la lyre à cette affreuse ivresse,
Mère du crime et de tant de regrets ;
Son venin destructeur attire la vieillesse ;
La poésie a plus d'attraits.

Elle adoucit nos maux, elle élève notre âme
Vers le riant séjour de la divinité ;
Le cœur qui se réchauffe aux rayons de sa flamme
Comprend bien mieux sa dignité.

J'ai pensé que celui qui pense peut écrire ;
Il le ferait du moins s'il consultait son cœur ;
Le mien seul m'inspira quand j'ai saisi ma lyre,
Dans la joie ou dans la douleur.

Mon langage des champs à tous ne pourra plaire ;
Que l'indulgence, au moins, encourage ma voix ;
Je n'ai cherché jamais à sortir de ma sphère ;
De mon instinct je suis les lois.

Aujourd'hui j'en reçois la douce récompense ;
Admis dans cette enceinte où siége le savoir,
J'ose m'y présenter, même avec confiance,
Surpris, mais heureux de m'y voir.

Lizy-sur-Ourcq, 7 juin 1840.

Un membre nouvellement admis dans la Socié-é, un riche négociant de la rue des Lombards, Paris, M. Ménier propriétaire d'une grande sine dans le département de Seine-et-Marne, ssistait à cette séance avec les dispositions les lus bienveillantes pour le poète. Il emporta à aris le premier volume des œuvres de Magu ; eu de jours après, il écrivit pour en avoir cin-uante exemplaires, puis cent, et, enfin, ses emandes successives finirent par s'élever à six

cents volumes ; demandes faites par un généreux citoyen, non pas seulement au poète naïf et spirituel, mais au tisserand assidu , laborieux, à l'excellent époux, au tendre père, au chrétien résigné surtout , qui supporta longtemps, avec une constance muette, les souffrances physiques et la gêne ; — à l'homme modéré qui ne demandait, dans ses vers, pour le bonheur de sa famille, que *un franc par jour*, *la maisonnette* héréditaire passée en d'autres mains *et le petit jardin ;* demandes faites aussi pour proposer à l'imitation de la classe ouvrière les enseignements précieux offerts par le caractère et les vertus privées du Magu , pauvre tisserand. Le nom de M. Ménier est donc aujourd'hui inséparable de celui de Magu , et les ouvriers éclairés de nos jours savent la différence qui existe entre le fastueux Mécène de cour et le modeste Mécène de l'atelier.

Faut-il dire, après cela, que les craintes de Magu pour la publication de son second volume de poésies étaient toutes chimériques ?

le monde le sait ou s'en doute. Soyons
ıoins prophète, à coup sûr, en prédisant
ème succès à toutes les poésies futures de
sprit si fin allié à une si charmante bon-
ie.

EUGÈNE ORRIT.

EUGÈNE ORRIT,

Compositeur-typographe.

Philosophie, romans, métaphysique, socialisme, linguistique, poésie descriptive, poésie dramatique, poésie intime; les sujets les plus divers comme les plus opposés furent étudiés avec ardeur par Eugène Orrit, encore si peu

connu, malgré quelques tentatives généreuses pour encadrer son nom obscur d'une auréole posthume. Après plusieurs années de travaux précoces et incessants, au lieu d'atteindre ce brillant fantôme de la gloire qu'il poursuivait (Dieu sait avec quelle passion), il se trouva subitement épuisé et sans haleine face à face avec la mort qui, plus juste et plus humaine que la vie, le coucha doucement entre Malfilâtre et Gilbert. Comme eux il ne demanda pas seulement à sa plume le pain du jour, puisqu'il était correcteur typographe ; mais de sa vie il avait fait deux parts : l'une, le jour, était consacrée à son état manuel ; l'autre, une grande partie de la nuit, était employée aux études de la science, aux rêves de l'imagination, ne laissant qu'une bien faible part au sommeil. Voici en quels termes s'exprimait la pauvre mère d'Orrit en écrivant à un journaliste, peu après la mort de ce jeune talent, qui aurait pu s'élever si haut :



Monsieur,

Je viens de lire dans la *Tribune Indépendante* votre hymne à la mémoire de nos jeunes et malheureux poètes : veuillez accepter, Monsieur, les œuvres de mon fils, mort, comme eux, à l'âge de vingt-six ans, l'année passée 1843 (le 3 juin), d'une maladie de poitrine. Né de parents malheureux, élevé dans la plus affreuse misère, il sentit, au sortir du berceau, le poids de l'existence ; avec une constitution très faible, il s'adonna au travail de l'intelligence, dès ses premières années ; à l'âge de cinq ans, il s'apprit de lui-même à lire en très peu de temps, et, de là, toujours appliqué sur les livres, sentant le besoin de sortir de l'état abject où le retenait l'indigence, il s'appliqua à acquérir des connaissances suivant ses goûts. Né d'un père espagnol, il apprit cette langue, en étudia la littérature, s'instruisit ensuite dans la langue anglaise, et parvint à avoir une place de correcteur dans une imprimerie [1]. Il passait les journées à gagner de quoi faire subsister son père, sa mère et un frère, plus jeune que lui de neuf ans ; il employait une partie des nuits à s'instruire toujours davantage, à donner un essor à son imagination. Pauvre fils, tant de travail avec une aussi faible organisation ! Veuillez, Monsieur, lire ses poésies ; son âme s'y peint tout entière ; toutes les souffrances exprimées dans ses vers ont été pour lui une réalité ; il n'a seulement pas eu le moindre dédomma-

[1] MM. Fain et Thunot.

gement ; aucun de ses livres n'a été vendu ; je les ai tous, ainsi que de nombreux écrits inédits, la plupart inachevés. Aucun écho n'a répété ses plaintes ; personne n'a daigné recueillir le fruit de ses veilles : cette compensation lui a été refusée ; sa mémoire est tombée dans l'oubli : elle ne vit plus que dans le cœur de sa mère inconsolable et de son frère, objet de sa plus tendre sollicitude. Je suis restée seule avec le dernier de mes enfants ; mon mari a succombé le lendemain de la mort de son fils ; le même convoi a suffi pour les deux : ils reposent ensemble côte à côte, au cimetière du Mont-Parnasse, où je vais savourer toute l'amertume de mes douleurs. Pardon, Monsieur, si une malheureuse mère vous supplie d'effeuiller quelques fleurs sur la tombe de son fils.

Adieu, Monsieur, mon cœur me dit que je ne vous implore pas en vain.

Veuve ORRIT.

27 Mai 1844.

Dès cinq ans, vous l'entendez, cette précoce intelligence s'exerçait avec véhémence, et cette œuvre du travail de l'esprit, poursuivie sans paix ni trève n'a valu à son auteur qu'une funèbre branche de cyprès! vingt ans ont été ainsi consumés par une flamme qui s'attisait d'elle-même tous les jours, et qui, s'élevant au dessus

les horizons bornés des hommes vulgaires, emportait la victime dans les régions mortelles de l'infini. — Eh quoi, pour de si prodigieux efforts il n'obtint rien? — Absolument rien ; et je vous l'ai déjà dit, à l'honneur de notre siècle. — Mais puisqu'il n'était ni électeur, ni traducteur, ni compilateur, ni archéologue, ni industriel, ni philanthrope..... — Oh! c'est juste ; pardon.

Un jour, madame Orrit ayant trouvé son fils plus pensif encore qu'à l'ordinaire (il était dans sa septième année) lui demanda avec douceur la cause de sa taciturnité. « C'est, » répondit l'enfant avec dépit, « que depuis plusieurs jours, j'essaie à faire des vers et que je ne puis y parvenir. » Surprise, mais en mère habituée à toutes les complaisances : « Des vers! mon enfant, » dit madame Orrit, « en effet, j'ai toujours ouï dire que c'était fort difficile à bien faire ; je n'en ai jamais fait moi-même ; mais, pourtant, si cela pouvait t'être agréable, je tâcherais de t'en réciter quelques uns. » Et, en femme d'esprit,

elle improvisa sur les plaisirs de l'étude une petite pièce de vers charmante qu'elle a bien voulu me réciter et que je regrette de n'avoir pas retenue.

L'enfant remercia sa mère et ne parla plus de vers.

Cependant Eugène lisait et relisait les quelques livres que sa mère lui achetait du fruit de ses privations. Mais ces livres ne suffisaient pas à la soif d'apprendre qui le dévorait, et ils ne répondaient pas, d'ailleurs, au dessein qu'il avait secrètement formé de retirer sa famille des limbes de la plus profonde misère. Il commençait à s'impatienter lorsque sa mère lui annonça qu'elle le mènerait chez un monsieur bien bon et bien savant, qui pourrait le guider dans ses études. Ce guide bienveillant était M. Jacotot, l'auteur de l'enseignement universel.

A la vue du jeune Orrit, dont la physionomie rayonnait de modestie, de candeur et d'intelligence, M. Jacotot se recueillit un moment, puis il lui demanda ce qu'il desirait apprendre.

« Tout, » répondit naïvement l'enfant. — « Très bien, répondit en riant l'apôtre de l'enseignement universel, mais d'abord?

— D'abord les langues, répliqua Eugène. »

M. Jacotot prit alors un *Télémaque* français et anglais, lui adressa quelques paroles obligeantes et convint avec madame Orrit d'un jour de la semaine où son nouveau disciple lui apporterait son travail hebdomadaire.

A chaque visite, M. Jacotot exprimait son admiration : « C'est un enfant fait pour arriver à tout » s'écriait-il dans son enthousiasme. Malheureusement, un événement imprévu força M. Jacotot à s'éloigner de Paris. Le pauvre Orrit se trouva donc abandonné à lui-même comme auparavant. Outre les quelques leçons de M. Jacotot, il puisa encore quelque instruction aux cours d'anglais du professeur Johnson.

Ses études personnelles firent plus que tous les préceptes de la science. A dix-sept ans il présenta à ses parents un manuscrit assez volumineux ; c'était le recueil de ses premières poésies.

Sa famille n'avait pas d'argent pour le faire imprimer, mais M. Orrit, le père, que la misère avait contraint, après avoir connu des jours meilleurs, à se faire à quarante ans, apprenti compositeur d'imprimerie, composa la plus grande partie de ces poésies, et son fils entra lui-même comme correcteur chez MM. Fain et Thunot, où travaille encore en la même qualité son jeune frère.

A ne considérer que superficiellement les poèmes d'Orrit, on pourrait croire qu'ils n'ont entre eux aucun lien de parenté; que, productions isolées, ils ont été créés d'éléments différents et qu'ils offrent autant de compositions individuelles. Il n'en est point ainsi : malgré une diversité apparente, l'idée mère de chaque pièce provient d'une source unique, d'un sentiment unique, celui que font naître l'isolement et la solitude.

Dans le recueil qu'il publia en 1841, l'auteur divise ses poésies en trois livres : le premier ayant pour titre principal *Idéal ;* le second *So-*

litude ; le troisième, *Sympathie*. On trouve déjà dans ce recueil la touche d'un grand peintre, et d'un peintre parfois d'une originalité sublime. Quoi de plus saisissant et de plus profondément senti, même dans Young et dans Bossuet que cette pièce de vers intitulée *Pensée de la mort !* Comme le poète sait s'emparer de vous tout d'un coup par cette brusque et solennelle entrée en matière !

Il viendra ce moment dont la seule pensée
Fait courir un frisson dans ton âme oppressée ;
Il viendra ce moment ;
Et tu ne seras plus qu'une dépouille humaine,
Ton regard sera mort, ta lèvre sans haleine,
Ton cœur sans battement.
. . . .
. . . .

Hélas ! tu ne peux pas, poète, avec la foule,
Oublier en chantant le sable qui s'écoule,
Le vide de la mort ;
Et tu te sens pâlir, si la cloche réclame,
Et devant le néant tremble comme une femme,
Quand tu te croyais fort.

Le doute apparaît dans la strophe suivante :

Ce n'est rien, cependant, mais à l'heure suprême,
Ne pouvoir même pas lancer un anathème,
Ou bénir, confiant !
Espace, éternité, grandes mers inconnues !
On appelait le jour, les ombres sont venues ;
Il n'est plus d'Orient.

Le doute désolé est suivi de son fidèle compagnon, le désespoir, qui se montre à la fin de la pièce, dans ces strophes fatidiques :

Et l'ange de la mort montant le coursier pâle,
Sans cesse, pour remplir sa mission fatale,
Saisit ses traits puissants ;
Et, tombés dans la nuit, encor loin de l'aurore,
Nous nous sentons au cœur la flèche qui dévore
La sève de nos ans.

Sachons mourir alors, cohorte décimée,
Comme stupidement sait mourir une armée,
Hochet d'illustres jeux ;
Feuillage desséché de la forêt humaine,
Que le vent des combats à chaque souffle entraîne
Et jette au sol fangeux !

Froids philosophes du XVIII[e] siècle et toi sceptique et passionné Byron, n'êtes-vous pour rien dans cette lente décomposition d'une imagination puissante, ballottée en sens contraire par les sophismes de l'incrédulité et les vérités de la foi !

Et puis les utopies d'ordre social et gouvernemental trouvaient accès dans cette tête ardente qui voulait tout connaître et tout expliquer. Aussi, quand la journée de l'ouvrier typographe était terminée, avec quelle impétuosité l'âme de l'homme intellectuel, tenue à la cape forcément s'élançait-elle, après avoir levé l'ancre, sur les mers infinies de la pensée! C'est là, peut-être, la clef du titre énigmatique de son livre : *Soirs d'orage*. *Soirs d'orage*, en effet, quand, faute de temps, faute d'examen suffisant, mille questions restaient pendantes! Et, pourtant, que d'efforts souvent stériles! que d'hypothèses s'entre dévorant! que de tristesses et que de larmes! que de contradictions et quelles inconséquences! et, parfois aussi, quelle naïveté enfantine! Aussi, dès son point de départ, dans sa prémière pièce, *Vocation*, en présence des maux de la vie dont son âme est saturée, il doute de la bonté de Dieu, et aucun argument ne saurait mieux la lui démontrer que s'il vit assez longtemps pour mettre la dernière main à son œuvre de poésie.

Poésie! Oh! ce nom, c'est l'éternel murmure
Qui me parle au milieu des voix de la nature
A toute heure, en tout lieu;
C'est le rayon du ciel dont un front se colore,
C'est la voix dont l'accent prophétique et sonore
Seul me révèle Dieu!

Seigneur, pardonne-moi si mon âme attristée
De doutes dévorants sans cesse tourmentée,
A méconnu la foi:
Hélas! sans nul soutien, égarée en ce monde,
N'osant se l'avouer, cette âme vagabonde
Ne demandait que toi.

Je t'obéis, mon Dieu! tu m'as montré la voie;
L'abondante moisson de douleur et de joie
Verdit sur mon chemin;
D'autres refuseraient cette récolte amère!
Moi j'ose l'implorer et, dans ma veille austère,
J'attends mon lendemain.

. . . .

A celui qui s'égare au fond d'un labyrinthe,
Et, le cœur oppressé d'une éternelle plainte,
Cherche votre sentier,
Montrez un peu de gloire autour de son suaire:
Que la mourante main du pauvre statuaire
Laisse un beau marbre entier!

O mon souverain maître, un temps laissez-moi vivre:
Je ne demande pas qu'un doux poison enivre
L'ennui de ma douleur;
Ce poison de l'encens que mesure au poëte
L'insensible ironie, en détournant la tête,
Avec un ris moqueur;

Mais je demande à voir l'image de mon rêve,
A contempler enfin cette œuvre que j'élève,
Œuvre de mon amour,
Palpitante d'une âme en ses flancs recélée,
Mystérieuse aussi comme une Isis voilée
A l'éclat du grand jour !

Ainsi je pourrai croire en ta bonté suprême
Et briser pour jamais la corde du blasphème,
De mes doutes vainqueur ;
Et qu'alors je renaisse ou que bientôt j'expire,
Vers toi s'élèvera tout accord de ma lyre,
Toute voix de mon cœur !

Mais plus il avance dans son œuvre et plus il voit reculer devant lui, comme dans une perspective mobile, cette gloire à laquelle il aspirait, et par un retour sur lui-même qui le dépouille des prestiges et des illusions de la terre, il tourne ses dernières pensées vers Dieu ; et Dieu, dans sa miséricorde infinie, soulage cette âme en peine en soufflant sur ses doutes et en embaumant de cet hymne suave et mélodieux, *l'Église,* son pauvre cœur déchiré :

L'ÉGLISE.

Le soleil, du matin, sur l'église en prière
Vient épancher à flots sa limpide lumière ;
Les tabernacles d'or et les saints radieux
De reflets jaillissants éblouissent les yeux :
Planant sur leurs autels parfumés, les madones
Semblent pencher plus bas le front sous leurs couronnes,
Pour respirer l'encens des vases pleins de fleurs,
En rêvant à l'aspect des humaines douleurs.
Les vitraux peints d'azur, de topaze et de rose,
Sur les parois brûlants, qu'une eau prudente arrose,
Ont secoué l'éclat des robes de leurs saints,
Suspendus à l'ogive en lumineux essaims ;
On dirait, émaillant les dalles diaprées,
Des fleurs du paradis les ombres colorées ;
La rose du portail, les grands arcs élancés,
Les chapitaux romans aux monstres enlacés,
Où l'artiste naïf sculpta, de fantaisie,
Quelque emblème ignoré d'inculte poésie ;
Le chœur, le maître-autel, tout de dentelle et d'or,
Les vieux tableaux noircis, l'orgue muet encor,
Les chapelles en fête et leurs saintes images
Qui retracent, auprès de la crèche et des mages,
Le gibet où Jésus bénit en expirant ;
Sur leurs socles marbrés les anges adorant !
Tout, aux feux du soleil, s'échauffe et se ranime,
Tout vit prêt à chanter un cantique unanime,
Tout semble, avec la foi des harpes de Sion,
Soupirer la prière et l'adoration.

CHŒUR DANS LE TEMPLE.

Chantons, ô fils de la poussière,
Chantons l'hymne de notre amour;
Offrons l'encens de la prière:
Voici resplendir la lumière
Qui chasse l'ombre du faux jour!

O débile et mourante flamme,
Qui devait brûler sur l'autel,
Une seule voix te réclame;
Mais cette voix réveille l'âme;
Cette voix lui prédit le ciel.

Viens à nous et quitte ce monde,
Où devaient s'égarer tes pas;
Etoile, dans ta nuit profonde,
A travers le brouillard immonde,
Etoile, ne nous vois-tu pas?

Ton front est superbe, ô poète;
Tu t'adores, risible Dieu!
L'orgueil a couronné ta tête;
Tu prends la robe de prophète,
Et rêves ta place au saint lieu!

Hélas! trop faible créature,
Rougis au penser de tes jours,
Jetés aux flots d'une onde impure:
Rallume en ta jeune nature
Le foyer des nobles amours!

Enfant, respire l'espérance,
La fleur au parfum le plus doux!
L'âme doit voir sa délivrance :
Même aux plus longs jours de souffrance,
Ne chante jamais qu'à genoux!

Les pleurs, l'extatique délire,
Dont sourit un monde moqueur,
Les secrets où seul tu peux lire,
Tout ce qui fait vibrer la lyre,
Tout ce qui fait battre le cœur.

N'est-ce pas la moisson sacrée?
N'est-ce pas l'éternel trésor?
Réponds, réponds, âme inspirée;
Pourquoi te verser, égarée,
Du poison dans ta coupe d'or?

Chantons, ô fils de la poussière,
Chantons l'hymne de notre amour;
Offrons l'encens de la prière;
Voici resplendir la lumière
Qui chasse l'ombre d'un faux jour!

Mais quand, dégagé des mille entraves qui embarrassent son essor, cet esprit rêveur, oubliant le monde physique, s'égare dans les régions inconnues de la fantaisie, il empreint ses tableaux de couleurs étranges et saisissantes ; il invente un langage sombre, mystérieux, qui glisse dans

os veines le frisson de la crainte ; il promène l'imagination et le cœur dans un labyrinthe de entiments et de passions fermé au genre humain, et nous, fascinés, saisis d'une curiosité immense, nous le suivons dans les sinuosités inextricables de ses créations inspirées, espérant, peut-être, entrevoir à travers les éclairs magiques de son génie l'énigme des choses d'ici bas.

Le fragment suivant nous initiera à ce genre le poésie :

. . . .
. . . .

UN SYLPHE.

Voyez !

PREMIÈRE ONDINE.

Elle est coiffée
De tristes fleurs !

LE SYLPHE.

De fleurs de mort.

UN AUTRE SYLPHE *abordant la fée.*

Charmante fée,
Qu'attends-tu loin de nous ?

LA FÉE.

Ce que tu n'attends pas.

LE SYLPHE.

Que désignent ces fleurs? réponds-nous !

LA FÉE.

Le trépas
De ceux que j'aime. — Allez, fuyez, esprits frivoles.

PREMIER SYLPHE.

Que se passe-t-il donc?

LA FÉE.

Taisez-vous.

PREMIER SYLPHE.

Ces paroles
Sont étranges.

DEUXIÈME SYLPHE.

Je tremble et n'ose plus...

PREMIÈRE ONDINE.

Poltrons!

LES ONDINES *s'enfuyant.*

Adieu, pauvres amis!

LES SYLPHES *les poursuivant.*

Oh! nous nous vengerons.

(La fée reste seule et paraît écouter attentivement. Après une assez longue pause, on entend dans un très grand éloignement sonner une cloche.)

LA FÉE.

La cloche tinte, l'air bourdonne,
Et, joyeux, le serf abandonne,
Au signal bénit qui l'ordonne,
La tâche reprise au matin.
Déjà de la cloche argentine
La voix claire, lente, enfantine,
S'endort sous la verte courtine
Du feuillage obscur et lointain...

(L'angelus cesse de se faire entendre. Une voix s'élève rs sous les arbres, et, quand elle a fini, une voix s'élève ns une direction opposée.

PREMIÈRE VOIX.

Je viens, douce fée,
Au timide vol;
De pleurs étouffée
Et rasant le sol,
Comme un oiseau frêle
Se traîne sur l'aile,
Poussant un cri grêle
Et tendant le col.

DEUXIÈME VOIX.

J'aime le feuillage
Qui danse et bruit,
Le clair babillage
Du ruisseau qui fuit;
Et je viens dans l'ombre,
Triste comme une ombre,
Faire un charme sombre,
Effroi de la nuit.

(Entrent deux fées.)

DEUXIÈME FÉE.

Me voici !

TROISIÈME FÉE.

Me voici !

PREMIÈRE FÉE.

Soyez les bienvenues.
Que vous ont dit les vents, les étoiles, les nues ?

DEUXIÈME FÉE.

Tout astre est menaçant.

TROISIÈME FÉE.

Tout présage est fatal.
La lune apparaissant au ciel oriental,
Sous le nuage épais dont elle s'est voilée,
Semble une reine en deuil, épouse désolée,
Seule, errante et muette en son royal manoir,
Aux dômes assombris tendus de crêpe noir.

DEUXIÈME FÉE.

J'ai vu nos ennemis riant sous le feuillage ;
Ils semblaient de quelqu'un épier le passage ;
Ils disaient : Attendons, bientôt ils vont venir,
Et, par nos soins, bientôt ils vont se réunir.
Ils riaient de plus belle, et je fuyais tremblante ;
Mais j'entendais l'éclat de leur voix insolente.

TROISIÈME FÉE.

Moi j'ai, sans m'arrêter, précipité mon vol.
Je n'ai pas écouté le chant du rossignol,
Qui, plus doux que jamais, s'élevait sous l'ombrage ;
J'ai passé le torrent, grondant comme un orage ;
Les sylphes m'appelaient et je fuyais toujours ;

Les sylphides, quittant leurs odorants séjours,
Dans l'air se répandaient comme un parfum de rose;
En un cercle amoureux je me voyais enclose;
Mais toujours je fuyais, car j'entendais Néla
Qui pleurait sous le chêne, et prompte me voilà!

PREMIÈRE FÉE.

O bonne sœur, merci! mais vite, le temps passe,
Et du jour expirant le sourire s'efface.
Hâtons-nous, hâtons-nous! vous savez mon desir;
Sachons mettre à profit cet instant de loisir.
Tout menace; exerçons notre agile puissance,
Car, si nous ne pouvons détruire l'influence
Des démons de la nuit, mes sœurs, nous savons bien
Du mal semé par eux nous faire un peu de bien.

LES TROIS FÉES *se tenant par la main.*

Le cercle magique
Sur l'herbe reluit;
Lueur fantastique
Brille dans la nuit.
Chant cabalistique
Murmure sans bruit
L'appel fatidique;
Son fatal que suit
L'esprit prophétique.
Vite, l'heure fuit.

(Une flamme s'élève tout à coup sous le chêne; les fées y jettent chacune quelques herbes qu'elle consume lentement. Les fées tournent autour dans le cercle magique, en murmurant très bas des mots que couvrent entièrement le frémissement toujours croissant des arbres et le chant des sylphes dans le lointain.)

LES SYLPHES.

Le vent s'élève.
Comme un rêve,
Sur les gazons,
Sur les sables,
Insaisissables,
Nous passons.

Formons la ronde
Dans un éclair;
Tournons sur l'onde
La plus profonde;
Tournons dans l'air!

Le vent s'élève.
Comme un rêve,
Sur les gazons,
Sur les sables,
Insaisissables,
Nous passons.

(Le chant s'est rapproché. Les sylphes dansent en fo- mant un grand rond autour du chêne, mais sans tr- s'approcher du cercle. Les fées forment un groupe imm- bile, et paraissent absorbées par l'attention qu'elles a- portent à leur charme. Les sylphes cessent leur danse s'éparpillent çà et là, mais toujours épiant les fées.

CHŒUR DES SYLPHES, *à demi voix.*

Frères, cessons, cessons la danse;
Il faut, ce soir, de la prudence!

D'AUTRES SYLPHES.

Tout est triste, mon cœur aussi.
Frères, que faisons-nous ici?

UN SYLPHE, *avec crainte.*

Ah ! voyez, la lune se voile.
Plus un rayon, plus une étoile !

QUELQUES SYLPHES.

Voyez ! de ces naissantes fleurs
Déjà se fanent les couleurs !

(Pause.)

UN SYLPHE.

Rose pâle
Dont le dernier soupir
S'exhale,
Tu vas mourir !
Soumise,
Tu penches tristement
Ton front dépouillé lentement.
Sens-tu la brise
Accourir ?
Rose, tu vas mourir !

CHŒUR DES ONDINES, *dans les roseaux.*

Sylphes chéris, laissez les fées.
De sombres guirlandes coiffées,
Voyez-les pleurer et pâlir.
. . . .
. . . .
. . . .

Des fleurs couvrent nos lits de mousse.
Notre haleine aux rives si douces,
C'est la fraîche vapeur des eaux :
Nos soupirs en sont le murmure,
Qui répond, dans la nuit obscure,
Aux frémissements des roseaux.

LES FÉES, *tressaillant.*

Silence, silence, silence!
Esprits des airs, esprits des eaux,
Fermez l'aile, endormez les flots
Sous une magique influence.
Silence, silence, silence,
Esprits des airs, esprits des eaux!

PREMIÈRE FÉE.

Silence!.... Sur la nue, où fermente l'orage,
La lune s'élevant du brouillard se dégage;
Le vent siffle plaintif et froisse le feuillage,
L'onde gonfle ses flots écumant de fureur;
La terre tremble; l'air et les cieux s'obscurcissent;
Des chênes et des pins les branchages frémissent;
Des esprits malfaisants les appels retentissent;
Les éléments émus tressaillent de terreur.

CHOEUR DES FÉES.

Silence, silence,
Doux enfants des airs,
Car l'heure s'avance;
L'esprit de vengeance
Surgit des enfers!

PREMIÈRE FÉE.

Là bas, là bas! voyez! — Les infâmes sorcières,
Sans horreur des chrétiens osant fouiller les bières,
Sous leurs doigts décharnés réduisent en poussières
Des ossements blanchis et d'horribles lambeaux.
Écoutez, écoutez! j'entends leur chant barbare,
Les reptils impurs, dans la fangeuse mare,
Coassent effrayés; le charme se prépare:
La chaudière a reçu les débris des tombeaux.

CHŒUR DES FÉES.

Silence, silence,
Doux enfants des airs,
Car l'heure s'avance;
L'esprit de vengeance
Surgit des enfers.

SYLPHES ET ONDINES.

Ah ! fuyons, fuyons vite,
Fuyons loin de ce lieu !
Le vallon nous invite;
Ondines, sylphes, vite,
Vite, fuyons ! — Adieu !

VOIX ÉPARSES ET DÉJA ÉLOIGNÉES.

Adieu !
Adieu !
Adieu !

PREMIÈRE FÉE, *après un long silence.*

Le ruisseau bouillonnant sous les bras des ondines,
Plus rapide s'enfuit,
Et l'écho faiblissant de leurs voix argentines,
A peine encore bruït;
Et dans l'air fraîchissant sous tant d'ailes errantes
Qui viennent l'agiter,
Pleines de sourds frissons, les feuilles susurrantes
Ont peur de palpiter....

(*Une pause.*)

Tout est calme, tout tombe en une paix profonde...
O silence des bois,
Craignant de te troubler et de réveiller l'onde,
Je veux taire ma voix.

(*Longue pause.*)

Mais, bien que comprimant ma sourde et longue plainte,
Je l'étouffe en mon sein ;
Toujours glace mes sens l'épouvantable crainte
Qui parle d'assassin !

(Une rafale s'élève ; un soudain frémissement secoue tous les arbres de la forêt : le temps se trouble et change.)

DEUXIÈME FÉE.

L'heure ! voici l'heure !
N'entendez-vous pas
La forêt qui pleure
A ce bruit de pas?
Effrayant mystère !
Sentez-vous la terre
Frémir et trembler,
Et du chêne austère
Le tronc s'ébranler ?
Tout se tait ; silence !
La lune a pâli ;
Sur son front s'avance
Un funèbre pli,
Où l'astre s'engage
Sous le noir nuage
Presque enseveli.
Elle éclaire à peine
Mont, forêt et plaine
De ternes lueurs ;
Dans sa marche lente
Son disque s'augmente
De vagues rougeurs....
La feuille jaunie
Vole en tourbillon ;
Sur la fleur ternie
Meurt le papillon ;
Soudain quel silence !

Voilà qu'il s'élance
De l'horizon noir
L'orage en furie,
Qui s'acharne et crie
Contre le manoir.
Le vent se déchaîne,
Courbe le grand chêne,
Tord, dépouille, abat
La débile plante
Qui, sous la tourmente,
En vain se débat,
Et traîne, brisée,
Sur le sol poudreux
Sa fleur irrisée,
Pleine de rosée....
Tourbillon affreux !
Des oiseaux nocturnes,
Au jour taciturnes,
Entendez les cris ;
Aux troncs ils s'attachent,
Se battent, s'arrachent
D'informes débris.
Le tourbillon roule :
Comme un mont qui croule,
La vaste forêt
Penche tout entière
Sa verdure altière,
Dont, sous la poussière,
L'éclat disparaît ;
Elle se relève;
Mais le vent, sans trêve,
Frappe à coups pressés
Les cimes géantes
D'effroi mugissantes ;
Les pins fracassés,
Race chevelue,

Dressant dans la nue
Leurs vieux troncs blessés,
Luttent inflexibles,
Secouant, terribles,
Leurs bras hérissés.

(*La flamme s'éteint.*)

PREMIÈRE FÉE.

O mortelle atteinte,
La flamme est éteinte !

LES TROIS FÉES.

Malheur ! malheur ! malheur !
La mort glace mon cœur.
Un tel charme inutile !
Sois à jamais stérile,
O terre de douleur !
Malheur ! malheur ! malheur !

PREMIÈRE FÉE, *écoutant à droite.*

Silence et mystère !
Silence et mystère !
On vient ! oui, j'entends
D'un pied solitaire
Effleurant la terre
Les pas hésitants.

DEUXIÈME FÉE, *écoutant à gauche.*

Loin, bien plus loin sous la ramée,
J'entends, j'entends aussi des pas.
O mes sœurs, ne sentez-vous pas
Monter de la terre alarmée,
Monter une odeur de trépas ?

TROISIÈME FÉE, *regardant du haut du chêne.*

Moi, du haut de mon chêne,
Dans la plage lointaine,
Je suis un voyageur :
Sur son jeune front pâle
Je vois l'ombre fatale
De la main du Seigneur.

DEUXIÈME FÉE.

us trois viennent ! — Là bas la cloche se balance,
oublant du vieux château la profonde torpeur,
fantôme hagard, fuyant dans le silence,
r mon sein haletant vole l'horrible peur.

TROISIÈME FÉE, *debout sous le chêne.*

oi, sourde, ce soir, aux paroles des fées,
is maudite à jamais, terre infâme ! Etouffées
s plantes vont mourir tordant de désespoir
ur tige dépouillée, et, désormais, le soir,
flairant l'air qui passe, ô poussière sanglante,
in de toi s'enfuira le cerf plein d'épouvante !

PREMIÈRE FÉE.

Répandons-nous dans la nuit,
Comme une brume légère,
Et glissons sur la fougère,
Impalpables et sans bruit.
Qu'importe l'heure sonnée ?
Pour l'avenir incertain
L'œuvre n'est pas terminée,
Et notre œuvre est le destin.
Que chaque fée assidue
Se mette à sa tâche ardue !
Mes sœurs, il nous faut veiller :
Temps viendra pour sommeiller.

CHOEUR DES FÉES.

Sans éveiller la fougère,
Invisibles et sans bruit,
Comme une brume légère,
Épandons-nous dans la nuit.

(*Les fées disparaissent. L'orage continue. Le ciel est sombre, menaçant, croisé d'éclairs livides. Le vent siffle avec violence dans les profondeurs de la forêt.*)

Il nous reste à montrer comme socialiste ce poète infortuné, méconnu de son vivant, qui, dans ses veilles et ses travaux surhumains, tua son âme mille fois, avant de mourir, et dont la mémoire, à part quelques éloges tronqués, n'a été rappelée que pour l'insulte et le mépris.

CONSEILS AUX PROLÉTAIRES.

Hommes du peuple, gardez-vous de ceux qui viennent vous trouver avec de belles paroles sur les lèvres en nourrissant le mensonge au fond de leur cœur ; gardez-vous de ceux qui prodiguent

les promesses pour vous attirer dans un abîme. Surtout n'écoutez jamais les apologistes du pillage et du sang. Hommes, mes frères, je sais combien vos misères vous rendraient faciles à abuser ; méfiez-vous des hâbleurs politiques et du clinquant misérable de leurs paroles ; méfiez-vous des théoriciens sans portée, dont les plans heureusement irréalisables ne s'appuient sur aucune base scientifique, sur aucune connaissance de la nature humaine.

Cependant gardez-vous aussi de condamner tout à fait avant d'avoir entendu. Il n'y a point de parti où il ne se trouve des idées justes à recueillir, point de théorie sociale où tout soit absolument méprisable ou illusoire. Mais gardez votre indépendance intellectuelle, jusqu'à ce que les doutes d'une grande partie d'entre vous venant à s'éclaircir, vous puissiez réunir vos convictions éparses en une religion commune. Alors, seulement alors, vous pourrez juger ce qu'il conviendra de faire, et l'esprit de Dieu descendra parmi vous.

Entretenez avec soin dans votre âme la défiance de vous-même ; songez à travailler pour vos enfants et non pour vous. Car, nous ne le dissimulons pas, la lutte sera longue et rude à soutenir. Et, lorsque je me sers de ce mot de lutte, ne pensez pas que je veuille parler de la lutte avec le feu et le fer, de la lutte à main armée. Non, pour celle-ci vous seriez prêts à l'entreprendre, et l'on sait que vous ne reculeriez pas devant la mort ; on ne vous a pas fait la vie assez belle pour cela.

Mais il est une autre guerre que celle où l'on vole avec le mousquet et le sabre pour donner le trépas ou le recevoir ; il est une autre lutte bien plus lassante, bien plus terrible à affronter. C'est un combat de tous les jours, de toutes les heures, de toutes les minutes ; où l'on ne verse pas son sang, mais où l'âme s'épuise goutte à goutte ; où ceux qui meurent sont oubliés; où ceux qui vivent sont honnis et bafoués ; lutte de la patience contre le dédain, de la foi contre la raillerie, de l'esprit d'amour contre l'esprit

d'égoïsme, de l'avenir contre le présent ; lutte qui est à peine commencée et qui comptera de nombreux martyrs ; lutte dont l'heure sonne au cadran du siècle : frères, vous sentirez-vous le courage de l'entreprendre? Écoutez-moi :

Quand vous serez fixés sur votre choix, soit que, parmi les bannières de toutes couleurs qui flottent dans l'arène, vous en adoptiez une, soit que vous en formiez une nouvelle, et que, vous ralliant à l'entour, vous aurez dit : C'est celle-là que nous voulons élever et défendre, alors les temps de la longue épreuve commenceront ; alors vous verrez se dresser en foule pour barrer votre marche et les terreurs des gouvernants et les appréhensions des riches, et les précautions des hommes de parti, et les tenaces préjugés de la routine. Alors il vous faudra redoubler d'énergie et de persévérance ; alors il faudra vous préparer à patienter longtemps, avant d'atteindre le but de vos efforts.....

HIPPOLYTE TAMPUCCI.

HIPPOLYTE TAMPUCCI,

Ex-garçon de classe au collége Charlemagne, à Paris.

Hippolyte Tampucci naquit à Paris, au collége Charlemagne, où son père était préparateur du cours de physique et de chimie. Dans ce séjour des sciences et des lettres, il devait sentir se développer rapidement le vague instinct de poésie, qui le poussait à faire des vers, quand il ne savait encore ni le rhythme ni les lois de la versi-

fication. Ses dispositions précoces n'échappèrent point à l'œil exercé des chefs de cet établissement et lui concilièrent la bienveillance du proviseur, qui n'eût pas mieux demandé que d'admettre parmi les élèves de son collége un jeune homme dont la vive émulation eût été un si noble exemple. Mais le père d'Hippolyte, soit pressentiment, soit prévision, se refusa constamment à le faire profiter de cette précieuse faveur. Ainsi, les fruits de la science étaient tous les jours à sa portée, et, nouveau Tantale, il ne pouvait les toucher.

Cependant Tampucci arrivait à l'âge où il est nécessaire de faire choix d'un état pour s'assurer une existence. Son père, qui semblait être en guerre ouverte avec la poésie, ou plutôt dont la sollicitude inquiète voulait retenir son fils dans sa sphère, lui ménageait une dure épreuve : il lui présenta un jour tous les outils qui constituent l'état de cordonnier, lui déclarant, comme jadis on l'avait fait de l'autre côté de la Manche, au poète de la nature,

Richard Savage, que c'était là la profession manuelle qu'il devait exercer. Le jeune Tampucci brisa ses outils, déclarant à son père qu'il avait une insurmontable aversion pour l'alène et le tranchet ; bref, celui-ci fut convaincu et annonça au rebelle qu'il serait garçon de classe dans le collége. Plus tard, quand le jeune homme fut suffisamment initié à la hiérarchie sociale, il ne vit dans cette nouvelle profession qu'un nouveau sujet de dépit et de lamentation; mais, dans ce moment où il venait d'échapper à une existence maussade, qui l'aurait tenu, à poste fixe, quinze heures et plus, cloué sur une chaise, la place de garçon de classe au collége se présenta à son esprit comme une occupation des plus gracieuses. D'ailleurs, il avait été élevé dans la maison ; il s'était mêlé aux jeux des élèves ; et puis il aurait des loisirs : il pourrait donc se livrer à son goût pour l'étude. Ce fut, en effet, dans cette humble condition que le jeune Tampucci lut les meilleurs écrivains de la langue française, médita les principes de la

grammaire et parvint à acquérir les élémens des belles-lettres. Mais la mort de son père vint interrompre ses études préliminaires : il fut appelé à le remplacer dans la préparation du cours de physique. Peu de temps après, il lui fallut reprendre le balai et le torchon. Ce fut pour lui un véritable crève-cœur, car il comprit alors qu'il se trouvait placé à l'un des derniers échelons de l'échelle sociale. Il exhala imphilosophiquement sa douleur en plaintes amères. J'aime mieux, dans l'antiquité, Homère mendiant en chantant ; Ésope brodant ses misères d'immortels apologues; et, de nos jours, Magu, enfoui dans une cave, adressant ses charmantes stances à une abeille ; Lebreton, impassible, couvant des vers stoïques au milieu des tumultes de l'atelier. Juillet 1830 arriva, et la France, dont il brisa, comme chacun sait, les chaînes, les vieilles chaînes ; la France, régénérée par la liberté, par l'égalité ; cette France, dont Tampucci avait entrevu et chanté à l'avance l'affranchissement ; pour laquelle même il avait com-

battu ; cette France nouvelle, enfin, refusa au poète et au combattant une modeste place dans l'un des bureaux des nouveaux ministères. Sous le despotique pouvoir du tyran Charles X il eût peut-être mieux réussi ; mais ce jeune homme s'était épris, comme beaucoup, des grands mots, sans les définir rigoureusement. Qu'aurait pu demander à un tyran un ami quand même de la liberté?

C'est vers cette époque mémorable que Tampucci publia un recueil de poésies écrites sous des influences diverses. Il en fit paraître une seconde édition, augmentée de plusieurs pièces inédites. L'auteur avoue lui-même qu'elles n'ont pas été assez travaillées et ne les livre que comme des ébauches imparfaites. C'est peut-être trop de modestie. Bien qu'on puisse leur reprocher des négligences, des incorrections, et quelques autres défauts d'un ordre très secondaire, leur ton général est vrai et décèle le poète. On peut se former une idée de la manière de M. Tampucci en lisant les fragments suivants :

Oh ! qui ne l'a jamais fait ce sublime rêve
Qui commence ici bas et dans les cieux s'achève :
Etre républicain ! ne voir autour de soi
Que des frères ! jamais, en coudoyant un roi ,
Ne salir en passant sa robe plébéienne !
Nourrissant des vertus son âme citoyenne ,
Marcher, le front levé, l'abaissant nulle part
Que devant la loi sainte ou celui d'un vieillard ,
Qui, de cheveux blanchis couronné, vous rappelle
Votre père endormi dans la nuit éternelle !
Repoussant loin de soi tout éclat faux et vain ,
N'estimer que l'honneur et les talents ; enfin ,
N'adorer dans son cœur qu'une idole chérie ,
La liberté ! n'avoir qu'un amour, la patrie !

Folles illusions ! cherchez ! fouillez encor
Dans les âmes ; hélas ! vous y verrez que l'or ,
Un titre, des honneurs, en maîtres tyranniques
Veut changer ces tribuns de vaines républiques.
Eh ! qu'importe le nom : roi, consul, empereur ,
Si les peuples trompés doivent avec horreur
Lisant leurs noms inscrits aux fastes de l'histoire
De ces traîtres un jour exécrer la mémoire !
Ah ! déchirez, enfin, ce lugubre bandeau ,
Qui cache à vos regards l'horizon pur et beau ,
Peuples ! Eh quoi ! rongés de guerres intestines ,
Ne voulez-vous toujours qu'adorer des ruines ?
Voulez-vous renverser l'arbre de liberté ,
Que sur vos frères morts vous avez replanté ?
Déplorables débats ! la terre est encor molle ,
Qui couvre les débris des campagnes d'Arcole ;
Le sol mal affermi tremble encor sous vos pas ;
Et vous, qui n'écoutez, du milieu des combats ,
Que l'instinct du courage, alors que la tempête
A cessé de gronder autour de votre tête ,

Perdant le souvenir de ceux qui ne sont plus,
Dans vos choix inquiets, flottants, irrésolus,
Implorant la licence ou subissant l'outrage,
Jouets infortunés d'un honteux batelage,
Il vous faut une idole où ployer les genoux,
Vous, hommes, vous courbez la tête? Levez-vous!
Écoutez cette voix puissante qui vous crie :
« S'appuyant sur les fils des arts, de l'industrie,
» Le front calme et serein, la sainte humanité
» Vers un mâle avenir marche avec majesté.
» Courage! aplanissez la route triomphale
» Qu'elle doit parcourir! que partout l'air exhale
» Des parfums sur ses pas! Pour qu'elle règne un jour,
» Peuples, vous possédez tout ce qu'il faut : l'amour!

» Viennent de si beaux jours! que l'égoïsme infâme
» A leur pure clarté vomisse enfin son âme!
» Vous que son souffle infect n'a pas encore flétri
» Ouvrez vos cœurs! versez sur le pauvre meurtri
» De blessures les dons que le hasard prospère
» Répand sur vos destins! Dieu de tous est le père :
» Glorifiez-le donc, en tendant votre main
» A ces masses sans nom que consume la faim.
» Du travail, des trésors pour elles! votre vie
» Leur appartient. Allons! que votre voix convie
» Au banquet fraternel et saint des *Travailleurs*
» Les peuples, par vos soins rendus forts et meilleurs! »

Nous nous associons à cet avenir social, qui nous apparaît à nous, éclairé déjà par une étoile lointaine.

THÉODORE LEBRETON.

THÉODORE LEBRETON.

Ouvrier imprimeur en indiennes, à Rouen.

Fils d'un journalier et d'une blanchisseuse, qui gagnaient difficilement leur vie, à la sueur de leur front, Lebreton fut élevé à l'école de la misère : sa constitution grêle et maladive le rendait peu propre au travail du corps. Mais la nécessité, cette irrésistible puissance, ne le jeta pas moins, à sept ans, dans une fabrique d'indiennes de la

rue Duguay-Trouin, à Rouen, en qualité de *tireur*, c'est à dire qu'il était occupé quatorze heures par jour à étendre de la couleur sur les chassis, dans cette fabrique invariablement chauffée à vingt-cinq degrés, quelle que fût la température extérieure.

Théodore Lebreton était, sans doute, un des plus ignorants des jeunes ouvriers de la fabrique ; il épelait médiocrement, grâce à la sollicitude de son père, qui, s'étant contenté de ce pauvre savoir, croyait fermement que son fils s'en contenterait aussi.

Mais, comme la plupart des êtres souffrants, le petit Théodore demanda des consolations à Dieu. A force d'étude assidue, s'étant appris tout seul à lire couramment, il obtint la faveur d'entrer enfant de chœur à Saint-Vincent. Il remporta le prix de catéchisme, et ce prix était la Bible. La joie de Théodore fut extrême : il lut et relut ce livre admirable : ce fut pour lui comme un soleil intellectuel, qui donnait à son âme, à son cœur, à son esprit, une efflorescence

spontanée. C'est là qu'il puisa sa haute raison, sa résignation touchante, sa sensibilité profonde. C'est ce livre divin qui lui fit cette touche à la fois noble et simple, tendre et fière, qui engendre une sympathie universelle en s'attaquant aux côtés les plus vulnérables de l'humanité.

Cependant cette jeune et délicate intelligence souffrait de l'atmosphère lourde et délétère des ateliers ; il lui fallait plus d'air, plus d'espace, et, surtout, une correspondance d'idées et de sentiments plus en conformité avec les siens pour se rasséréner, pour se vivifier, pour se retremper. Le cynisme a sa rouille comme la barbarie.

C'était au théâtre que le jeune ouvrier allait se détendre de la contrainte de ses travaux matériels. Là, les mâles accents de Corneille le transportaient jusqu'au délire, tandis que les mélodies passionnées de Racine lui faisaient verser des larmes. Aussi, lorsque son génie poétique, éveillé par la voix de ces grands maîtres

de la scène, voulut se débarrasser, en les jetant sur le papier, des pensées qui l'obsédaient, il ne pensa à les produire que sous la forme dramatique.

Mais le pauvre enfant est d'une ignorance rare ; les tragédies qu'il a entendu réciter, il ne les a jamais lues ; elles ne lui ont laissé que des impressions et non des sujets d'étude. Pour son coup d'essai, inexpérimenté comme il est, ira-t-il, sans guide, se fier aux élans de son imagination, aux mouvements de son cœur? Non, le timide, le modeste, l'humble ouvrier, réduit à ses forces personnelles, est incapable de rien entreprendre ; il lui faut un auxiliaire puissant : il le cherche dans la Bible, le seul livre qu'il ait jamais lu, et, circonstance aussi étrange qu'authentique, les deux sujets qu'il choisit d'abord pour les mettre au théâtre sont Esther et Athalie.

Une fois ces deux sujets trouvés, il se mit à l'œuvre avec une ardeur incroyable, et, bientôt, il eut achevé les plans de deux tragédies. Il avait déjà versifié le premier acte d'Esther et

quelques scènes d'Athalie quand, un jour, arrêté devant l'étalage d'un bouquiniste, il lut sur le dos d'un volume crasseux ce titre séduisant : *Chefs-d'œuvre d'éloquence.* Lebreton acheta ce volume moyennant quelques sous et rentra chez lui, impatient de goûter le plaisir que lui promettait sa précieuse acquisition. Mais quels furent son désappointement et sa surprise quand d'admirables fragments lui révélèrent l'existence de Racine, dont il se trouvait le compétiteur, sans le savoir!

Ainsi, les saintes inspirations de sa muse juvénile, à la veille de prendre leur essor, se trouvèrent, en un clin d'œil annihilées. Ce coup imprévu fut terrible, sans être mortel ; Lebreton renonça à la tragédie, mais non pas à la scène. En 1824, il avait achevé une pièce en un acte, intitulée *Ma tante*, et, deux ans après, une autre, ayant pour titre : *Hardiesse et Timidité.* En 1832, il fit jouer sur le théâtre du Grand Cours le vaudeville : *Le Jardin des Artistes*, qui obtint plusieurs représentations;

enfin, pour courir toutes les chances du théâtre, il composa, dans le goût du jour, un drame en cinq actes et en neuf tableaux : *L'Amour et l'échafaud.* A ce petit répertoire dramatique si nous ajoutons quelques chansons étincelantes de verve, d'esprit et de gaîté, composées à une époque où Lebreton jouissait de la plénitude de ses facultés physiques et morales nous aurons dressé l'inventaire des œuvres de notre poète.

Quand la vocation n'éclate pas spontanément, c'est un secret mis par la Providence au cœur de l'homme pour se révéler au contact de certaines éventualités, ou pour mourir avec lui. Égaré, d'abord, sur les pas de Racine, Lebreton ne trouva pas non plus dans ces compositions médiocres l'issue propice au développement de son génie. Aux demandes inquiètes de son être intellectuel ces canevas dramatiques laborieusement brodés par l'esprit, la mémoire et la fantaisie sont-ils bien la réponse éloquente qui devait calmer ses inquiétudes? Doit-il, comme tant d'autres, se traîner péniblement dans des

sentiers incessamment battus? Et la poésie, pour lui, pauvre prolétaire, voué à toutes les misères humaines, doit-elle, comme chez les écrivains plus fortunés, prendre des habits de fête, un masque riant, un langage de circonstance? Serait-ce donc pour l'imitation plus ou moins servile de ces œuvres frivoles que Dieu, dès son enfance, a serré son cœur dans un étau de fer? qu'il l'a rendu témoin de douleurs navrantes, de détresses poignantes, de désespoirs frénétiques? Non, non, évidemment non ; s'il s'interroge, il n'est point satisfait ; en vain tourne-t il les yeux de tous côtés pour voir ce but où il doit tendre ; aveugle à son insu, ce but il ne peut l'apercevoir. Enfin, une femme, douée des plus belles qualités, nouveau Tobie, devait dissiper cet aveuglement et lui montrer sa voie. Cette femme fut M[me] Desbordes Valmore.

Ce fut, surtout, à l'exquise délicatesse de son organisation que M[me] Valmore dut la révélation du secret de la vocation de Lebreton. Elle démèla instinctivement dans les compositions

retentit sans cesse à ses oreilles, et pour ne voir ni n'entendre, pour anéantir son *humanité*, le malheureux va droit au cabaret.

Nous donnons les deux premiers morceaux qui ouvrent la série de ces scènes dramatiques et touchantes où Lebreton a montré qu'il ne lui fallait qu'un sujet vrai pour être original, vigoureux et puissant.

LES PLAINTES DU PAUVRE.

I.

Dans la riche vallée où règne l'industrie,
A peine si le jour lance un premier rayon
Que tout va s'éveiller et répandre la vie,
Car c'est un vaste champ où le travail convie
Le pauvre à creuser son sillon.

Dans chaque fournaise allumée,
Le feu pétille; et dans les airs
S'élève, en nuage formée,
Une épaisse et noire fumée
Dont les ateliers sont couverts.

Les eaux qu'on retenait captives,
Reprenant leurs courses actives,
Roulent dans leurs étroits canaux;
Mus par ces éléments qui baignent nos fabriques,
Ces puissants moteurs hydrauliques,
Comme un bruit d'ouragan, commencent leurs travaux.

Debout! peuple artisan, debout! la voix aiguë
De l'airain vibre dans la nue,
Et déjà suspend ton sommeil!
Soulève ta lourde paupière
Et recommence encor ta pénible carrière
Avec la course du soleil!

C'est assez de repos : il faut vaincre ton somme.
Debout! la cloche tinte, elle a dit : ouvrier,
Voici l'heure où pour toi va s'ouvrir l'atelier;
Viens traîner tout le jour, comme un cheval de somme,
La lourde chaîne et le collier.

Et, d'un sommeil profond secouant les entraves,
Pour demander du pain au travail de ses bras,
Tout ce peuple, soumis comme un troupeau d'esclaves,
Vers des sentiers connus précipite ses pas!

Et plus d'un ouvrier qui, depuis son jeune âge,
A subi du travail les rigoureuses lois,
Se dit, sans espérer d'en alléger le poids;
Je fus lié pour l'esclavage,
Il faut jusqu'à la tombe obéir à sa voix!...

Mais jusqu'au fond de l'âme ardente
Du travailleur, qui sent sa chaîne trop pesante,
De ce timbre d'airain le son répercuté

Vient en étouffer l'énergie,
Comme un écho de tyrannie
Étouffe un cri de liberté !...

Il approche, il lève la tête
Vers le ciel où finit son obscur horizon ;
Et déjà son regard ne voit plus que le faîte
De son éternelle prison.
C'est là qu'il vient, soumis par la faim qui le traîne,
S'enfermer au milieu d'une vapeur malsaine,
Dont sa poitrine va s'emplir.
Ainsi que goutte à goutte une source est tarie,
C'est là que jour à jour il vient user sa vie,
Pour chercher l'aliment qui doit le soutenir.

Pour la cloche se tait ! de ces tristes demeures
Chaque esclave a passé le seuil :
Les voilà tous brisés contre le même écueil ;
Dans sa course, le temps doit mesurer quinze heures
Avant de voir sortir ces spectres du cercueil.

Pour ce peuple, dont l'existence,
Comme un moteur matériel,
S'épuise à bâtir l'opulence
Et l'orgueil de l'industriel ;
Pour ce peuple englouti dans son étroite sphère,
Jamais d'autres tableaux que souffrance ou misère ;
Mais, touché par la main de Dieu,
Dans son cœur résigné ne vibre point la haine;
Il dit, en se pliant sous le poids de sa chaîne :
Repos et liberté..... jusqu'à ce soir, adieu !

Le voilà l'atelier aux allures mouvantes ;
L'atelier où l'on voit s'agiter tant de bras,

Des bras mus par la faim, des machines vivantes,
Que la douleur n'arrête pas ;
Que le ciel soit brillant ou sombre,
Rien ne change cette prison :
Pour l'ouvrier souffrant le soleil n'a qu'une ombre.
De miasmes impurs avalant le poison,
Il voit se dévider ses actives journées ;
Pour ces tristes lambeaux de ses longues années,
Les hivers, les printemps ont les mêmes couleurs
Jusqu'au moment heureux où la mort, pour salaire,
Ouvrira le sein de la terre
A son corps abattu sous le poids des douleurs !.....

Enfin la cloche est balancée :
Dans les airs sa voix élancée
Retentit !... tout s'arrête en ces chantiers mouvants ;
Au bruit sourd et confus succède le silence :
L'atelier s'est ouvert, et ce cercueil immense
Rend à la liberté des squelettes vivants !
O bonheur !... bonheur d'être libre ;
L'ouvrier joyeux, en sortant,
De sa franche gaîté fait résonner la fibre :
Voilà qu'il chemine en chantant.
Il fait nuit : la lueur de l'étoile qui brille
Suffit pour diriger ses pas
Vers l'humble toit où sa famille
Lui prépare un maigre repas ;
Il a franchi l'espace, il est dans sa chaumière ;
Là, son repas du soir est à peine englouti
Que, malgré lui, se clôt sa pesante paupière.

Vers sa poitrine, ainsi que le fruit vers la terre,
Il a laissé tomber son front appesanti ;
Minuit sonne et lui dit : ta course est achevée,
Toi, pour qui tout le jour a passé sans soleil,

Repose de ton corps la machine énervée,
Car, pour recommencer ta pénible corvée,
Dans quatre heures tes yeux chasseront le sommeil.

Un jour qui fuit trop prompt clôt la longue semaine;
Du dimanche l'aurore a lui:
Bon dimanche! il dit: aujourd'hui,
En repos, l'ouvrier peut déposer sa chaîne;
Toutes mes heures sont à lui.
On voit le travailleur oublier sa détresse
Et la fatigue des travaux;
Son corps incliné se redresse;
Pour ses yeux le soleil a des rayons nouveaux.
Libre dans l'air sain qu'il respire,
La nature vient lui sourire,
Pour lui le jour est le bonheur;
Sa rude et large main où jamais l'or ne brille,
A reçu le denier qui donne à sa famille
Le pain gagné par son labeur.

Mais ce fruit du travail que l'on nomme salaire,
Ce métal de cuivre ou d'argent,
Qui jamais ne demeure aux mains du mercenaire,
Ne suffit pas au prolétaire
Pour acheter le pain promis à l'indigent.
De rendre heureux les siens tout espoir l'abandonne;
Par le malheur découragé,
Il se dit: à quoi bon le tourment que se donne
Mon corps, que, nuit et jour, la fatigue a rongé?
Eh quoi! pour arracher aux mains de l'industrie
Le pain de chaque jour que réclame sa vie
J'ai sué jusqu'au sang... et, robuste à souffrir,
J'ai mis comme un forçat mes bras à la torture,
Et je ne puis encore assurer la pâture
Aux enfants qu'ici bas Dieu me donne à nourrir!



Mais il veut, oubliant sa triste destinée,
Terminer plus joyeux cette courte journée;
Il laisse aux siens un pain qu'à peine il a goûté,
        Et, presque à jeun, il se hasarde
        A chercher loin de sa mansarde,
        Une consolante gaîté.
Où va-t-il la trouver? Son instinct le gouverne
Vers un antre fumeux que l'on nomme taverne.
Dégagé des chagrins qui lui navraient le cœur,
C'est là, dans ce taudis où la raison s'enterre
        Qu'il vient étourdir sa misère
Dans le gaz empesté d'une ignoble liqueur.
De ses rudes travaux c'est là qu'il se repose,
Là qu'il vient savourer ce poison alcool,
Fléau du corps humain qu'il brûle et décompose,
        Ainsi que ferait une dose
        D'arsenic et de vitriol.

        Puis, dans son ivresse, il oublie
        Qu'à souffrir il est condamné;
        D'espoir il est environné;
        Son calice n'a plus de lie;
Il ne dit plus au ciel: Eh! pourquoi suis-je né?
        Dans cette enivrante fumée
        Son existence est ranimée:
Il voit son avenir moins sombre... et ses douleurs
Cachent sous la gaîté leurs atteintes subtiles;
        Comme ces dangereux reptiles
        Qui dorment cachés sous les fleurs.

Prolonge ton beau rêve, ô fils de l'indigence!
Car sous ton humble toit la misère t'attend;
Endors dans l'opium ton intime souffrance,
        Et que la main de l'espérance
        Te caresse encore un instant!

Mais songe qu'aux plaisirs succède la disgrâce,
Oui, c'est assez te consoler;
Songe que ta raison ne doit point s'exhaler.
Surtout dans le chemin où le grand du jour passe,
Garde-toi bien de chanceler,
Car, te trouvant sur son passage,
Ce rigoureux censeur, arrêté par tes pas,
Dans un injurieux langage,
Du haut de son dédain t'insulterait tout bas.

Puis pour ton repos songe encore
Que l'heure où se lève l'aurore
Doit t'éveiller le lendemain,
Et que de tes travaux la voix impérieuse
Te dira, réclamant ta main laborieuse:
Ouvrier, tes enfants ont demandé du pain.

II.

Depuis trois jours sans pain, entre quatre murailles,
Couché sur un grabat, du pauvre seul ami,
Épuisé par la faim qui rongeait mes entrailles,
Dans un transport fiévreux je m'étais endormi;
Pour me faire un instant oublier ma souffrance,
Le sommeil, en fermant mes yeux,
Sur les ailes d'un songe heureux
Soudain me transportait au sein de l'abondance,
Où pour moi tous les cœurs se montraient généreux.



Je me rêvais assis à la table opulente,
Où l'on voit chaque jour de splendides festins ;
Ma dent y dévorait une chair succulente,
Qui trompait l'appétit de mes creux intestins ;
Je buvais, et ma soif n'était point étanchée,
Sans me rassasier je broyais l'aliment,
Par un ardent foyer ma bouche desséchée
Semblait humer le frais du liquide élément.

Mais la réalité me rendait à mes peines ;
Un douloureux frisson s'infiltrant dans mes veines
Réveilla tous mes sens... Oh ! comme je souffrais !
Supplice de Tantale enfanté par la fièvre,
C'était, c'était ma langue et la chair de ma lèvre
Que dans mon sommeil je rongeais ?

Nous ne reviendrons pas ici sur quelques légers défauts de détail, dont s'est déjà défait dans son second volume de poésies, l'illustre ouvrier imprimeur en indiennes. Oui, il est illustre, celui qui, né débile, souffreteux, pauvre, sans appui, sans amis, a fait surgir son nom des limbes de l'obscurité la plus profonde pour le placer comme une étoile brillante dans la petite pléïade de nos poètes contemporains ; il est illustre celui pour qui la misère du peuple a été

une muse éloquente et miséricordieuse, et qui, dans les admirables élans de son génie tendre et passionné, a jeté de vivaces semences qui lèveront un jour, pour l'amélioration et le bien-être des masses ; — il est illustre, aux yeux des hommes religieux de tous les pays, le pauvre ouvrier, qui, dans ses plus chaudes peintures des misères du peuple, n'a pas laissé échapper un mot, un cri, un murmure contre l'égoïsme, la cupidité et l'oppression systématique ; — illustre suivant le monde et suivant l'Évangile, cet homme doux, simple, modeste, qui, nourri de bonne heure des préceptes de la Bible, mit en pratique les préceptes de ce divin livre pour l'édification et l'amélioration morale de ses frères malheureux, et dont le cœur sans fiel ne respire que paix, vertu et charité !

Les poésies de Lebreton ne seront pas admirées seulement comme poésies par les cœurs nobles et les grandes âmes, elles seront lues avec une sévère attention par des hommes, en général, peu sensibles à l'harmonie des vers : les publi-

cistes, les hommes d'état, les philosophes ; car elle révèlent des misères horribles ; elles signalent des barbaries énormes. L'existence de la société est précaire, quand la condition de cette société est anormale. Que les misères des classes laborieuses, si pathétiquement décrites dans les ***Heures d'un ouvrier*** deviennent donc l'objet des méditations les plus sérieuses. Le poète, qui aurait rempli la première partie de son mandat en exhalant de tendres plaintes en faveur de l'humanité, éprouverait l'indicible satisfaction de s'être acquitté de la seconde en s'attribuant une consolation effective. Plaindre et consoler, ce sont là les plus beaux attributs de la poésie.

C'est pour avoir ignoré ces deux vérités élémentaires que tant de jeunes versificateurs, épris à tort de leurs propres mérites, ont cru pouvoir mettre leur individualité vulgaire à la place de l'humanité. Cette préoccupation égoïste nous a valu cette foule de recueils nuageux, publiés sous ces titres ou leurs analogues : *Soupirs et regrets*, *Soucis et plaintes*, *Mélancolies*,

Désespoirs, etc.. etc. C'est ainsi que nous sommes initiés, bon gré malgré, aux pensées secrètes, aux rêveries vagues, aux déceptions cuisantes d'esprits inquiets ou ambitieux qui, trop faibles d'action pour repousser le courant envahisseur du trop plein de notre population, croient, en vertu, peut-être, de la sentence philosophique *Nosce te ipsum*, s'être lancés dans une voie sûre en nous dévoilant sans réserve le fond de leurs cœurs ulcérés; en nous conduisant jusqu'aux limites extrêmes de leur imagination en délire; en nous peignant leurs troubles, leurs anxiétés, leurs misères. Le jargon du jour a confondu toutes ces poésies dans une seule dénomination: *Poésies intimes*. Les révélations de l'homme à l'homme ont, en effet, un caractère de grandeur, comme si de cette communication secrète devaient surgir des lumières pour l'humanité. Mais, pour que ces révélations excitent puissamment l'intérêt, il faut, ou qu'elles viennent d'une grande renommée ou qu'elles se produisent, frappées du sceau du génie. Il y aurait

toute une poétique à faire pour ce genre, le pire de tous pour les esprits médiocres, et dont nous n'aurions rien dit, s'il n'eût contribué, plus que tout autre, à discréditer notre poésie moderne.

Lebreton a publié deux recueils de poésies : *Heures de repos d'un ouvrier* et *Nouvelles heures de repos d'un ouvrier*. Le premier a déjà eu plusieurs éditions et le second obtiendra, sans doute, le même succès. Au moment de l'apparition des *Nouvelles heures de repos* (1842), un heureux changement s'opéra dans la position de de l'auteur : sur la proposition du maire de Rouen [1], le conseil municipal appela Lebreton à un emploi rétribué dans la bibliothèque de sa ville natale. Il serait à desirer que l'autorité supérieure comprît qu'elle doit aussi quelque chose à ce pauvre père de famille, dont la résignation, pendant trente-deux ans, est aussi touchante que ses œuvres sont pures, morales, nobles et élevées. Nous ne saurions mieux ter-

[1] M. Henri Barbet.

miner cette notice qu'en extrayant de son second volume : *Nouvelles heures de repos d'un ouvrier*, la belle pièce de vers adressée aux poètes artisans.

AUX POÈTES ARTISANS

Quand le Christ apparut aux enfants de la terre,
Qu'il venait affranchir en leur prêchant sa loi,
Il choisit, pour remplir un sacré ministère,
Des hommes qu'il marqua du signe de la foi.
Pour qu'ils fussent un jour l'écho de sa parole,
Il les rendit témoins de sa divinité;
Il leur fit écouter sa sage parabole
Qui leur parlait d'amour et de fraternité.

Quels étaient ces élus dont toute l'existence
Allait se consacrer au grand apostolat ?
Étaient-ils nés puissants ou gorgés d'opulence ?
Avaient-ils des grandeurs le vaniteux éclat ?
Non, ils étaient du peuple, et leur plus noble marque
Était la pauvreté, compagne du Sauveur ;
Leurs seuls trésors étaient leurs filets et leur barque,
Et leur seul titre était le titre de pêcheur.

Et, pourtant, quand leur maître eut, par une victoire,
Racheté les mortels avec le sang d'un Dieu,
Quand il eut envoyé, du séjour de sa gloire,
L'esprit consolateur dont les langues de feu
D'un baptême nouveau sanctifiaient leur âme,
On les vit tous, armés d'une éloquente voix,
Voix qui laissait tomber des paroles de flamme
Sur le monde où planait l'étendard de la croix;

On les vit, pleins d'amour, de force et de courage,
Proclamer en tous lieux l'œuvre du Rédempteur:
On les vit, abreuvés de mépris et d'outrage,
Convertir l'incrédule et le persécuteur;
Ardents à l'éclairer, ils disaient à la foule:
« Écoutez! à la terre un Dieu s'est révélé;
» Devant lui, de vos dieux il faut que l'autel croule. »
Ils parlaient, et soudain l'autel avait croulé!

Vous que l'intelligence en ces temps illumine,
Vous, poètes éclos dans le plus humble rang,
Si votre mission n'est point aussi divine,
Pourtant, elle est sacrée et son pouvoir est grand;
Car le poète, un jour, peut devenir prophète,
Comme il devient apôtre en recevant des cieux
L'esprit inspirateur, qui sait dans la tempête
Faire entendre un accent sublime et généreux.

Si, pour rendre en ce jour votre voix triomphante,
Dieu qui vous la donna voulut y joindre encor
Un des célestes chants que le génie enfante;
Si dans la main du pauvre il mit la harpe d'or;
S'il voulut enfermer dans un vase d'argile
Une âme qu'il éprouve et qu'il veut consoler;
S'il fit luire à vos yeux un nouvel évangile,
C'est qu'il vous choisissait pour nous le révéler.

C'est qu'il vous a choisis pour prêcher sa justice,
Que de tous les humains il voulait faire aimer ;
Il a dit : ... « Que par vous mon arrêt retentisse
» Dans le cœur du puissant qui veut vous opprimer. »
Il voulut vous choisir, au sein de la tourmente,
Pour être le pilote et sauver de l'écueil
Vos frères engloutis dans l'abîme où fermente
Le flot des passions agité par l'orgueil.
A vous qui partagez la fatigue et les larmes
Du peuple qui s'épuise en longs gémissements,
A vous il appartient de calmer ses alarmes
Par un chant qui console au milieu des tourments;
A vous il appartient de ranimer sa vie,
D'éclairer son chemin, de diriger ses pas...
Et de laisser tomber sur sa lente agonie
L'espoir qui soutient l'âme à l'heure du trépas.
De votre apostolat tel est le but sublime ;
Mais, dans vos saints transports gardez-vous d'éveiller
Le fanatisme affreux qui conseille le crime ;
Notre siècle de sang ne doit point se souiller.
La parole suffit au peuple qui se lève,
Pour faire entendre un cri que l'on veut étouffer ;
Contre ses oppresseurs sa parole est un glaive
Que, dans la main du temps, on verra triompher.
Si, pour vous arrêter au bord de la carrière,
Si, pour vous arrêter au seuil de l'avenir,
L'iniquité puissante élève une barrière ;
Si d'oser l'attaquer l'orgueil veut vous punir,
Pour forts et généreux faites-vous reconnaître ;
Toujours calmes, songez qu'en sapant les erreurs,
Les apôtres du Christ, comme ce divin maître,
Mouraient en pardonnant à leurs persécuteurs.

BEUZEVILLE.

BEUZEVILLE.

A côté de Lebreton vient se placer Beuzeville, ouvrier rouennais, comme lui, et qui lui doit peut-être plus qu'à tout autre le développement de son génie poétique. Il a, en effet, besoin d'encouragements, l'ouvrier dévoué quotidiennement à des travaux manuels, quand son imagination fermente et crée, quand

son âme s'exalte et qu'il se voit renfermé dans une étroite enceinte, environné d'hommes incapables de comprendre ses agitations secrètes, s'il venait à les prendre pour ses confidents. Tel était Beuzeville quand le nom de Lebreton, devenu populaire à Rouen, fit luire dans son cœur un rayon d'espérance. Il alla trouver ce confrère en misère et en poésie, et lui lut, non sans une vive émotion, les pièces de vers qu'il avait composées à huis-clos. La sentence de Lebreton à laquelle on se soumettait par avance, ne se fit pas longtemps attendre, et comme le juge et la partie étaient tous les deux poètes, Lebreton la formula en vers.

Beuzeville est né le premier février 1812. A deux ans, il perdit son père et, deux ans après, sa mère épousa un ancien militaire, qui rentrait dans ses foyers, avec une modique retraite et de nombreuses blessures. Son beau-père, qui possédait les premiers éléments de l'instruction, lui enseigna la lecture, l'écriture et un peu d'orthographe. A douze ans, il fallut qu'il renonçât

à ses modestes études pour embrasser un état manuel : il ne fut plus dès lors occupé qu'à fondre et à polir les divers ouvrages qui constituent la poterie d'étain. Mais, avant cette époque, il avait été déjà visité par la muse, comme dit je ne sais quel poète, c'est à dire que, dès l'âge de huit ans, il avait composé plusieurs petites pièces de vers, intitulées : *Compliments pour des fêtes de famille.* A dix ans, il fit hommage d'une pièce de vers de ce genre à Mlle Fizelier, alors soubrette au théâtre de Rouen (aujourd'hui Mme Astruc) et sa douzième année le voyait rêver l'imitation de Lafontaine et de Boileau, seuls poètes qu'il ait connus jusqu'à sa vingtième année. A vingt-deux ans, un exemplaire des Méditations de M. de Lamartine lui tomba entre les mains. Après avoir lu ces admirables poésies, Beuzeville déchira les nombreuses pièces de vers qu'il n'avait cessé d'écrire ; il éprouva alors le plus vif desir de trouver un poète ou un artiste assez bienveillant pour lui indiquer à lui, pauvre ouvrier, le but vers lequel il devait tendre

de toutes ses forces. Telles étaient ses dispositions quand la société d'émulation de Rouen institua, le dimanche, trois cours gratuits de tenue de livres, de droit commercial et de géométrie; en même temps, l'autorité municipale faisait ouvrir des cours de physique et de chimie. Bien que la plupart de ces sciences ne lui fussent pas d'une utilité actuelle, il les étudia toutes avec assiduité, dans le double espoir de faire l'heureuse rencontre qu'il méditait et d'attirer sur lui l'attention des professeurs. Ce double espoir se réalisa. D'abord, grâce à deux nuits consacrées, chaque semaine, à l'étude; grâce, aussi, à des travaux constants, le dimanche, il remporta les premiers prix de droit commercial, de tenue de livres et de physique élémentaire; ensuite, il fit la connaissance de Théodore Lebreton, alors ouvrier imprimeur en indiennes. Celui-ci avait su apprécier l'immense service qu'il avait reçu de Mme Valmore; il crut ne pouvoir mieux le reconnaître qu'en n'épargnant ni les conseils ni les encouragements à la muse

inexpérimentée du jeune poète. C'est ainsi, en définitive, que, dans ces nobles transactions, la principale intéressée c'est la société tout entière.

Ce fut en 1855 que Beuzeville publia ses premières poésies. Elles se ressentent de l'état de son esprit et de son âme, à cette époque : sa pensée triste et sombre ne se montrait qu'à demi; sa verve native était énervée par des plaintes amères, mais qui manquaient de nerf et d'intérêt, parce qu'elles étaient vagues et personnelles. Malgré leurs défauts, ses vers furent accueillis avec faveur et lui valurent de nombreuses sympathies. Il comprit bientôt que les premiers devoirs du poète étaient d'exalter les nobles sentiments et de glorifier les simples et les belles choses pour les empêcher de tomber dans l'oubli. Dès ce moment, tous les journaux de Rouen lui furent ouverts.

En 1859, Beuzeville publia un volume de poésies, intitulé : *Les Petits enfants*, qui lui attira les éloges unanimes de la presse parisienne. Quelque temps après, les enfants de l'hospice

de Rouen célébraient la fête de leur supérieure, en jouant un drame en quatre actes, mêlé de chant, qu'il avait écrit pour eux. Un peu plus tard, une réunion d'amateurs inaugurait un théâtre de société par un prologue ; enfin, on accueillit avec faveur, à Paris, *La Grisette trompée*, monologue dramatique, joué au Panthéon par Mlle Judith Viard ; à Rouen, on applaudit *Corneille chez le savetier*, *Un quart d'heure de veuvage*, pièces en un acte et en vers ; *l'Empereur et le conscrit*, vaudeville en collaboration avec M. Octave Féré, et un à propos pour l'inauguration du chemin de fer de Paris à Rouen. Il composa encore plusieurs morceaux en vers en l'honneur de Molière et de Boïeldieu et plusieurs discours, aussi en vers, qui furent lus au théâtre des arts. Une œuvre plus importante, une tragédie, intitulée *Spartacus*, fut lue par son auteur à M. Eugène Monrose, qui avait joué dans presque toutes ses petites pièces. Le brillant acteur répondit à cette marque d'estime et de confiance en obtenant pour Beuzeville une lec-

ture au théâtre Français. Le comité accueillit l'ouvrier poète avec la plus honorable bienveillance et reçut sa tragédie à correction. Trop impatient pour attendre, Beuzeville la fit jouer à Rouen et obtint un éclatant succès.

Le lendemain de la première représentation de *Spartacus,* tous les jeunes gens qui jouaient au théâtre de société de Rouen vinrent éveiller Beuzeville pour lui offrir une couronne d'immortelles et une fort jolie pièce de vers, composée par l'un d'eux. Pendant plusieurs jours, d'autres poésies lui furent adressées par des mains inconnues.

Cette œuvre méritait l'approbation que le théâtre Français s'était empressé de lui décerner: elle se distingue par une versification simple, ferme, concise ; par des peintures de sentiment et de passion assez chaudes, assez vraies pour frapper l'imagination, le cœur et la raison, et par des combinaisons dramatiques d'une grande force et d'un vif intérêt. Dans cette tragédie on a dû reprocher à l'auteur l'invraisemblance de

la jalousie de Léanès ; Spartacus lui-même n'est point assez profondément taillé dans la vérité historique. Je donnerai une idée de la versification de cette pièce en citant une réplique de Spartacus à l'ambassadeur de Rome, venu dans son camp pour le sommer de lui rendre des prisonniers romains :

Esclaves ! de quel droit nous donniez-vous ce titre ?
Les Dieux de notre sort vous ont-ils faits l'arbitre ?
Ces esclaves paîront les maux qu'ils ont soufferts.
Si vous voulez compter les anneaux de leurs fers,
Montrant les soldats
Comptez les javelots et les fers de ces lances,
Rouges de votre sang, versé dans nos vengeances.
Nous les avons forgés quand, trop faibles encor,
Nos chaînes composaient notre unique trésor ;
Car, en vain, les tyrans inventent des entraves ;
Elles tournent contre eux entre les mains des braves.
Romains, vous croyez-vous, dans votre vanité,
Seuls dignes, entre nous, d'avoir la liberté ?
Connaissez donc alors les erreurs où vous êtes ;
Quels peuples nous formons et quels peuples vous faites !
Vous voyez devant vous, soumis aux mêmes lois,
Trois peuples réunis : Thraces, Germains, Gaulois.
La Thrace est mon pays, et Rome, pour l'abattre,
Ignore tout le temps qu'il lui faudra combattre.
Quant aux Germains, leurs fils par le vol arrachés
A leur pays natal, ont peuplé vos marchés
D'esclaves ; c'est pourquoi vous avez un asile
Aux pirates nombreux qui souillent la Sicile !

Mais jusqu'en leurs foyers, qui vous sont inconnus,
Les armes à la main vous n'êtes pas venus ;
Vous ignorez encor que, loin des bords du Tibre,
Ils font un peuple grand, ils font un peuple libre.
De vos vices, afin d'être bien séparés,
Par de vastes déserts ils se sont entourés ;
Là, point de soif de l'or les dévorant sans cesse ;
Là, point d'ambition, partant point de bassesse ;
Chez eux point de clients ni de patriciens
De haute et basse classe ; ils sont tous citoyens.
Chez un peuple pareil, ni Sylla ni Pompée
N'eussent vu de leur sort la patrie occupée ;
Elle n'eût pas fourni, par leurs cruels desseins,
Les proscrits, le salaire, avec les assassins,
Comme Rome l'a fait. Comment faut-il qu'on nomme
Ces Germains, s'il n'est plus de citoyens qu'à Rome ?
Et comment faudra-t-il appeler les Gaulois
Qui, jusqu'au Capitole, ont porté leurs exploits ?
Aussi, n'a-t-on pas vu, de la Gaule alarmée
Que jamais ait osé s'approcher votre armée.
Et Rome, méprisant tous ces peuples divers,
Aurait seule le droit de leur donner des fers !
Ne sait-elle donc plus quel honteux assemblage
D'hommes joignant le meurtre avec le brigandage,
Vint d'abord la peupler de criminels obscurs,
Alors qu'un fratricide inaugurait ses murs ?
Repaire d'où sortaient l'épouvante et la crainte....
Et Rome, maintenant, se dit et se croit sainte !
Mais où sont donc ses droits ? Elle qui doit piller
Jusqu'à la langue, enfin, qu'elle voulut parler.

Mais l'ouvrage qui, dès aujourd'hui, assure à Beuzeville une réputation durable, c'est son livre *Les petits enfants*. Dans des tableaux de la

... aimable fantaisie, colorés par les effusions
... naïve et tendre. Beuzeville descend
... de la vie, et, sans effort, comme sans
... il se mêle aux jeux de ses petits amis,
... leurs joies et leurs peines, et, dans ses
... avec eux, laisse échapper mille saillies
... qui rappellent l'âge heu-
... redevenu enfant. Dans ces fraîches
... récréations, où Beuzeville sent son
... leurs cœurs, son imagination
... la leur. Beuzeville, redevenu
... parfois avec une mesure et une
... quelques mots précis, qui portent
... ment ou une petite leçon. A
... joie c'est bien le moins qu'il
... ou un sage avertissement.
... suaves poésies sont em-
... vraie : elles respirent
... exquise : elles semblent si
... qu'on serait tenté de les
... cœur d'une jeune mère.
... c'est pour beaucoup dans

le talent de ce poète varié, mais, cependant, que de travaux, que d'efforts pour former ce talent! « Les poètes artisans, » m'écrivait Beuzeville (20 février 1844) « ne sont pas seulement arrêtés par des obstacles matériels; ceux-ci, avec de la volonté ferme, peuvent se vaincre ou s'atténuer, mais ils le sont surtout par les obstacles moraux. Ils sont, au milieu des leurs, comme des étrangers, dont on ne comprend pas le langage; et dont, tout à l'heure, on froisse les sentiments, sans en avoir conscience. Jusqu'à un grand succès constaté, le poète ouvrier est pour les uns un orgueilleux; pour les autres un fou; pour tous un niais. Il est donc contraint de s'isoler; et, comme le talent n'est que le résultat de l'inspiration pliée aux règles de l'art et dirigée par une observation constante du cœur et de l'intelligence humaine qu'il faut satisfaire, son isolement forcé devient un des obstacles les plus difficiles à vaincre pour qu'il parvienne à se faire comprendre de quelques uns. »

Plus loin il me disait en peu de mots comment



sa vie était réglée : « Ma vie, en ce moment, Monsieur, se divise en deux parts bien distinctes : de huit heures du matin à huit heures du soir, le travail manuel et assidu ; de huit heures du soir jusqu'au matin, le travail littéraire. Le premier donne la nourriture, le second... dirai-je le bonheur? Oui, le bonheur, quelquefois ; surtout, Monsieur, lorsqu'on apprend qu'on a éveillé de généreuses et intelligentes sympathies. » On voit maintenant à quel prix l'homme du peuple gagne son titre de poète.

La pièce suivante, intitulée *Le soleil*, adressée à de toutes jeunes filles, justifiera notre opinion sur le talent du pauvre potier d'étain :

Mes beaux enfants, sur les pelouses
Courez vous jouer au soleil ;
Allez montrer aux fleurs jalouses
Votre œil vif, votre teint vermeil !
Qu'au lieu de vos mantes de soie
Un léger tissu se déploie,
Sous lequel vous puissiez courir ;
Mai vous présente ses corbeilles ;
A leurs fleurs, mes folles abeilles,
Allez butiner le plaisir.

Les ruisseaux sur l'herbe nouvelle
Jettent leurs rubans argentés;
Le papillon étend son aile;
Tous les gazons sont habités;
Il n'est plus de forêts désertes :
Les arbres de leurs têtes vertes
Ont dénoué les longs cheveux ;
Et les oiseaux, sous leur ombrage,
Retrouvent leur gentil langage :
Volez, chantez, faites comme eux.

Les boutons d'or sur les prairies
Attachent le beau tapis vert ;
De vos marguerites chéries
Le joli front s'est découvert.
Lorsqu'elles semblent vous attendre
A deux mains accourez les prendre,
Et puis, jetez-les à vos sœurs :
Fraîches espiègles que vous êtes,
Faites retomber sur vos têtes
Un brillant arc-en-ciel de fleurs.

Livrez de joyeuses batailles
Et laissez quelquefois vos jeux
De vos larges chapeaux de paille
Déprisonner vos beaux cheveux ;
Alors, de vos folles mêlées,
Par le plaisir échevelées,
Heureux enfants, échappez-vous ;
Accourez, vives et légères,
Vous jeter au cou de vos mères,
Vous reposer sur leurs genoux.

De l'air ! comme c'est doux à l'âme !
A votre âge on sent, n'est-ce pas,

Je ne sais quelle chaste flamme
Qui fait que là, dans ses deux bras,
On voudrait tous ceux que l'on aime?
Oh ! restez bien longtemps de même,
Vous qui, sous votre teint vermeil,
N'êtes coquettes ni jalouses :
Mes beaux enfants, sur les pelouses
Courez vous jouer au soleil.

C'est le cas ou jamais de répéter avec le lecteur ces deux vers de Théodore Lebreton :

...... Comme les grands, le peuple a du génie,
Ainsi que l'opulent, le peuple sait chanter.

LOUIS-CHARLES PONCY.

LOUIS-CHARLES PONCY.

Maçon à Toulon.

Les parents de Poncy sont pauvres ; son père, ouvrier maçon, et sa mère travaillent presque toute l'année au dehors pour subvenir aux besoins communs de la famille ; aussi, jusqu'à neuf ans, le petit Poncy passe son temps à courir les rues ou à jouer dans les champs, ou bien il est gardé, avec des enfants de son âge, au

prix de un franc par mois. A neuf ans, il commence à gagner bravement sa vie ; il devient manœuvre au service des maçons ; puis, avant de faire sa première communion, ce grand acte religieux, qui refrène les joies impatientes de l'enfance, il fait une courte apparition à l'école mutuelle, d'où il sort pour entrer à l'école de la doctrine chrétienne. Là il étudie un an et demi, et, plus tard, il passe quelques mois à l'école communale supérieure.

Voilà en deux mots la part d'éducation et d'instruction que reçut le jeune Poncy. Après ces études élémentaires, il reprend le plâtre et la truelle.

Mais pourquoi, quand le soleil a fondu le voile de brume et de vapeurs qui s'étend au loin, et va transformer l'immense azur des mers en champ de feu et découvrir, à mesure qu'il monte, le vaste horizon bleu du ciel, pourquoi ce jeune homme, debout sur le bord du rivage, suit-il d'un œil avide la marche ascensionnelle du roi des astres qui, dans ses

phases progressives illumine de nuances infinies et les montagnes et les rochers se perdant dans les nues? Pourquoi encore quand les ombres du soir se répandent sur les plaines tandis que le soleil dore d'un dernier éclat ces montagnes et ces rochers, le même jeune homme contemple-t-il avec ravissement les tableaux solennels de cette heure suprême? Pourquoi quand le port est encombré d'une foule d'étrangers venus des quatre parties du monde ; foule bizarre aux mille contrastes, aux mille costumes divers, aux mille idiomes différents; pourquoi ce même jeune homme écoute-t-il si attentivement, regarde-t-il avec tant d'ardeur? Pour répondre à cette dernière question, c'est que, peut-être, par le regard et par l'ouïe il obtiendra de cette foule cosmopolite l'explication de ses agitations secrètes, de ses méditations solitaires. Mais non, ce n'est point là que doit éclater le premier jet de sa vocation poétique. C'est de la mer que lui viennent ces tressaillements nerveux qui donnent l'éveil aux facultés

de l'intelligence ; c'est cette mer qu'il visite, le soir, le matin, à toute heure de liberté ; cette mer qui a fait battre si souvent son cœur, qui a enchanté son imagination par ses incomparables prestiges, et dont les mobiles transformations le poursuivent jusque dans ses rêves ; cette mer, qui fait fermenter en lui cette flamme impatiente déposée par Dieu en son sein ; c'est cette mer qui doit être sa muse visible, et l'affinité mystérieuse qui existe entre elle et lui se manifestera par un hymne qu'il lui adressera, et, dès lors, elle lui aura appris le secret de ses agitations, de ses émotions ; elle lui aura révélé sa vocation, elle lui aura dit qu'il est poète... poète de la nature.

Cependant, quelle que soit la puissance de l'inspiration, encore faut-il qu'elle soit disciplinée par les règles de la forme et qu'elle soit corroborée par l'acquisition de connaissances variées, au moins élémentaires. La tragédie d'*Athalie*, achetée pour deux sous, sur un étalage du port, apprit à Poncy dans ses chœurs

qu'il existait des vers de toute mesure, et un vieux bouquin, dégarni d'une partie de ses pages, lui enseigna les règles matérielles de notre versification. Plus tard, moyennant cinquante centimes par mois, il se procura un excellent auxiliaire dans le *Magasin pittoresque*, qui lui tint lieu de cours d'histoire, de sciences naturelles, de géographie, de beaux-arts, de morale, de tout enfin. Le *Magasin pittoresque* fut pour lui un véritable instituteur.

Les études du jeune Poncy étaient ignorées de tous, ou, du moins, ses parents en étaient seuls témoins, sans se douter du résultat où il tendait. Un jour vint, pourtant (c'était en 1840) où une circonstance imprévue devait donner confiance dans ses travaux littéraires au jeune ouvrier maçon et lui faire présager la gloire : un morceau de papier, bariolé d'un grand nombre de vers, que la bonne mère de Poncy appelait un barbouillage de son fils Charles, et sur lequel elle invitait le docteur, qui soignait son mari malade à formuler une ordonnance, frappa l'homme

de l'art, qui était aussi homme de goût. Ce fut alors que la *Bible*, que les ouvrages des plus illustres poètes classiques, anciens et modernes, furent mis dans les mains du jeune ouvrier. Éclairé sur les difficultés de l'art, Poncy ne travailla pas seulement pour produire, il revit, il corrigea, il retoucha toutes ses pièces avec beaucoup de soin ; et, quand il eut épuisé vis à vis de lui-même toute sa sévérité d'Aristarque, il s'en remit à la sollicitude d'un homme de talent pour faire paraître ses poésies au grand jour de la publicité.

La Presse a reconnu unanimement dans l'ouvrier maçon les qualités les plus précieuses du poète. Pour nous, ce qui nous a frappé le plus dans ses *Marines* c'est une perception vive, une impressionnabilité délicate jointe à un vigoureux talent descriptif. Quand, rêveur, se promenant sur le rivage de la mer, il sent gronder dans son sein le feu poétique, il a disposé d'un coup d'œil toutes les parties de la scène qu'il va vivifier par sa puissante imagination ; puis il

les nuance, il les colore, il les diversifie suivant les accidents de la lumière, la mobilité des aspects produits par les flots, les nuages, les navires, les oiseaux ; sa plume est un pinceau habile qui compose vite et bien un tableau saisissant. Mais une série de descriptions successives, même très belles, aura toujours pour écueil la monotonie. Soit art, soit calcul, le jeune ouvrier a mêlé avec beaucoup de bonheur à ses peintures brillantes des traits de sentiment ou de grandes pensées qui leur donnent un relief considérable. Ainsi, dans le fond de la mer qu'il cherche à sonder, il voit l'image du fond du cœur humain ; une barque abandonnée sur le sable par le reflux de la mer lui paraît le soir de la vie humaine dépouillée de ses illusions, assombrie par les nuages ternes de la réalité, ou bien les flots de fumée qui s'élèvent vers le ciel et se confondent le font rêver aux rivalités et aux haines des hommes. Ce qui donne aux poésies de Poncy une valeur inappréciable, c'est qu'elles sont empreintes d'un profond sen-

timent religieux. C'est en inspirant l'amour du bien et du beau qu'il veut reconnaître la libéralité de la Providence envers lui.

La pièce suivante est une des plus remarquables de ce premier recueil.

LEVER DU SOLEIL.

Improvisé à Partégal.

Il manquait ta présence à ce grand paysage,
Quand le jour, Désirée, à travers le feuillage
D'une clarté douteuse éveilla les oiseaux,
Quand l'aurore montra ses longs cheveux de flamme;
Ta voix n'a pu se joindre à ce cri de mon âme:
Oh! quels majestueux tableaux!

Ecoute! j'étais seul sur des penchants sauvages;
A mes pieds s'étendaient la mer et ses rivages;
Derrière moi les champs se perdaient au lointain;
Les rochers, encadrés dans l'écume des vagues,
Déployaient leurs fronts noirs; et leurs murmures vagues
Semblaient saluer le matin.

Alors le roi du jour, dans sa couche géante
De brume et de vapeurs, montra sa face ardente.
L'immense azur des mers devint un champ de feu.
Mais, secouant bientôt ses nuages de langes,
Il monta dans le ciel; et d'éclatantes franges
Dentelèrent l'horizon bleu.

Et l'horizon ne fut que larges déchirures;
Puis la mer flamboya; de riches ciselures
Brillèrent sur les monts couverts d'un manteau d'or;
Un tapis de carmin remplaça l'émeraude
Des taciturnes bois où le vent siffle et rôde :
L'astre-roi prenait son essor.

Et des flots de lumière inondèrent l'espace.
Les nuages pourprés divisèrent leur masse.
Un grand cercle écarlate incendia le ciel.
Et nue étincelante et brume violette,
Tout suivait le soleil qui, fier de cette fête,
Semblait voler vers l'Éternel.

Mais il s'éleva seul, et son pompeux cortége
S'effaça, se perdit, comme un flocon de neige.
Et, comme une traînée ardente de soleils,
Du rougeâtre horizon jusqu'à la rive sombre,
On voyait ses reflets étinceler sans nombre
Dans les ondes des flots vermeils.

La tête du Coudon [1], immense, monstrueuse,
Noire dans l'ouragan, fut belle et lumineuse
Au solennel instant qui m'électrise encor.
Ses étages de rocs, escaladant les nues,
Quand le soleil frappait sur leurs épaules nues,
Semblaient des citadelles d'or.

Cette tête penchait par delà les montagnes
Et d'un œil arrogant plongeait dans les campagnes.
On eût dit, en voyant le cadavre du mont,
Qu'un léopard géant, dont le regard flamboie,
Guettait, silencieux, quelque superbe proie,
Errante au loin dans l'horizon.

[1] Montagne près de Toulon.

Mais bientôt un nouveau recueil de poésies, *Le Chantier*, vient nous montrer Poncy animant puissamment ses magnifiques compositions descriptives en les faisant pivoter autour d'une idée forte et en les imprégnant d'une émotion profonde. Souvent entraîné par la sève exubérante de son imagination, il peint la plupart de ses tableaux avec des couleurs trop éblouissantes qui amusent, qui charment, qui enchantent plus particulièrement les yeux, mais ces écarts sont de courte durée; et comme il reconnaît que ses premières poésies, *Les Marines*, n'étaient pas à l'abri de ce reproche, semblable à l'Enfant prodigue, il ne tarde pas à revenir à résipiscence et, pour nous prouver qu'il tend à un but, même en paraissant s'égarer, il résume sa donnée première par un trait vigoureux, laconique et profond. Il y a donc un progrès marqué dans ces nouvelles poésies, *Le Chantier ;* on y sent mieux palpiter la pensée sous le tissu brillant dont il l'enveloppe. Les deux pièces suivantes, d'un genre différent, mettront nos

lecteurs à même de juger de ce progrès si intéressant chez un poète déjà illustre.

AUX OUVRIERS MAÇONS,

Le jour de notre fête patronale, l'Ascension

I

Salut, frères, salut! Pour rendre notre fête
Brillante, fraternelle, heureuse, enfin parfaite,
D'aucun nuage obscur nos yeux ne sont tachés;
Les arbres, comme nous se sont endimanchés;
Nos drapeaux, comme un ciel où l'arc divin s'étale,
Bariolent sur nous le plafond de la salle;
Et bien que nous soyons entourés d'étendards,
Bien qu'un vin généreux anime nos regards,
Bien que l'artillerie, en salves régulières,
Tonne et mitraille l'air de ses chansons guerrières,
Ce soir, à son coucher, le flambeau du soleil
Ne se mirera pas dans notre sang vermeil;
Les membres palpitants, les poitrines broyées,
Les chevaux sans poitrail, les maisons foudroyées
Ne le forceront pas à pâlir, et ses feux
N'auront illuminé que nos vins et nos jeux.

II

Que nous sommes heureux d'être ouvriers, mes frères!
Qu'il est beau de remplir, pour narguer les misères,
Des épargnes du mois le budget fraternel,
Comme l'abeille emplit la ruche de son miel!
Oh! ce fruit du travail est un trésor sublime!
Lorsque la mort choisit l'un de nous pour victime,
Lorsque la maladie attache sur son lit
Le père exténué qui râle et qui pâlit,
La faim, l'horrible faim aux prunelles hagardes,
Monstre qui veille au seuil de toutes les mansardes,
O frères, ne vient pas, dans ses bras étouffants,
Etreindre notre épouse et tuer nos enfants.
Cet or est toujours là pour sauver nos familles,
Pour vêtir l'orphelin, pour que nos jeunes filles
N'aillent pas, pour du pain, vendre au riche effronté
Le calme de leurs jours et leur virginité.

Que nous sommes heureux d'être ouvriers! la vie
A pour nous des douceurs que plus d'un prince envie.
Le matin, sur les toits, avec les gais oiseaux,
Nous chantons le soleil qui sort du sein des eaux;
Qui, submergeant ces toits d'une mer de lumière,
Change en corniches d'or leurs corniches de pierre,
Et semble réchauffer, de ses rayons bénis,
La tuile, frêle égide où s'abritent les nids.
Nous guettons les beautés dont l'âme et la fenêtre
Semblent s'épanouir au jour qui vient de naître;
Et de l'aube à la nuit, l'aile de nos refrains
Emporte, dans son vol, nos maux et nos chagrins.
Célébrons, bénissons le jour qui nous éclaire,

Car le Christ le chérit pour s'enfuir de la terre,
Pour aller, dans le ciel, ouvrir au Tout-Puissant
Le cœur du genre humain qu'il lava de son sang.
Nous, nous l'avons choisi, parce que nos échelles
Nous rapprochent aussi des voûtes éternelles,
Parce que, sur nos *ponts,* aux façades pendus,
Nous semblons des oiseaux dans l'espace perdus [1].

III

Notre divin patron, frères, veut des apôtres
Qui sachent, comme lui, vouer leur vie aux autres;
Qui sachent flageller les tyrans, les ingrats,
Que l'or de nos sueurs rendit riches et gras.
Aimons le Christ, afin que de ses faux ministres
Son bras fasse avorter tous les desseins sinistres;
Prions pour ne plus voir, le soir, sur les pavés,
L'ivresse et la misère aux regards dépravés;
Prions pour que son souffle éteigne, dans nos villes,
L'incendiaire feu des discordes civiles;
Prions, prions le Christ! Demandons-lui qu'un jour
Nos femmes n'aillent plus prostituer l'amour;
Que de saintes vertus il dote nos compagnes,
Et qu'il rende déserts nos prisons et nos bagnes;
Et, pour consolider cet avenir naissant,
N'épargnons ni nos bras, frères, ni notre sang.
Instruisons-nous; les maux sont fils de l'ignorance.
Travaillons; le travail donne l'indépendance.

[1] Parmi les divers systèmes d'échafaudage en usage dans le midi, il en est un dont les maçons se servent, qui consiste à suspendre par les deux bouts, avec des palans fixés sous les toits, de longues échelles qui reçoivent le nom de *ponts.* (*Note de Poncy.*)

Ainsi, je ne suis pas un de ces insensés
Qui prêchent le labeur avec les bras croisés;
Mon travail me nourrit, et mon plus bel éloge,
C'est le bruit sourd que fait ma truelle dans l'auge.

Le soir, quand vous voyez s'envoler tour à tour
Sur les flots du tabac les fatigues du jour,
Que des livres choisis de science et d'histoire,
De leurs trésors féconds ornent votre mémoire;
Puisez-y le secret de vos droits; les tyrans
Ne foulèrent jamais que des fronts ignorants.
L'ignorance enraya le char de l'industrie;
Oh! cultivons l'étude, aimons bien la patrie;
Songeons que, sur la mer des mondes en travail,
Du vaisseau du progrès Dieu tient le gouvernail.

SUR LE BAL DONNÉ AUX ANGLAIS

A Toulon en 1838.

Tu mourras là, Titan! parmi les noirs îlots,
Sous des cieux enflammés, harcelés par les flots;
Il en est un surtout dont les hideuses têtes
Servent de point de mire aux fureurs des tempêtes:
Jamais ce roi noirci par le simoun ardent,
N'a frémi de plaisir sous l'amoureuse haleine
Du zéphyr qui soupire aux bords de l'occident:
Regarde-le! c'est lui qu'on nomme Sainte-Hélène.

Tu mourras là, Titan ! souveraine des mers,
Trop longtemps l'Angleterre a redouté tes fers.
Trop longtemps, cœur d'airain, sur l'Europe vassale
Ton astre projeta ton ombre colossale.
Les glaces de Moscou gardent tes légions.
Ton aigle à l'œil brûlant, aux serres foudroyantes,
Atteint par les boulets de quatre nations,
Traîne à terre le vol de ses ailes sanglantes.

Et le Titan mourut, et son aigle puissant
N'effraya plus les rois de son bec menaçant.
Gêné dans l'univers, comme dans une cage,
Il mourut étouffé sur un îlot sauvage :
Et son râle, pareil au tonnerre vengeur,
Qui réveille l'écho des sommets qu'il foudroie,
Arracha parmi nous de longs cris de douleur,
Et parmi ses bourreaux d'ignobles cris de joie.

Aujourd'hui des Français , fiers de s'humilier,
A leurs vieux ennemis ont osé s'allier ;
Ainsi le sang versé par la sainte alliance
Sur le froid mont Saint-Jean disparaît sans vengeance ;
Et je vois dans vos murs incendiés par eux,
Aux drapeaux d'Albion marier nos bannières ;
Et nos jeunes beautés, dans un bal odieux,
S'entrelacer aux bras qui tuèrent leurs pères !

Des concerts et des bals à ces vautours des mers
Dont la cupidité pressure l'univers !
A ceux qui, redoutant la valeur française,
Firent de notre port une large fournaise.
Des tapis d'Orient et des fleurs sous leurs pas !
Sur leurs fronts insolents des lustres, des couronnes !
De l'or à pleines mains, car il ne s'agit pas
De voter au malheur quelques maigres couronnes !

Un bal à des Anglais ! Ce soir là je crus voir
Un incendie affreux porter le désespoir
Dans tous ces cœurs joyeux ; brûler ces riches tentes
Et les lancer au ciel en gerbes éclatantes ;
Je crus y voir, signant de solennels arrêts,
La main qui, pour la mort d'une foule alarmée,
En traits de feu traça : Mané, Thécel, Pharès,
Écrire sur leurs fronts : *France, tête d'armée.*

BATHILD BOUNIOL.

BATHILD BOUNIOL,

Typographe de Paris.

Né à Paris de parents sans fortune, Bouniol n'a guère reçu qu'une instruction élémentaire, et il a demandé longtemps à un travail manuel le pain de la journée. Un goût prononcé pour la poésie se manifesta chez lui de bonne heure, et voici de quelle manière se produisirent ses premiers vers dans le monde littéraire :

[illegible] le rédacteur en chef d'un [illegible] de théâtres et de modes [illegible] imprimeur de ce journal, l'air [illegible] peu penchée sur la [illegible] A une chose fort [illegible] pour un rédacteur en chef : [illegible] une lacune de deux [illegible] mal calculé, et, [illegible] manquait de la copie. Il [illegible] pour combler [illegible] critique. Que faire?

[illegible] improviser les deux [illegible] — Très [illegible] ordinaire ou extra- [illegible] sang et eau, deve- [illegible] d'une paralysie [illegible] le fatal mo- [illegible] avait mal pris ses [illegible] etc., etc., bref, se [illegible] blement sa place [illegible] nécessaire. Cinq minutes [illegible] quand un ouvrier de l'ate-

lier, homme d'un certain âge, à la figure grave et discrète, s'approcha du rédacteur, la tête affublée d'un bonnet de papier, suivant l'usage des ateliers d'imprimerie, se pencha mystérieusement à son oreille et lui dit tout bas qu'un jeune ouvrier, de ses amis, l'avait chargé de lui remettre le premier essai de ses élucubrations poétiques, dans l'espoir qu'elles pourraient paraître dans un prochain numéro du journal de littérature, de théâtres et de modes.

Le rédacteur prit machinalement la pièce de vers des mains de l'officieux entremetteur. Elle était très passable et se trouvait d'une dimension parfaitement égale à la lacune qu'il fallait nécessairement combler.

Le journaliste dit à l'ouvrier que la pièce annonçait des dispositions, qu'elle se trouvait de circonstance, et qu'elle paraîtrait immédiatement. L'ouvrier remercia pour son protégé ledit journaliste qui m'a assuré plus d'une fois que, de toutes les pièces de vers qui lui ont passé sous les yeux, depuis vingt ans, il n'en est au-

. . . .
. . . .

Pays de libertés, où l'homme qui gouverne
Est racolé dans les tripots;
Où le tribun futur s'élit à la taverne,
Entre les coupes et les pots.

Pays de grands mangeurs, d'hommes insatiables
Qui, pour emplir leurs intestins,
Pour se gorger, le soir, à rouler sous les tables,
Epuisent les peuples lointains!

. . . .
. . . .

Mais le titre littéraire le plus solide de Bouniol c'est le recueil publié en 1845, intitulé *Orphelines*. Ce volume se compose de petits drames en prose, empreints de beaucoup de grâce, de naturel, d'observation ; dont la moralité est assez transparente pour être entrevue sans rebuter, et où se trouvent des poésies charmantes, parmi lesquelles brille d'un éclat très vif la pièce intitulée le *Poète et les jeunes filles*. Quand même Bouniol n'aurait écrit que cette seule pièce de vers, son nom vivrait dans la

mémoire des littérateurs comme le nom d'un écrivain plein de naïveté, de finesse et de malice enfantine. Jusqu'à présent nous n'avons pas été avare de citations, car nous voulions qu'on jugeât nos poètes, non d'après nos opinions personnelles, mais d'après des fragments étendus de leurs productions. C'était aussi donner du relief au récit et offrir de nombreux points de comparaison. Toutefois cette pièce est trop longue pour être insérée en entier; nous nous contenterons d'en donner plusieurs strophes, qui convaincront nos lecteurs que M. Bouniol a plus d'une corde à sa lyre :

LE POÈTE ET LES JEUNES FILLES.

A Mesdames B.... N. et B.... D.

LES JEUNES FILLES.

Partir! Enfin partir! Plus de mines boudeuses!
Adieu la classe, adieu les maîtresses grondeuses,
L'éternelle leçon que prolonge l'ennui,
Et nos loisirs si courts durant ces longues heures,
Dont le *pensum* taquin dérobait les meilleures,
Avant que ce beau jour eût lui.

Enfin, enfin, on peut causer, rire à son aise,
Travailler quand il plaît ; si le travail nous pèse,
Remettre au lendemain; et, dans un doux repos,
Dans ce calme suave, appelé ne rien faire,
Mollement affaissée aux bras d'une bergère,
Perdre le jour en gais propos.

Plus de censeur chagrin qui toujours nous surveille,
Devine le secret qu'on murmure à l'oreille,
Jamais las de crier : Fanny, je ne veux pas,
Au lieu de m'écouter que l'on rie et badine ;
A son babil en vain on met une sourdine,
Je sais bien que vous parlez bas.

Pourquoi toujours ainsi, comme un lutin qui rôde,
Ce regard inquiet allant à la maraude ?
Lucile, on vous surprend bien souvent au miroir,
Le front dans votre main, sur l'effet d'une pose,
La grâce d'un bonnet, d'un chiffon blanc ou rose,
Pensive à rêver tout un soir.

Lise, vos petits airs de linote en colère,
Et ces gestes mutins ont l'art de me déplaire !
Claire, ces jeux bruyants ne sont pas de saison,
. . . . . Jamais vit-on pareille esclandre !
Finissez donc ! Vraiment on dirait, à l'entendre,
Que le feu prend à la maison !

Et cent autres discours qui font tomber des nues !
Il faudrait, pour avoir des façons ingénues,
Singer ce bon Indou qui, d'un air endormi,
Marche comme à tâtons, n'osant ouvrir la bouche,
De peur, ô crime affreux, d'avaler une mouche,
Ou d'écraser une fourmi.



. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

LE POÈTE.

ɔi, chers enfants, déjà risquer le grand voyage !
à tenter le sort, comme si le nuage
ɔp tôt ne devait pas obscurcir votre ciel !
! vous ne savez pas ce que c'est que la vie ;
qu'au fond de la coupe on peut trouver de lie,
Que d'amertume après le miel !

us le verrez, enfants ! du plaisir on se lasse !
te ivresse du bal combien vite elle passe !
sourire à la bouche et le deuil dans le cœur,
jour vient qu'on se mêle à nos cercles frivoles,
, triste, il faut trouver de joyeuses paroles ;
Mentir au cri de la douleur.

'aut, il faut, quand l'âme est pleine d'amertume,
ɔidement se parer d'une gaîté posthume,
ſr de méchants vers bravement débités,
bir les compliments et les caresses feintes,
; mensonges sans fin, les éternelles plaintes
De nos petites vanités.

Au spectateur blasé pour qui la scène change,
C'est alors que le monde apparait bien étrange,
Bien vide ce bonheur qui ravit tant de fous!
C'est alors qu'en arrière on jette un œil d'envie,
A ce matin riant, oasis de la vie,
Si loin déjà ! si loin de nous!

O temps du vrai bonheur! ô faciles années,
Fleurs, au gré de nos vœux, trop lentement fanées;
On vous regrette, hélas! on voudrait revenir,
Plus sage, à ces beaux jours de l'heureuse ignorance;
Le cœur désabusé voyant fuir l'espérance
Se tourne vers le souvenir!

On redemande encor les jeux de la prairie,
Le bois où se cueillait l'aubépine fleurie,
La maison du vieux garde avec son lait si bon,
Le modeste dortoir, le lit de blanche toile,
Crèche au chaste sommeil, où, merveilleuse étoile,
Un Christ était tout l'horizon.

On revoit et la cour, où de clameurs barbares
On poursuivait *Azor*, grand amateur de barres,
Et le maigre jardin chéri des limaçons,
Avec le cerisier, tout rouge de cerises,
Où souvent on allait, tremblant d'être surprises,
Marauder avec les pinsons!

Mais Bouniol, frappé d'une maladie cruelle, est arrêté au milieu de sa carrière. C'est un jeune homme ami de la retraite et de l'étude, ignorant du monde et du savoir-faire contemporain. Il est pauvre aussi. Qu'il reçoive, du moins, l'expression de notre sympathie.

SAVINIEN LAPOINTE.

SAVINIEN LAPOINTE.

Cordonnier de Paris.

Né à Sens, en 1812, Savinien fut transporté à Paris par ses parents, lors de l'invasion de 1814. Cette famille devint pauvre par une maladie cruelle, qui en jeta le chef à l'hôpital, où il resta deux ans. Ce fut, pendant ce temps d'épreuve, qui obligea la mère de Savinien à se mettre nourrice, qu'il fut envoyé à la campagne

chez son grand-père maternel. Si nous recherchons la cause première qui donna l'éveil à la vocation poétique de Savinien Lapointe, nous la trouvons dans le spectacle de la nature se déroulant à son imagination adolescente. Ce fut dans la vie calme des champs qu'il reçut ces impressions profondes qui devaient engendrer plus tard la pièce si charmante : *le Bois*, que nous donnons ici tout entière :

LE BOIS.

Oh ! vous, pauvres puissants, que l'étiquette enchaîne,
Allez au bois ;
Et là, vous entendrez, assis sous le vieux chêne,
De douces voix.

Muet comme l'extase, et, caché sous l'ombrage,
Le soir, j'entends
Les amours de l'oiseau, les amours du feuillage,
Comme les vents.

Tout est ravissement, dans ce paisible asile ;
Du rameau vert,
De l'herbe, de la mousse et du genêt fertile
Sort un concert.

Là, la fleur dit à l'air, alors qu'elle se penche :
Caresse-moi ;
Et l'air répond, dans la corolle blanche :
Je suis à toi.

Le brillant scarabée, en sa robe superbe,
Appelle aussi ;
Une voix lui répond, sur le bout d'un brin d'herbe :
Viens, me voici !

Furtif, sur le gazon, à travers le feuillage
Le soleil luit,
Glisse de branche en branche, anime le bocage
Qui lui bruït.

Dans la tranquillité, vers une fleur agreste
On voit encor
Le soyeux papillon qui, gracieux et leste,
Prend son essor.

Et le sol, caressant la tête qui s'incline
Sur son rameau,
Entend balbutier à la fleur enfantine :
« Vous êtes beau ! »

Voyez l'abeille, dans l'aubépine embaumée,
Qui s'enfouit ;
Du fond d'un pur calice elle sort parfumée,
Bourdonne et fuit.

Écoutez, écoutez, du fond du taillis sombre,
Où seul j'accours
Ces chants mystérieux qui s'échappent de l'ombre :
Amours ! Amours !

Oui, là, vous oublîrez de ce faste inutile
L'éclat pesant,
Les cris de la terreur, les pavés de la ville
Rouges de sang!

Pour moi, j'aime rêver à la douce innocence,
Au bois profond,
Où l'esprit qui se plaît dans un muet silence,
Devient fécond.

Hommes contemplatifs, la nature est un livre
A vous offert;
Cherchez dans ses feuillets la fleur qui vous enivre :
Il est ouvert!

Lorsque Savinien revint à Paris, son père, guéri, pouvait subvenir aux besoins de sa famille. Le jeune homme quitta alors le toit paternel pour aller habiter un de ces combles mansardés où une vingtaine d'ouvriers travaillent en commun. Très habile déjà, Savinien se perfectionna tellement dans son état qu'il parvint à faire, en un seul jour, sept paires d'escarpins, et, une autre fois, quatorze paires de chaussons. Ce sont deux véritables tours de force que très peu d'ouvriers, même parmi les meilleurs, seraient capables d'exécuter.

Cependant, sa tête ardente demandait une alimentation : il chantait donc, le jour, tout en travaillant, les chansons de Béranger, et, la nuit, il lisait Rousseau, l'auteur de *la Nouvelle Héloïse* et du *Contrat social*. L'explosion de juillet arriva : Savinien fut un des premiers à prendre les armes. Les mots d'abaissement continu, de jésuitisme, d'absolutisme bourdonnaient systématiquement depuis de longues années dans les feuilles de l'opposition ; le moment était venu pour tout bon patriote de réhabiliter la gloire et la liberté. Le jeune poète le crut ainsi, avec bon nombre de Français. Il fut arrêté, les armes à la main, et il aurait, peut-être, payé de la vie son généreux élan, si la victoire n'était restée à ceux qui partageaient ses opinions et ses espérances. Il avait mérité la croix de juillet ; mais comme il était trop fier pour la demander, il ne doit pas se plaindre de ne l'avoir pas obtenue. D'autres, moins modestes, furent plus heureux.

Le mouvement qui éclata, au mois d'avril,

ne devait pas le trouver inactif. Arrêté et conduit à Sainte-Pélagie, Savinien put juger comment le pouvoir entendait cette gloire et cette liberté. En réfléchissant sur le passé dans sa prison, il se souvint, peut-être, de l'expédition d'Espagne en 1823, faite malgré les puissances du nord ; de l'expédition d'Alger entreprise et heureusement terminée en quelques jours, en dépit des menaces de l'Angleterre ; peut-être encore en est-il venu à penser que la branche aînée avait du bon et qu'elle n'eût jamais voulu de l'entente cordiale, non plus que de la paix à tout prix.

Sorti de prison, Savinien Lapointe se maria et publia ses premiers essais poétiques dans la *Ruche populaire*, journal rédigé par des ouvriers. Bientôt, soutenu par les encouragements les plus honorables et les plus illustres, il fut mis dans le cas de publier un recueil de poésies intitulé : *Une voix d'en bas*. Ce livre remarquable a suffi pour faire prendre à Savinien une place distinguée parmi nos poètes contemporains.

Le talent de Savinien n'a pas été façonné par une main étrangère ; il est le brillant résultat de méditations solitaires, d'études assidues, fécondées par les dons naturels les plus précieux : une imagination puissante ; un esprit prompt, alerte, vif, observateur ; un sentiment délicat de la mélodie et du nombre. La voix de Savinien est par fois rude, âpre, incisive ; elle ne chante pas alors pour plaire, mais pour instruire, amender et réformer. Si les versificateurs de nos jours avaient compris leur époque, ils se seraient abstenus de publier leurs contre-sens, harmonieux, sans doute, mais de purs contre-sens, et la poésie ne serait pas tombée comme jadis la vérité, au plus profond d'un puits, où elle se serait indubitablement noyée sans le secours que lui ont prêté deux poètes de génie.

CLAUDIUS HÉBRARD.

CLAUDIUS HÉBRARD.

Publiciste et poète de Lyon.

Les grands hommes ambitionnent des statues et des couronnes, mais les bienfaiteurs de l'humanité ne soupirent qu'après l'accomplissement de leurs projets. Là est leur récompense, la seule récompense digne de leur cœur et de leur charité. Au nombre de ces bienfaiteurs, la reconnaissance et les sympathies universelles de

plusieurs milliers d'ouvriers de Paris ont déjà placé M. Claudius Hébrard, pour les fécondes semences de bien qu'il a répandues sur les durs sillons de la terre qu'ils labourent, et qui a, pourtant, porté prématurément de si beaux épis!

Claudius Hébrard est né à Lyon, en 1820. Il entra dans la vie littéraire en 1840. Il quitta le collége, en 1838, et commença, pour l'architecture et l'archéologie du moyen-âge, des études que le mauvais état de sa santé et la faiblesse de sa vue le forcèrent d'abandonner. Maître de son temps, il fonda alors à Lyon une société littéraire, qui prit le nom d'*Institut catholique*, et publia, sous le même titre, une revue mensuelle, où il fit paraître plusieurs poésies et plusieurs articles de critique littéraire. L'*Union des provinces* lui est également redevable de l'insertion de plusieurs excellents morceaux de même genre.

Venu à Paris en 1841, il fit paraître plusieurs pièces de vers et plusieurs articles littéraires

dans la *Gazette de France* et dans quelques revues. En 1842, l'œuvre de saint François-Xavier s'étant établie dans la paroisse de Saint-Sulpice, on vint le prier de réciter des vers aux ouvriers membres de cette association. L'âme tendre et dévouée d'Hébrard vit dans cette mission un apostolat. Là, Hébrard pourrait contribuer à la régénération de la société par le charme des souvenirs anciens, par la glorification de ce qu'il y a de plus sacré : la religion et le travail. Contrairement aux opinions des docteurs absolus, M. Hébrard ne crie jamais anathème : il trouve mieux d'encourager, d'exhorter et de contribuer, suivant ses forces, à la propagation des seuls principes qui puissent améliorer la condition humaine.

Au commencement de ce siècle, le retour de la France à la foi catholique provoqué par un puissant génie[1], puis les progrès des sciences naturelles qui permirent de confondre les asser-

[1] M. de Châteaubriand.

tions impies du siècle précédent, devaient exciter M. Hébrard à l'accomplissement de la tâche à laquelle il s'était voué. Il savait d'ailleurs, que sa poésie, à lui, toute faite pour instruire bien plus que pour récréer; pour moraliser et non pour distraire, trouverait de l'écho dans l'âme des hommes du peuple dont la raison est saine, le cœur pur, et dont toute la vie droite et honnête se consume en travaux pénibles pour subvenir aux besoins de leurs familles. Pendant trois ans, il se rendit donc tous les dimanches dans une des huit paroisses qui possèdent cette œuvre, essayant de consoler le pauvre travailleur par le pain de la parole.

Soit disposition naturelle, soit préméditation habile, Hébrard, dans ses poésies, s'est appliqué à se maintenir dans une région d'idées à la portée de toutes les intelligences ; à en bannir tout ce qui tient à l'abstraction ou au mysticisme. Tout est clair, net, précis, pratique, dans ses compositions vivifiées par le feu de la charité chrétienne, colorées par la grâce d'une

imagination fraîche et pure, par les élans d'un cœur chaud et généreux. En 1845, il publia par livraisons de nouvelles poésies, sous le titre de *Soirées poétiques de Saint François-Xavier*.

La critique pourra bien signaler quelques légères taches dans les *Heures poétiques et morales d'un ouvrier*, mais, nous avons hâte de le dire, de toutes les productions dues à nos poètes artisans il n'en est aucune qui, comme celle-ci, tende aussi directement à la régénération des classes laborieuses. Pour nous, Claudius est plus qu'un bon poète, c'est un apôtre de l'humanité. Ce n'est pas un artisan, comme tous les personnages de notre livre, mais il est comme le père intellectuel et moral de ces artisans, et nul d'entre eux, sans doute, non plus que nos lecteurs, ne nous reprochera de lui avoir donné une place là où l'appelaient naturellement l'amour et les sympathies de ceux pour lesquels il a été un guide, un instituteur et un ami. Nous citons la dernière partie de sa pièce de vers intitulée *aux Ouvriers*.

. . . .

Courage, enfants de Dieu ; persévérez, courage !
Soyez, dans notre ciel qu'on dit chargé d'orage,
Les signes précurseurs du lever d'un beau jour ;
Nous comptons sur vos cœurs, votre foi, votre amour.
Allez, élus du ciel, nouveau peuple de Dieu ;
Que la vérité soit la colonne de feu
Qui dirige vos pas au désert de ce monde ;
Gloire, bonheur, espoir, quelle lumière inonde
Les pieds des messagers descendant du Carmel !
Sion, reprends tes chants, redresse ton autel ;
Dans les camps d'Israël que les tentes sont belles !
Voici pour le Seigneur des cohortes nouvelles :
Élargissons nos rangs, noyons le souvenir
Dans l'espoir enivrant qu'apporte l'avenir.

Oui, viens, pauvre artisan, toi dont la triste vie
Au malheur ici-bas est toujours asservie ;
Toi, dont le front ridé se mouille de sueurs,
Et dont les yeux, souvent, contiennent tant de pleurs
Viens ! viens ! n'ajoute pas au poids de ta misère
Celui du désespoir d'une injuste colère,
Qui, mêlant le blasphème aux tortures du cœur,
Fait un vaincu de plus et non pas un vainqueur.
Étouffe cette voix impie et murmurante
Que j'entends s'élever dans ton âme souffrante.
Avant d'accuser tout, le destin et le ciel,
Avant de nier Dieu, de l'appeler cruel,
Apprends à réfléchir, apprends à te connaître ;
Sache bien pour quel but le Seigneur t'a fait naître.
Aux douceurs de son joug sache t'accoutumer ;
Apprends à le servir et tu sauras l'aimer.
Hélas ! pourquoi veux-tu, pauvre exilé sur terre,
Enraciner le pieu de ta tente éphémère
Dans ce triste désert où nous voyageons tous ?

Pourquoi, fils du malheur, victime de ses coups,
Restes-tu sous sa main comme la gerbe mûre
Que le fléau dans l'air et déchire et triture?
Tu restes là ployé sous ton rude fardeau,
Appelant tristement le néant du tombeau.
Aussi, ne pouvant plus souffrir dans le silence,
Ton cœur vers d'autres cœurs désespéré s'élance.
Quels amis choisis-tu? Le monde et ses plaisirs,
L'enfer et ses conseils, le vice et ses desirs.
Malheureux! lève-toi, surgis de ton abîme!
La souffrance est pour l'homme une leçon sublime :
En le purifiant elle le rend parfait;
Infortuné, prends garde à maudire un bienfait.
Marche, poursuis ta route, et fais de l'espérance
Le magnifique appui de ta persévérance.
Contemple enfin le ciel au travers de tes pleurs;
Les ronces du sentier te paraîtront des fleurs.
Nouveau Job, bénissant la main qui te terrasse,
Contre les coups du sort prends la foi pour cuirasse.
Sous le poids du malheur courbe ta volonté;
L'indépendance est sœur de la docilité.
Travaille! Un bon esprit dans le repos s'émousse;
Du pain qu'on a gagné la saveur est plus douce,
Et, reposant tes bras, aux fêtes du Seigneur,
Dépense le salaire acquis par ton labeur
A répandre la joie au sein de ta famille,
A faire orner le cœur de ton fils, de ta fille,
A les ceindre tous deux de force et de pudeur,
D'amour respectueux, de savoir et d'honneur.

Estimé désormais, aimé de tout le monde,
Tu n'apercevras plus la distance profonde
Séparant ici-bas le pauvre et le puissant.
C'est la vertu qui fait la noblesse du sang :
L'honnête homme ici-bas est partout à sa place,
Et, s'il a bien vécu dans l'état qu'il embrasse,

Quels que soient ses travaux, au jour de ses vieux ans,
Il pourra se montrer fier de ses cheveux blancs.
L'épreuve vient surtout à ceux que Dieu préfère.
Les plus belles vertus naissent dans la misère.
N'est-ce pas dans ses rangs que sont les grands combats?
Luttes contre le haut qui pèse sur le bas.
Le pauvre qui travaille et que le chaume abrite,
En raison de ses maux, centuple son mérite.
Accepte le malheur; c'est une royauté
Dont le trône est basé sur l'immortalité.

Artisan ! Est-ce ainsi que ton âme raisonne,
Quand la douleur est là qui l'étreint, l'emprisonne,
Quand, joignant à ses coups l'aiguillon du remord,
Par un lâche calcul tu devances la mort?
Est-ce ainsi qu'il te parle en tes jours de détresse,
Ce monde qui te perd, te trompe ou te caresse?
Crois-tu que la douleur s'éteint dans les plaisirs?
Un desir satisfait éveille les desirs,
Et l'homme, se créant lui-même son martyre,
Voit les pleurs bien souvent interrompre un sourire.
Et! que peut donc sur l'âme un instant de gaîté?
Le fini suffit-il à l'immortalité?
L'aigle, en son vol altier, s'élançant vers la nue,
Veut-il un horizon pour arrêter sa vue?
Que l'homme serait beau s'il comprenait en soi
Cet infini qu'il porte et qui l'établit roi!
Roi de cet univers créé pour son service,
Et de ces éléments, pliant à son caprice,
Souverain incomplet, il donne à tout des lois,
Et, pour se commander, il est faible et sans voix.
Laissons-le s'agiter, dans sa vaste ignorance,
Jouet de vains plaisirs, jouet de la souffrance.
Vaisseau sans gouvernail, par les flots ballotté,
Il erre à l'aventure, et, par l'écueil heurté,
Il sombrera bientôt dans le fond de l'abîme;

Et nous! prenons la foi pour pilote sublime,
La vertu pour fanal, le ciel pour rendez-vous;
Le passé nous instruit, l'avenir est à nous.
Aujourd'hui chacun veut pacifier le monde;
Chaque utopiste est là qui détermine et sonde
Le mal qui nous dévore et nous mène en secret.
Sur un rêve menteur, sur un système abstrait
On base maints projets, maints échafauds d'idées,
Devant, aux nations soi-disant attardées,
Apporter le remède à tant de maux divers;
L'écrivain dans sa prose, ou le barde en ses vers,
Mélancolique ou gai, selon son caractère,
Du futur, à son gré, pénétrant le mystère,
Nous promet le bonheur ou des siècles affreux.
Que de temps dépensé pour faire des heureux!
Que de talents perdus pour se tromper eux-mêmes!
Oh! que d'illusions! que de vagues systèmes!
Pour toi, pauvre artisan, sois plus sage et plus fort;
Prends la vertu pour ancre et tu verras le port.
Oui, viens, membre souffrant de la grande famille,
Moissonneur désolé, courbé sur la faucille,
Dans les champs où l'ivraie étouffe les épis;
Voyageur fatigué, dont les yeux assoupis
Et les membres brisés cherchent partout l'ombrage,
Pour faire halte un peu durant ce long voyage;
Viens! je partagerai le poids de ton fardeau;
Je te ferai trouver au désert un peu d'eau;
Je t'apprendrai la route allant à la patrie,
Le nom du bon Pasteur et de sa bergerie.
Mets ta main dans ma main et ton cœur sur mon cœur;
Marchons unis et purs sous les yeux du Seigneur.
Je te suis au foyer, à ta rude journée;
Je m'attache à tes pas, et sur ta destinée
Puissé-je, par ma voix, toute pleine d'amour,
Faire surgir enfin l'aurore d'un beau jour!

PAUL GERMIGNY.

PAUL GERMIGNY.

Tonnelier à Châteauneuf sur Loire.

Sous le ciel riant de l'Orléanais, dans une petite ville solitaire, côtoyée par la Loire, vit un obscur tonnelier, privé d'études classiques et presque d'instruction élémentaire. Son nom est encore peu connu, mais il mérite de l'être davantage. Un petit volume, publié en 1842, sous ce titre : *Essai de poésie*, valut à l'auteur de nom-

breuses et douces marques de sympathie, et si bien que, au bout d'un an, la première édition de cet essai fut épuisée. Encouragé par ce succès qu'il a la modestie d'attribuer principalement à des causes étrangères à son talent, l'auteur a réuni ses premières pièces de vers corrigées et leur en a adjoint quelques autres entièrement inédites. Il a ainsi formé un recueil plus sévèrement élaboré que le premier, plus fort de pensée, plus frais de coloris, plus vif d'expression.

La vie de Germigny est vide de faits intéressants, curieux, ou dramatiques, car il n'a pas besoin de quitter Châteauneuf pour gagner son pain quotidien : là s'exerce son industrie. Là, sont aussi ses amis, ses parents. Il ne verra probablement jamais d'autre horizon que l'horizon de son clocher, et, comme ses pères, il mourra sans doute à Châteauneuf sur Loire. Mais qu'importe? Qu'ont rapporté de leurs voyages autour du monde les Cook et les Bougainville, les Anson et les Baudin? Des descrip-

tions de contrées nouvelles, de races d'hommes nouvelles, des spécimen d'animaux, de minéraux, de végétaux, jusque alors inconnus, et encore des améliorations précieuses à la science nautique ; mais qu'ont-ils fait pour la poésie? Christophe Colomb, lui-même, revenu à la vie, aimerait mieux, certes, se mettre en quête d'un autre nouveau monde que de rimer le moindre quatrain.

La poésie n'émane directement ni de la diversité, ni de la rareté, ni de la grandeur des objets qui frappent les sens : pendant qu'un géomètre ne regarde la chute du Niagara ou le lever du soleil qu'à travers une préoccupation mathématique, le poète voit dans une feuille qui tombe une illusion évanouie, dans un nuage un fantôme ; il entend dans une brise un soupir, dans un ruisseau une voix... Tout, autour de lui, se peuple d'images, de tableaux, sans cesse renouvelés ; et, dans le grand livre de la nature, où il lit sans avoir étudié, il contemple avec ravissement les œuvres inimitables de celui qui a

établi entre elles et son âme une affinité mystérieuse. On naît poète, indépendamment des latitudes : tandis que le ramoneur Beronicius, en Hollande, chante instinctivement d'admirables poésies, les femmes madécasses modulent la touchante et célèbre élégie : *Un pauvre voyageur blanc.*

Si les plus grands et les plus imposants spectacles de la nature ne doivent jamais frapper l'imagination du tonnelier de Châteauneuf sur Loire, il portera peut-être un regard plus minutieusement investigateur sur les scènes tempérées qu'il examine ; il nous fera mieux pénétrer dans leur intimité, et il nous dévoilera les liens invisibles qui les unissent entre elles pour coordonner leurs rapports.

Les strophes suivantes adressées à une cascade[1] nous paraissent dignes d'être citées.

[1] La cascade à laquelle l'auteur s'adresse existe dans le parc du château de Châteauneuf sur Loire, appartenant à madame Eulalie Lebrun.

Oui, je te crois, déesse, ô cascade bruyante;
Sentant que ta voix parle à mon âme croyante,
Que ton œil me sourit, je t'admirerai mieux.
Oh ! combien j'aimerai ton écharpe bleuïe,
Ta robe étincelant à la vue éblouie,
Qui renvoie en éclairs tous les rayons des cieux !

J'aimerai le brouillard, vaporeuse rosée,
Poussière de cristal au soleil embrasée,
Qui rejaillit du roc où ta chute se rompt;
Blanche vapeur qui monte au feuillage des saules;
Chevelure flottant sur tes moites épaules;
Voile frais et léger qui s'agite à ton front.

J'aimerai le flot pur qui de ton sein s'épanche,
Et, calmant ses bouillons et son écume blanche,
En limpide miroir à tes pieds s'aplanit;
Lac où se réfléchit sans cesse ton image,
Et le saule incliné, comme en signe d'hommage,
Et la branche flexible où l'oiseau pend son nid.

J'aimerai sous la nuit ta parure argentée;
Ta voix qui glisse au loin, dans le calme jetée,
Et du fleuve voisin éveille les échos;
Sa voix grave, à cette heure, à la tienne est unie,
Et tu fournis un ton à sa grande harmonie,
Comme à son vaste sein tu vas mêler tes eaux.

. . . .
. . . .

Mais si l'on trouve ces vers pleins de grâce, de fraîcheur et d'élégance, ceux qu'il adresse à à M. Poultier, de l'Académie royale de musique,

paraîtront sans doute plus remarquables par les nuances délicates de la pensée et par l'éclat de l'expression :

. . . .
. . . .

A la flatteuse voix de cette foule élue,
Qui, d'acclamations te couvre et te salue,
Ma muse va mêler la voix de l'atelier :
Poultier, daigne, en faveur d'ancienne confrérie,
Accueillir cette muse aux doux travaux nourrie ;
Comme tu l'as été, moi je suis tonnelier.

Sans doute que déjà des lyres caressantes
T'ont jeté bien des fois, en notes ravissantes,
Comme un vaste encensoir, des flots de doux encens ;
Mais, loin des champs d'enfance, avec joie on accueille
La simple et pâle fleur qu'un ami nous y cueille :
Daigne voir cette fleur dans mes pâles accents.

Lorsque le voyageur, sur ces plages d'Asie,
Où les siècles, parlant à notre âme saisie,
Ont laissé leur empreinte en traits mystérieux,
Parmi les longs débris que son regard admire,
Les restes de Balbeck, les marbres de Palmyre.
Voit un compatriote apparaître à ses yeux,

Il lui semble, isolé sur la terre étrangère,
Qu'il vient de rencontrer une famille, un frère ;
Il lui presse la main, il bénit le hasard :
Nous, élevés tous deux dans la même industrie,
Ne nous semble-t-il pas, loin de notre patrie.
Que nous nous rencontrons sur le terrain de l'art ?

Tous deux, en abordant cette noble carrière,
Tout poudreux du métier de la même poussière,
Nous avons sillonné l'empreinte de nos pas;
Mais, vers le but lointain, riante perspective,
Où la gloire vient poindre à ta vue attentive,
Dans ton vol élevé, moi je ne te suis pas.

Déjà rasant les cieux, aigle aux puissantes ailes,
Enflammant ton sillon d'un torrent d'étincelles,
Tu jettes de bien haut tes mélodieux sons;
Et moi, rasant le sol de mon aile timide,
Dans mon obscur essor, jouant sur l'herbe humide,
Humble oiseau, je prélude à l'ombre des buissons.

Mais, comme l'aigle encor qui, franchissant l'espace,
Vole loin de la terre et sous le soleil passe,
Voit toujours sur le sol son image glisser,
Ainsi, dans ce métier qui m'appelle à l'aurore,
Et qu'en rimant ces vers ma main exerce encore,
Ton souvenir jamais ne pourra s'effacer.

Cette dernière strophe, qui renferme une belle image, pèche par la clarté, et nous le regrettons ; nous en disons autant de la troisième strophe commençant par ce vers :

« Lorsque le voyageur, sur ces plages d'Asie. »

Mais, en somme, le tonnelier de Châteauneuf sur Loire doit beaucoup à la nature ; il dépend

de lui, par un travail assidu et par une grande sévérité envers lui-même de devenir un poète très distingué : dès aujourd'hui, c'est un poète charmant.

LOUIS PÉLABON.

LOUIS PÉLABON.

Ouvrier voilier à Toulon.

La vie de Pélabon n'a été traversée par aucun événement capable d'exciter la curiosité ; mais elle peut être proposée comme exemple. Pélabon est né à Toulon, le 7 février 1814, de père et de mère ouvriers. La journée du père, ouvrier de l'arsenal maritime, était de trente-deux sous, et ce modique salaire devait le nourrir, ainsi

qu'une femme et cinq enfants. Depuis, la famille s'accrut, la mère de Pélabon ayant eu douze enfants dont il est le neuvième. Mais laissons-le parler lui-même dans son simple et naïf langage : « Mon père, » m'écrivait-il récemment, « mourut le 12 décembre 1822. J'avais alors » huit ans et nous restâmes quatre enfants sur » les bras d'une pauvre femme veuve, dont je » pleure, depuis quelques années, la perte. Les » hautes études ne furent point mon partage. » Je fus admis chez les Frères de l'école chré- » tienne où je demeurai un an tout au plus ; à » peine si j'eus le temps d'apprendre à assem- » bler les mots et je ne fus admis, depuis, dans » aucune autre. Quand j'eus atteint l'âge de » quatorze ans, je témoignai à ma mère le desir » de m'embarquer, mais plutôt pour soulager » sa misère que par caprice. Je naviguai donc » quelques années en qualité de mousse et de » novice, et débarquai, au bout de ce temps, » pour ne plus me revoir en pleine mer.

» En 1831, je fus placé dans le port comme

» apprenti voilier ; état que je professe encore
» aujourd'hui. J'avais dix-huit ans à peu près,
» lorsque la poésie vint se manifester en moi.
» D'ailleurs, une pièce de comédie provençale
» qui a pour titre *Lou Groulié bel esprit*, par
» Étienne Pélabon, mon aïeul, qui, depuis
» plus de cinquante ans, jouit d'une réputation
» méritée, m'avait, depuis longues années,
» inspiré du goût pour la poésie provençale, et,
» à cet âge, dépourvu encore de toute l'expé-
» rience qu'exige une telle science, j'eus la folle
» idée de débuter par où mon grand père avait
» peut-être fini. Je fis une pièce de théâtre pro-
» vençale, intitulée *Franchet et Chrestino*, comé-
» die en un acte, qui fut d'abord donnée au
» public comme un essai, et fut accueillie comme
» tel. Au bout de quelque temps, j'en fis une
» seconde intitulée : *Magaret et Canoro*, en deux
» actes, d'un genre tout à fait comique ; ce qui
» occasionne souvent la réussite dans la poésie
» patoise. Une troisième fut aussi composée,
» peu de temps après : *Victor et Madaloun* (c'est

» son titre), toutes les trois imprimées à Toulon.
» Ayant plus tard reconnu mes fautes de versi-
» fication et la hardiesse de ma muse, j'éprou-
» vai beaucoup de regret d'avoir publié cette
» pièce ; mais il faut dire que les confidents litté-
» raires et censeurs dévoués et sincères m'ont
» manqué, et voilà tout le mal. Et je me suis
» retranché depuis dans un cercle plus étroit et
» moins périlleux ; je ne compose plus que, de
» temps à autre, quelques pièces fugitives,
» quelques chansonnettes, etc. J'ai publié en
» 1842, un petit recueil de pièces françaises et
» provençales intitulé : *Le Chant de l'Ouvrier*.
» Avouez, Monsieur, qu'il faut avoir du cou-
» rage, sans instruction première, sans con-
» naissance de la grammaire, de se lancer dans
» la carrière littéraire ; semblable à un vaisseau
» qui veut naviguer sans pilote et sans gouver-
» nail, au milieu des vagues d'un océan si fer-
» tile en naufrages. Mais j'avais dans l'âme
» quelques hautes pensées que je ne pouvais
» dire en provençal ; j'ai essayé de les bégayer

» en français, et je sais ce qu'il m'en coûte :
» peines, veilles, travaux, privations, et tout
» par soi-même! . . . .
» . . . .
» . . . .
» Vous reconnaîtrez sans peine la plume d'un
» artisan poète de la nature, comme vous avez
» eu la juste idée de m'appeler. . . . .
» Agréez, etc., etc. »

Sans doute l'inspiration sera toujours le plus précieux don accordé au poète, mais est-il vrai qu'elle soit suffisante? Plus l'esprit est exercé par l'étude, plus il a de termes de comparaison; plus riche et plus originale sera sa broderie sur le canevas de l'imagination. Plus le poète, tendant à se dépouiller de son ignorance, examine, pèse, commente les procédés des grands poètes artistes, plus il se sent enflammé de l'amour de l'art, et plus il comprend que pour leur ressembler il faut s'écarter de leur manière, pour rester soi-même. Il reconnaît alors de quels écueils était entourée la barque de son ignorance, qui

retraçait sur les vagues de la mer de la poésie les mêmes sillons tracés avant par des génies cultivés. En un mot, par l'ignorance, on s'expose, à son insu, à être imitateur ou plagiaire; on n'est jamais sûr d'être original. On a soutenu l'inverse. Qui a raison? Nous ne savons; mais il serait bien de connaître beaucoup tout en restant soi-même.

Quand, à quatorze ans, je vis Pélabon lancé sur la vaste étendue des mers, je m'attendis à lire de fraîches et naïves impressions de voyage. L'imagination est si vive à cet âge, le coup d'œil si prompt et si juste! le cœur si chaud, l'âme si tendre! Mais là n'était point la vocation de Pélabon. La mer qui parle si haut à certaines natures fut muette pour lui. L'univers et ses innombrables et merveilleuses créations arrachent à peine, à de très rares intervalles, un son de sa lyre... C'est que, peut-être, le monde extérieur s'efface devant le sentiment religieux, qui vivifie chez lui un monde intérieur d'où il ne sort jamais entièrement. Il ne devait pas non plus



aimer la société des marins cet homme calme, recueilli, pieux..... sans doute; mais qu'importe? Sa mère est veuve, sa mère a quatre enfants... elle ne les nourrit qu'à force de miracles... Il s'embarquera, il sera mousse, novice, tout ce qu'on voudra, pourvu que son abnégation soulage cette pauvre mère et profite à ses frères et sœurs.

Parti encore enfant, il revient, après quelques années de navigation, dans toute la force de la jeunesse. C'est à ce temps que la poésie vient le hanter dans son chantier de voilerie ; c'est alors qu'elle féconde dans ce noble cœur les germes précieux qui y sommeillaient ; c'est là qu'elle lui donne l'éveil de sa vocation ; c'est là qu'il compose d'abord son *Chant de l'ouvrier*, et quatre ans après *Une voix de l'âme*, dont nous nous occupons en ce moment. Il ne tarda pas à se marier, au retour de ses excursions maritimes, et cette circonstance n'a pu que fortifier le caractère grave et religieux de ses idées habituelles. A son retour chez lui, il consacre ses heures de

loisir à corriger et à modifier ses compositions, écrites au chantier.

La poésie de Pélabon est, en général, douce, simple, modeste, sobre de descriptions ; ennemie des grands mots et des longues tirades. Elle ne s'efforce pas de plaire, mais elle touche, sans le vouloir. Elle est pieuse, humble, charitable ; elle voudrait endormir et consoler tous les maux de l'humanité.

Mais la critique est en droit de demander si Pélabon mérite bien cette glorieuse dénomination de poète. Son pinceau pourrait être sans doute plus ferme et plus vigoureux et il ferait bien par fois de ne pas habiller sa muse des premières parures que l'inspiration lui envoie. Mais, en somme, Pélabon est vrai dans son style et dans ses sentiments ; il peint avec naturel et sobriété, et ses compositions sont souvent pleines de verve. Il est donc poète, dans la meilleure acception du mot, et il ne lui faut que du temps et du travail pour conquérir les suffrages même des plus sévères.

C'est pour rendre hommage à son talent que e cite les deux pièces suivantes : *Les Cloches du soir* et *l'Hirondelle et le Christ*, qui, dans un genre différent, lui ont valu des éloges mérités.

LES CLOCHES DU SOIR.

Quand des cloches du soir les gammes argentines
Portent leurs longs accords aux sommets des collines;
Quand mille échos divers se mêlent à ce chœur,
Et que tout à la fois, le continent et l'onde,
Se couvrent du manteau qui dérobe le monde,
Le ciel parle à mon cœur.

Quand des cloches du soir, au sein de ma retraite,
Le marteau sombre et lourd frappe l'heure et répète;
Quand de ma lampe alors s'éclipse la lueur,
Et me montre l'effet d'une pâle lumière,
Qui permet tout au plus de faire une prière,
Le ciel parle à mon cœur.

Quand des cloches du soir les ailes ténébreuses
Font arriver aux cieux des plaintes douloureuses,
Afin de protéger le chrétien qui se meurt,
Ou quand je vois marcher vers l'alcôve rustique,
Un ministre de Dieu portant le viatique,
Le ciel parle à mon cœur.

paraîtront sans doute plus remarquables par les nuances délicates de la pensée et par l'éclat de l'expression :

. . . .
. . . .

A la flatteuse voix de cette foule élue,
Qui, d'acclamations te couvre et te salue,
Ma muse va mêler la voix de l'atelier :
Poultier, daigne, en faveur d'ancienne confrérie,
Accueillir cette muse aux doux travaux nourrie ;
Comme tu l'as été, moi je suis tonnelier.

Sans doute que déjà des lyres caressantes
T'ont jeté bien des fois, en notes ravissantes,
Comme un vaste encensoir, des flots de doux encens ;
Mais, loin des champs d'enfance, avec joie on accueille
La simple et pâle fleur qu'un ami nous y cueille :
Daigne voir cette fleur dans mes pâles accents.

Lorsque le voyageur, sur ces plages d'Asie,
Où les siècles, parlant à notre âme saisie,
Ont laissé leur empreinte en traits mystérieux,
Parmi les longs débris que son regard admire,
Les restes de Balbeck, les marbres de Palmyre.
Voit un compatriote apparaître à ses yeux,

Il lui semble, isolé sur la terre étrangère,
Qu'il vient de rencontrer une famille, un frère ;
Il lui presse la main, il bénit le hasard :
Nous, élevés tous deux dans la même industrie,
Ne nous semble-t-il pas, loin de notre patrie.
Que nous nous rencontrons sur le terrain de l'art ?

Tous deux, en abordant cette noble carrière,
Tout poudreux du métier de la même poussière,
Nous avons sillonné l'empreinte de nos pas;
Mais, vers le but lointain, riante perspective,
Où la gloire vient poindre à ta vue attentive,
Dans ton vol élevé, moi je ne te suis pas.

Déjà rasant les cieux, aigle aux puissantes ailes,
Enflammant ton sillon d'un torrent d'étincelles,
Tu jettes de bien haut tes mélodieux sons;
Et moi, rasant le sol de mon aile timide,
Dans mon obscur essor, jouant sur l'herbe humide,
Humble oiseau, je prélude à l'ombre des buissons.

Mais, comme l'aigle encor qui, franchissant l'espace,
Vole loin de la terre et sous le soleil passe,
Voit toujours sur le sol son image glisser,
Ainsi, dans ce métier qui m'appelle à l'aurore,
Et qu'en rimant ces vers ma main exerce encore,
Ton souvenir jamais ne pourra s'effacer.

Cette dernière strophe, qui renferme une belle image, pèche par la clarté, et nous le regrettons; nous en disons autant de la troisième strophe commençant par ce vers :

« Lorsque le voyageur, sur ces plages d'Asie. »

Mais, en somme, le tonnelier de Châteauneuf sur Loire doit beaucoup à la nature; il dépend

de lui, par un travail assidu et par une grande sévérité envers lui-même de devenir un poète très distingué ; dès aujourd'hui, c'est un poète charmant.

LOUIS PÉLABON.

JACQUES JASMIN.

JACQUES JASMIN,

Coiffeur à Agen.

Bellaudière, Lamonnoye, Dartros, Aubanel, et toi-même, Pierre Goudelin, qui, depuis 1700, marchais en tête des poètes languedociens, arrière, arrière! faites place au soleil de nos jours, au poète d'Agen, à Jasmin!

Jacques Jasmin (Jaquou Jansemin) est né en 1797 ou 1798 d'un père bossu et d'une

mère boiteuse. La physiologie ne nous a jamais dit pourquoi les bossus ont de l'esprit. Quoi qu'il en soit, le père de Jasmin, illettré au point de ne savoir pas lire, composait ordinairement les couplets burlesques chantés aux charivaris du pays, et il ne manquait jamais d'y conduire l'enfant, pour qu'il l'imitât peut-être un jour. Ses parents étaient fort pauvres, mais on vit de si peu dans le midi! Et lui, gai, vif, pétulant, courait presque toute la journée, avec de petits camarades, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, ne s'apercevait de rien, et les longues journées employées en jeux et en exercices de tout genre s'écoulaient sous ce beau ciel comme des ombres. Cependant dix ans sonnèrent. A cet âge, la raison parle sous l'empire de certaines circonstances. Un jour qu'il jouait sur la place en gamin déterminé, un groupe se forme : il s'avance : il voit assis sur un fauteuil un vieillard qu'on portait. Il reconnaît son grand-père; il se jette à son cou. — Où vas-tu, grand-papa? Qu'as-tu à pleurer? Tu ne veux pas quitter tes

petits! — Mon enfant, dit le vieillard, je vais à l'hôpital ; c'est là que les Jasmin meurent.

Ce fait change l'enfant en homme ; une lumière a lui sur son passé : il a vu pour la première fois la misère jusque alors invisible, et il va engager avec elle une lutte à mort. Il entre comme apprenti chez un coiffeur et se fait remarquer déjà par la légèreté de sa main et ses saillies intarissables. Mais c'est à la nuit que Jasmin demande son avenir : à la lueur d'une lampe dont le reflet joue aux feuilles du tilleul voisin, Jasmin passe sept à huit heures à lire, à rêver, à versifier. A force d'économie et de calcul, il parvient à ouvrir bientôt pour son compte, un petit salon sur la belle promenade du Gravier, où une petite clientèle se forme progressivement. Mais bientôt la réputation du coiffeur circule aux quatre coins de la ville ; sa renommée, comme chansonnier, ne tarde pas à voler dans le département ; la vogue arrive enfin.

Jasmin, à défaut de la misère qu'il ne peut

[illegible] chair et en os, en brise le sym- [illegible] fatal sur lequel tous ses pères [illegible] à l'hôpital. Peu après, pour mieux [illegible] son triomphe, il se rend [illegible] pour acheter la maison qu'il [illegible] le premier de sa famille, et [illegible] il voit son nom couché sur la [illegible]. C'est à ces heureuses circon- [illegible] allusion quand il dit quelque part :

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] augmente,
[illegible] de plus.

[illegible] de bonheur, sa femme, d'abord [illegible] de la prose et encore plus des [illegible] soit pleine d'esprit naturel et [illegible], sa femme qui, d'abord lui dé- [illegible] ses plumes et son encre pour l'empêcher [illegible], sa femme a subi une complète méta-

morphose. C'est aux chansons de son mari qu'on doit l'achalandage de la boutique ; il faut donc que son mari ne cesse d'en composer : « Courage, » s'écrie-t-elle de temps à autre, « chaque vers c'est une tuile que tu pétris pour « achever de couvrir la maison ; » et, sans le savoir, toute la famille fait la contre-partie de la recommandation de Voltaire : « Faites des perruques, faites des perruques » en s'écriant en chœur : « Fais des vers, fais des vers. »

Ceci est une esquisse sommaire de sa vie qu'il a développée avec un rare talent dans ses *Soubenis* (Souvenirs.)

Quatre poèmes principaux ont été composés par l'illustre coiffeur : *Lou Chalibari*, *les Soubenis*, l'*Aveugle de Castel Cuillé* et *Françounetto.* Son premier poème, le *Charivari*, publié en 1825, est un poème burlesque, dans le genre du *Lutrin*, auquel il n'a pas craint de faire quelques emprunts. L'opinion a changé à l'endroit du patois, cette belle langue rustique dont les érudits faisaient fort peu d'estime et à laquelle mainte-

nant, grâce à Jasmin, ils sont tout disposés à faire les yeux doux.

Juste retour des choses d'ici-bas.

« Non, » a dit un compatriote de Jasmin, « les idées nouvelles, en corrompant la simplicité des antiques traditions, en amoncelant ça et là d'immenses ruines, ne seront point assez puissantes pour détruire cette langue si expressive et si riche, la première que nous ayons bagayée ; cette langue qui est celle du peuple ; cette langue, que nous savons tous, sans l'avoir apprise et que nous n'oublierons jamais. Non, rien ne prévaudra contre la destinée d'un idiome qui a traversé des siècles, et que rajeunit, en l'illustrant, notre moderne troubadour. » On peut mettre, sans partialité, cette ingénieuse et brillante composition entre la *Rapita Sacchia* et le *Lutrin*. Dans *mous Soubenis* on trouve un admirable alliage de gaîté, de sensi-

bilité et de passion. Une tradition populaire a fourni à Jasmin le sujet de l'*Aveugle de Castel Cuillé* et il a su l'élever aux proportions d'un poème d'un immense intérêt. « Le poème de » *Françounetto* » dit M. de Lalis, « fruit d'un » labeur de deux années, est-il digne des éloges ».qu'on en fait et de l'admiration qu'il excite ? » Nous l'avons entendu ; et, mettant de côté le » prestige de la déclamation chaleureuse et en- » traînante de Jasmin, il nous a semblé que » cette fois il s'était surpassé. Le plan et l'exé- » cution en sont parfaits. Jusqu'à présent on » n'était pas d'accord sur le mérite des diverses » productions de notre poète gascon : les uns » trouvaient que les *Soubenis,* écrits d'une ma- » nière si légère et si facile, portaient en même » temps un cachet si particulier de franche » gaîté, de modestie, de naïveté et de senti- » ment que leur auteur n'avait rien fait de » mieux ; d'autres, au contraire, donnaient la » préférence à l'*Abuglo de Castel Cuillé.* Nous » pensions comme les premiers. Aujourd'hui,

» la supériorité de *Françounetto* ne sera proba-
» blement contestée par personne. Il y a dans
» cette œuvre des beautés de l'ordre le plus
» élevé : un intérêt soutenu, pendant quatre
» chants, une connaissance profonde du cœur
» humain ; des détails gracieux et exacts
» sur les usages, les croyances et les mœurs
» des habitants de la campagne ; des descrip-
» tions délicieuses ; et un style, tantôt noble,
» tantôt familier, souvent pathétique, étince-
» lant de pensées neuves et hardies, toujours
» élégant, châtié, harmonieux, et constamment
» approprié aux situations où sont placés les
» auteurs de cette épopée populaire. Il y a sur-
» tout une chanson ravissante dont les paroles
» et l'air sont empreints d'une couleur locale,
» qui lui donne un charme inexprimable ; elle
» est tout ensemble pastorale et anacréon-
» tique.

» Il faut le dire ici : dans Jasmin tout est ori-
» ginal : son génie comme son caractère.
» Poète-créateur dans l'idiome patois, ainsi que

» Malherbe et Corneille le furent dans la langue
» française, un premier bond l'a porté non seu-
» lement bien au delà de ses devanciers, mais
» il a atteint tout d'un coup une pureté que l'on
» n'acquiert ordinairement qu'à la longue et
» avec beaucoup de travail. La nature l'a doué
» d'une imagination féconde dont un tact infini
» modère les écarts; son esprit est remarquable
» par les saillies et les traits piquants que lui
» inspirent les plus petits incidents de la vie.
» Le goût du beau et du vrai est inné chez lui,
» son instinct des convenances ne le trompe
» jamais. — Après cela, observez-le individuel-
» lement : celui que distinguent tant de brillantes
» qualités, celui qui reçoit de toutes parts des
» hommages continuels et sincères, celui qui
» est au niveau des premiers poètes de l'époque,
» celui qui est né pauvre et de parents pauvres,
» comme il le dit lui-même en vers admirables
» dans ses *Soubenis*, le poète, enfin, dont la ré-
» putation est déjà colossale n'a pas quitté son
» premier état, et il n'a garde d'en rougir. Il

» se fit coiffeur par nécessité et il l'est encore; » jadis la boutique était ouverte à quiconque » pouvait payer un modique salaire, aujour- » d'hui c'est encore de même. Il n'est pas sorti » de sa position sociale, et certes il l'aurait pu.»

Dès 1835, Jasmin parcourut les principales villes du midi de la France, qui l'avaient invité à venir leur réciter ses vers en séance solennelle. Partout un enthousiasme porté jusqu'au délire! Partout de véritables ovations! Jasmin était dans toutes les bouches, dans tous les esprits, dans tous les cœurs! Jasmin était le poète-roi du midi.

Après la publication de son beau poème *Françounetto*, il se décida à venir à Paris sur les invitations réitérées qui lui étaient adressées par les plus grandes célébrités. Voici en quels termes il rapporte la soirée qu'il passa chez M. Augustin Thierry, qui avait réuni pour l'entendre l'élite de la plus haute société[1] :

[1] Les amis de l'auteur, en donnant cette traduction, ont dû

. . . .
Et, le soir, entraîné dans des salons brillants,
Je me trouvais auprès de grands messieurs,
Chez l'aveugle qui fait des livres si fameux;
Et des nuées de savants et de dames savantes
Attendaient froidement que j'ouvrisse la bouche
Pour toiser mon âme et mes paroles;
Et ce n'est pas à Paris comme aux bords de la Garonne:
Chez moi tout est ami; tout est juge par ici,
Et le nom qui vient y faire baptiser son écrit
Ne gagne qu'un tombeau s'il n'y trouve pas un trône.
. . . .
. . . .
Je tremblais, je voulais m'en revenir à la campagne;
Mais je voulus me retourner;
Elle était là près de moi qui me tendait la main!
Elle ne m'avait pas quitté. En la voyant riante
Il me semble que la main du bon Dieu me toucha;
Mon cœur n'eut plus peur, ma veine s'alluma;
Mon âme dans mon corps se remua brûlante,
Et je chantai sans crainte, avec un signe de croix;
Et déjà d'applaudir les savants étaient prêts;
Ils devinaient les mots à mes yeux, à mes gestes,
Et ils se laissèrent prendre tous.
. . . .
Et je veux partir, madame; une autre fois, si je peux,
Je vous dépeindrai mieux Paris.
En attendant, sans bruit, lestement je m'arrange

renoncer à faire du français élégant et châtié, leur but étant de laisser bien comprendre le *faire* simple, naïf, et surtout l'entrain du poète. Ils n'ont voulu, dans cette traduction, d'autre mérite que celui de ne pas chercher à en avoir; elle est presque toujours mot à mot; aussi espèrent-ils que, à l'aide de cette espèce de décalque, les personnes les plus étrangères à notre harmonieux idiome comprendront le texte facilement.

Pour m'en retourner vite au pays;
Et quand j'aurai brûlé ces deux cents lieues,
Que je verrai ma Garonne et mes prés et mes haies,
Je vous dirai ce que j'ai dit au dîner des Gascons :
Si Paris me rend fier, Agen me rend heureux.

Les grands poèmes de Jasmin sont aujourd'hui trop connus pour en extraire des fragments avec quelque chance de plaire par la nouveauté. Je citerai donc de préférence deux pièces détachées où l'auteur moins occupé des ressorts de la composition se montre dans toute son ingénuité; où, personnellement en scène, il nous laisse lire dans son âme. La première que voici contient le récit de son voyage à Paris, qu'il adresse à madame Adrien de Vivens, pour remplir la promesse qu'il lui avait faite :

MON VOYAGE A PARIS,

PREMIER MAI 1842.

A Madame Adrien de Vivens.

Agen dort, et l'aube va poindre ;
Le bateau a sonné,

Partons vite sans bruit sur l'onde qui verdoie;
On m'a tellement instigué
A aller voir Paris que j'en brûle d'envie.

C'est vrai, mes amis ont raison ;
Avant que sur ma tête les ans viennent s'entasser,
Il faut voir, au moins une fois, la ville des villes;
Là on ne parle pas gascon,
Mais cela ne m'arrête guère.

Aujourd'hui l'homme part seul, et le poète reste;
Je te quitte, muse; adieu pour tout le mois de mai;
Je t'ai juré amour pour la vie;
Mais l'amour ne perd rien si un moment on se quitte;
Quand on se revoit après on s'aime davantage!

Comme nous descendons lentement!
Le bateau a des ailes, nous volons!
Voici Tourneins! Voici Marmande!
Voici Bordeaux, la ville grande,
Au front doré, aux yeux riants,
A la ceinture de bâtiments!
Oh! mais passons, passons Bordeaux l'ensorceleur;
Grandes villes, grands ponts qui vous dressez partout
Aujourd'hui, sur mon chemin, je passe comme l'éclair;
On ne s'arrête pas quand Paris est au bout.

D'un autre jour voici l'aurore....
Devant moi quelque chose luit!
Que de maisons! que de clochers!
Oh! bon Dieu! quelle ville! oh! bon Dieu! comme elle grandit!
Une foule en sort, l'autre s'y précipite;
Sainte Croix! épargnons la vie!
C'est Paris!... je suis dans Paris.

8 MAI.

II

Oh! bon Dieu! dans Paris comme la vie se hâte!
Pourtant on y voit le double ; en allumant le vent
On fait de la nuit un autre jour radieux.
Que de monde! quel bruit! voilà demi-semaine
Que la foule m'entraîne où elle court
Et que je me perds chaque jour.

Eh bien! laissons-nous faire! que la foule m'entraîne!
Perdons-nous! — Oui, aussi ma journée se perd;
Et le temps que je voudrais nonchalant
Marche sur un chemin de fer;
Il ne laisse point respirer mon âme;
Et j'en ai besoin cependant: au pays qui m'est cher
J'ai promis à noble dame
De lui peindre ce que je verrai.
Eh bien, ne nous perdons plus! A commencer d'aujourd'hui
Cherchons d'abord la maison où nos rois demeurent.

C'est difficile; ici tout est maison de roi!
Je ne vois que palais que des franges décorent;
Les murs semblent d'or; ici, là bas, de l'autre bord,
L'or éclate partout, l'or grimpe dans les rues
Jusque sur les toitures bleuâtres.

Qu'ai-je vu? des soldats; un château, des statues;
Des rois voici donc le palais!

Mais celui-là est sombre et fait noire figure ;
Oh ! c'est que celui-là n'a pas besoin d'or sur ses murailles,
Car il a la gloire pour dorure,
Et surtout depuis qu'il logea l'empereur !

L'empereur !... Voilà donc le palais où il demeurait !
C'est ici qu'il prenait son tonnerre allumé,
Quand, sur son cheval blanc, fièrement il allait
Frapper les rois orgueilleux qui nous avaient manqué.

L'empereur ! l'empereur ! oh ! que je me sens l'envie
De parler de lui aujourd'hui !.... Si je connaissais quelqu'un
Dans ce bois rempli de monde qui prend l'air,
Ou dans ce jardin où la foule se promène ; —
J'ai passé, repassé ; je ne connais personne ;
Pas un seul Agenais ; la foule est presque muette ;
Personne ne se touche la main ; personne ne se salue.

Quel beau monde cependant ? que Paris est élégant !
Sans doute ici il n'y a pas de pauvres ;
Tout est dame, tout est monsieur ;
Chaque jour est dimanche, et sous ces arbres
Qu'il fait beau près de ces bassins !
Comme mon sang se rafraîchit
A l'ombre de ces charmilles !

Et sur cette place quel joli coup d'œil !
Des fontaines, des jets d'eau ; que c'est beau !
De l'eau qui tombe en nappes et remonte en lames !
Des géants aux cheveux d'or d'où dégoutte l'argent ;
Des statues à l'entour sur des roches assises ;
Sur un grand piédestal brillant
Une pierre dressée en colosse pointu,
De grands candélabres d'or à cent branches feuillues ;

Devant, à gauche, à droite, la foule par milliers;
O pays de miracle! ô ville de sorciers!

Cela m'est égal que personne ne me parle, ne me réponde,
Restons seul au milieu du monde!
Je veux voir où il me conduira;
Perdons-nous encore aujourd'hui; — mais je me suis perdu déjà!
Je ne me reconnais plus;.... — qu'est-ce qui s'élève?
Une statue en bronze, un homme tout près du ciel,
Redingote grise, petit chapeau:
C'est *notre Empereur!* c'est Bonaparte!
Encore lui ici! toujours lui!
Qu'il va bien près du soleil!
Il est là comme s'il était à la tête de son armée;
On dirait qu'il attend la canonnade....

Ne sont-ce pas là de bien belles impressions de voyages; sans fard comme sans enluminure? Comme tout y est vif, leste, naturel et vrai! N'y a-t-il pas aussi de la sublimité dans ces lignes si simples :

Une statue de bronze, un homme tout près du ciel....
. . . .
. . . . Il va bien près du soleil?

La poésie ne consisterait donc pas dans les

vers ? A ce compte, les plus grands poètes pourraient bien n'avoir écrit qu'en prose.

Jasmin contemplant la grande capitale sous ses aspects les plus imposants vient de nous peindre les idées, les images, les sentiments dont elle a peuplé son imagination et son cœur. C'est comme un panorama mobile où la succession des objets s'embellit des nuances les plus délicates de l'esprit le plus subtil et le plus pénétrant. A ce vaste tableau extérieur nous opposerons un tout petit tableau d'intérieur, capricieusement dessiné à propos de l'envoi de cahiers de papier fin, qu'on lui adressait pour copier *Françounetto*. Le fait est peu émouvant, il faut l'avouer ; mais les poètes n'ont-ils pas un talisman comme les magiciens ? Voyons donc ce que devient ce papier fin sous le talisman de Jasmin :

A MONSIEUR FONTÈS,

DIRECTEUR DES CONTRIBUTIONS DIRECTES,

Qui venait de m'envoyer du papier fin pour copier FRANÇONNETTE.

MARS 1840.

Maintenant que j'ai fini Françonnette,
Que je n'ai plus qu'à la débarbouiller,
Pour qu'elle soit, en sortant demain,
Sinon jolie, du moins nette ;
Vous m'envoyez, vous, Monsieur, pour lui faire sa petite robe
Papier joli, luisant, choisi de votre main.
Oh ! quel plaisir pour moi ! le grand joueur de banque
Voit la fortune qui lui rit,
Si une bonne main, noire ou blanche,
Lui effleure un peu les cartes dans ses doigts.
Ainsi, votre papier, je le vois,
Me va porter bonheur cette année ;
Que voulez-vous ? j'ai plaisir de le croire et je le crois.

Comme tout a changé pourtant !
Autrefois, quand mon ruisseau pauvrement *argentait*,
Un de vos papiers m'arrivait timbré ;
Oh ! que de soucis celui-là chez moi causait !
Plus de vers, plus de chansons aussitôt qu'il était entré ;
Il ne me parlait qu'en colère
Et d'un ton de *commandement ;*

Si je faisais le sourd un moment,
Il menaçait du garnisaire;
Je payais donc tout effrayé;
Et je n'avais plus après ni argent ni esprit!

Qui m'aurait dit alors qu'un jour je dirais merci!
Au sévère monsieur Fontès
Que j'avais tant envoyé au pré des sept deniers,
A celui qui, chez moi, tuait la poésie?
Personne! parce qu'alors je lui étais trop rancuneux;
Parce qu'alors je n'avais pas vu encore
Le poète, l'homme de goût,
Le grand ami des vers gascons,
Dans l'homme si terrible qui était
Le gros major des collecteurs!

Mais à présent je sais tout, et ma muse est contente,
Et quand votre papier tout timbré se présente,
Je paie habitude, et je ne vous en veux plus,
Car vous écoutez mes vers, vous achetez tout ce que j'écris.
Vous le savez par cœur; que de plaisirs je vous dois!
Comme nous nous oublions en caquetant tous les deux!

Il faut me voir aussi, pour faire votre pratique,
Peigne en main, vers en tête, sortir de ma boutique,
Chaque jour,
A midi.

J'arrive, vous vous asseyez; moi sûr de vous plaire,
En vous accommodant sans bruit entre mes mains,
De mon esprit chansonnier
Je vous dis les petites affaires;
Et vous, vous tendez la joue et tout aussi bien m'écoutez.
Souvent votre goût fin critique

Sur ma glane poétique;
Cela m'est égal, je vous donne toujours
Main doucette, légère, et rasoir de velours!

Mais quand ma muse enfin vous donne un joli air,
Sur votre front aussitôt se peint une rougeur;
Vous vous levez vif comme l'éclair;
Vous sonnez deux fois; c'est assez;
Votre aimable et belle famille
Vient faire le cercle autour de moi;
Et ma muse se pavane,
Parce qu'elle sait que nulle part elle n'est jugée mieux.

Oh! ce qui plaît chez vous plaît partout, et je le sais;
Mais ce qui est plus joli : il y a quarante mois passés,
Un beau matin que j'entrai dans votre belle chambre,
Je vois des milliers de livres alignés,
Et tout dorés et tout luisants.
Un me sauta aux yeux; oh! comme je le reluquais!
C'était le mien; je le vis d'abord.
Mon nom y était gravé en gros et tout en or!

Que j'étais content! Monsieur, des plaisirs que je vous peins,
C'est le plus doux, celui qui m'a le plus saisi!
Mon livre est le premier que je regarde quand j'entre;
Pauvre livre! il est paysan, mais il ne ternit rien;
Vous l'avez si bien vêtu! je ne le perds pas de vue;
J'irais le chercher les yeux fermés.

Il est vrai qu'il peut avoir son âme un peu triste,
D'être au milieu de messieurs qui ne sont pas gascons;
Mais j'emploie pour lui mon esprit et mon huile,
Parce qu'avant le mois de mai,
Pour qu'il ne reste pas seul, je veux

Lui envoyer vite un petit frère;
Je l'achève; sur son teint je passe la pierre ponce;
Et je compte sur l'honneur de l'y voir à côté;
Car, Monsieur, le papier que vous m'envoyez m'annonce
Que vous aimerez mon cadet autant que mon aîné.

Eh bien, qu'en dites-vous? n'est-il pas sorcier ce Jasmin? Rompons donc avec lui de peur de maléfice et prenons congé de lui en vers patois, pour en finir:

[1] Bon Diou! qui no cansou! que bay bien! qui l'á fèyto?
Acòs Pascal! respour Toumas;
— Brabò! bibo Pascal! crido la foulo entièro.

1 Bon Dieu! quelle chanson! qu'elle va bien! qui l'a faite?
— C'est Pascal! répond Thomas.
— Bravo! vive Pascal! s'écrie la foule entière.

ÉLISE MOREAU.

ÉLISE MOREAU.

A nos ingénieux artisans, à nos poètes incultes vient se joindre ici la jeune fille agreste; gaie comme l'oiseau du bocage, vive et alerte comme la biche de la forêt, simple comme la fleur des champs : Élise Moreau dont les chants poétiques, un jour, salués par les applaudissements de notre grande ville, iront re-

tentir sous les chênes séculaires de Mazières ; Mazières, du département des Deux-Sèvres, aux grands bois, aux prés herbeux, et si solitaire qu'il n'est connu que de ceux qui l'habitent. C'est dans cet endroit perdu que s'écoula l'enfance d'Élise, loin de tout enseignement primaire, par l'excellente raison que cet enseignement n'avait pas alors pénétré jusque là. A défaut de maîtres et de leçons, elle lisait dans ce merveilleux livre de la nature qui ne s'ouvre que pour ses adeptes : le chant d'un oiseau, le souffle d'une brise, les parfums d'une fleur, étaient pour elle autant de thèmes vivants pour les modulations de la poésie. Elle avait six ans à peine lorsque sa première pièce de vers lui fut inspirée par la circonstance suivante :

On avait célébré, le 6 janvier, la fête des rois, en famille, en compagnie du curé, du notaire et du médecin. La fève était tombée à Élise. Les convives déclarèrent qu'elle devait, à son tour, payer un gâteau. Son embarras fut grand, car elle ne possédait qu'un très mince capital,

destiné, disait-elle, à jeter les fondements de sa bibliothèque.

« Si je faisais une chanson? » se demanda-t-elle. « Maman qui a bien voulu se charger de confectionner le gâteau, l'acceptera peut-être en paiement. »

La chanson fut faite, et chantée, le soir même, aux grands applaudissements de tous les invités. Ce premier succès encouragea l'enfant au point que, à compter de ce moment elle dédaigna tous les amusements de son âge et ne s'occupa plus que de traduire dans un langage cadencé tout ce qui frappait ses regards et sa pensée.

Mais elle comprit bientôt que, pour écrire, il fallait savoir et savoir beaucoup, et que, pauvre enfant, confinée au fond d'un obscur village, elle ne savait rien. Un jour, des voyageurs visitèrent le pays. L'un d'eux causa longtemps avec la petite fille, conseilla aux parents de la mettre, sans tarder en pension, soit à Niort, soit à Parthenay, et laissa à dessein un exemplaire des œuvres de Racine sous un des

berceaux de noisetiers du jardin. La lecture de ce modèle de toutes les perfections littéraires ouvrit un monde nouveau à Élise, et fut probablement la cause de cette pureté d'expression qu'on remarque dans ses vers.

Peu après, sa famille quitta Mazières, pour aller habiter Coulonges, autre bourg plus considérable à quatre lieues de Niort. Là vivait un savant médecin, qui, émerveillé du talent précoce de cette enfant, lui ouvrit sa bibliothèque et voulut même faire des démarches pour qu'elle entrât dans la meilleure pension de sa ville. Élise accepta les livres avec une reconnaissance infinie, mais quant à l'invitation d'aller en pension, pouvait-elle l'accepter, elle qui avait passé presque tout son temps, au grand air, à la campagne? Et puis son esprit actif et vagabond comme l'abeille, ne butinerait plus les fleurs des livres, d'après ses caprices et ses instincts elliptiques. Au règne de la fantaisie enivrante succéderait celui de l'ordre et de la méthode : il faudrait tout ranger au

cordeau, tout mesurer au compas, suivre, sous peine de réprimande les explications, ou lourdes, ou obscures, ou insuffisantes de maîtres routiniers. Quand on apprenait si bien et tant de belles choses au bord d'un frais ruisseau, coulant en doux murmures, titillant sourdement la paresse de l'esprit et de l'imagination sous l'ombrage parfumé d'un tilleul ou d'un maronnier en fleur ; bercée par le gazouillement des mésanges et des chardonnerets, par le roucoulement des tendres ramiers ; charmée, à chaque instant par les métamorphoses riantes de légers et brillants nuages se jouant à l'horizon.... Quoi donc ! échanger cet admirable spectacle de la nature et ses sublimes émotions contre la cellule d'une classe ! Cet échange eût été un trop grand sacrifice ; cet échange eût tué toute inspiration ; mademoiselle Moreau refusa net.

Ce fut vers cette époque qu'elle composa une touchante élégie sur la mort de mademoiselle Élisa Guizot. Par l'entremise de M. Heim, préfet des Deux-Sèvres, qui avait pour elle une

bienveillance paternelle, mademoiselle Morea envoya cette élégie à M. Guizot, alors ministre de l'instruction publique. Ce dernier répondit à la jeune fille une longue lettre écrite en entier de sa main, et ne borna pas à de vaines paroles ce qu'il appelait sa reconnaissance : il fit parvenir à mademoiselle Moreau un encouragement de 300 francs et, l'engageant à quitter Coulonges pour Paris, il lui assura qu'elle trouverait un ami dans le ministre. Cette promesse, il l'a tenue. Si la jeune fille sans fortune et sans prôneurs a vaincu les difficultés de sa position, c'est au constant appui de M. Guizot qu'elle le doit.

Cependant la renommée d'Élise Moreau grandissait ; on ne parlait que d'elle dans son département. Il fut de nouveau question de la mettre en pension. Ses parents crurent bien faire en la faisant entrer dans le pensionnat de mademoiselle Bérat à Niort. Malgré toutes les bontés qu'on eut pour elle dans cette maison, elle ne put y demeurer qu'un mois. Loin de sa

mère, loin de la nature, cette âme aimante souffrait trop.

Une dernière épreuve était réservée à la pauvre enfant : on croyait encore à l'initiation obligée de la poésie, qu'on regardait comme l'arcane des arcanes; les poètes de la nature n'existaient pas alors. Il advint donc qu'un professeur de littérature, octogénaire, M. Briquet, se mit en tête que, avant de mourir, il pourrait doter son pays d'un poète féminin. *Finis coronat opus*, a dit un ancien, et le professeur de littérature avait résolu de clore sa carrière par l'accomplissement de cet excellent adage. Cette résolution passa à l'état d'idée fixe dans le cerveau du bon vieillard et ses instances devinrent si pressantes que mademoiselle Moreau dut partir pour Niort, afin de profiter de ses leçons. Elle descendit, suivant les intentions de M. Briquet, dans la maison de madame Goujon. Au bout de trois mois, le vieillard mourut, et mademoiselle Moreau, en quittant le pensionnat jura qu'elle ne rentrerait jamais dans

...ment de ce genre. Des prof
...ultés par sa famille, dirent qu'il f
...ser s'abandonner à toute la liberté
...spirations. Revenue à Coulonges, e
...it qu'il lui restait beaucoup à apprend
encore et se mit au travail avec une ardeur q
ne ralentissait même pas la faiblesse de
santé. Une grande joie vint l'y trouver : à c
vers qu'elle avait adressés à M. de Lamarti
sur la mort de sa fille elle reçut de l'illus
poète une réponse, aussi en vers, accompagn
d'un exemplaire des Méditations et des Ha
monies.

En 1834, le premier congrès scientifique
tint à Poitiers, ville peu distante de Coulong
Le préfet des Deux-Sèvres, M. Léon Thies
protecteur zélé de la jeune fille, engagea
parents à la conduire au congrès. L'enfant
un succès complet. Elle improvisa une ode
les travaux de cette assemblée, qui lui déce
une médaille à l'effigie de Malherbe. Dès ce m
ment, sa destinée poétique fut fixée. L'an

ivante, elle vint à Paris avec sa mère, qui l'a jamais quittée depuis. M. Guizot l'accueil-comme un ami et lui donna immédiatement e pension de 400 francs. Cette pension a été puis augmentée deux fois par M. de Salvandy le sera sans doute encore.

Mademoiselle Moreau publia, en 1837, la emière édition des *Rêves d'une jeune fille*, qui t rapidement épuisée. En 1838, son ode sur rc de Triomphe de l'Étoile obtint une men-on honorable de l'Académie française. Elle fit raître ensuite un roman intitulé : *Une destinée*, iis un livre pour la jeunesse, en prose aussi, s *Souvenirs d'un petit enfant*. Ce dernier ou-age a obtenu, en 1841, un encouragement 800 francs de l'Académie française. L'année ivante, cette même académie a décerné à ınanimité à mademoiselle Moreau le prix de 500 francs de M. de Maillé, de la Tour Lan-y, destiné au talent poétique qui donne le us d'espérances.

Les poésies de mademoiselle Moreau forment

aucun établissement de ce genre. Des professeurs, consultés par sa famille, dirent qu'il fallait la laisser s'abandonner à toute la liberté de ses inspirations. Revenue à Coulonges, elle sentit qu'il lui restait beaucoup à apprendre encore et se mit au travail avec une ardeur que ne ralentissait même pas la faiblesse de sa santé. Une grande joie vint l'y trouver : à des vers qu'elle avait adressés à M. de Lamartine sur la mort de sa fille elle reçut de l'illustre poète une réponse, aussi en vers, accompagnée d'un exemplaire des Méditations et des Harmonies.

En 1834, le premier congrès scientifique se tint à Poitiers, ville peu distante de Coulonges. Le préfet des Deux-Sèvres, M. Léon Thiessé, protecteur zélé de la jeune fille, engagea ses parents à la conduire au congrès. L'enfant eut un succès complet. Elle improvisa une ode sur les travaux de cette assemblée, qui lui décerna une médaille à l'effigie de Malherbe. Dès ce moment, sa destinée poétique fut fixée. L'année

suivante, elle vint à Paris avec sa mère, qui ne l'a jamais quittée depuis. M. Guizot l'accueillit comme un ami et lui donna immédiatement une pension de 400 francs. Cette pension a été depuis augmentée deux fois par M. de Salvandy et le sera sans doute encore.

Mademoiselle Moreau publia, en 1837, la première édition des *Rêves d'une jeune fille*, qui fut rapidement épuisée. En 1838, son ode sur l'arc de Triomphe de l'Étoile obtint une mention honorable de l'Académie française. Elle fit paraître ensuite un roman intitulé : *Une destinée*, puis un livre pour la jeunesse, en prose aussi, *Les Souvenirs d'un petit enfant.* Ce dernier ouvrage a obtenu, en 1841, un encouragement de 800 francs de l'Académie française. L'année suivante, cette même académie a décerné à l'unanimité à mademoiselle Moreau le prix de 1,500 francs de M. de Maillé, de la Tour Landry, destiné au talent poétique qui donne le plus d'espérances.

Les poésies de mademoiselle Moreau forment

principalement un recueil d'élégies qui brillent par un remarquable talent de versification ; on y trouve de la grâce, de l'harmonie, de l'élégance jointe à l'abondance des images, à l'habileté et au naturel des tours, à une variété de pensées justes, ingénieuses, délicates, exprimées d'une manière ferme et concise. Le talent de ce poète de la nature appartient, selon nous, au genre tempéré ; il s'élève rarement vers les grands horizons de la pensée ; mais quand élargissant ses cadres, il passera de sujets privés à des sujets d'intérêt général, quand il déploiera enfin ses ailes dans toute leur largeur, il se montrera sans doute sous un jour plus splendide qui le fera paraître plus saisissant, plus profond et plus sympathique.

La pièce suivante qui ne se trouve pas dans les poésies publiées par mademoiselle Moreau, et qu'elle nous a obligeamment communiquée donnera une idée de son talent poétique.

A MADEMOISELLE MARIA DE F....

Le jour de sa première communion.

Va recevoir celui de qui tout bien dérive,
Maria ! qu'en ton cœur, vase d'élection,
Il verse les parfums de cette foi naïve,
La plus belle des fleurs de la sainte Sion.

Que sa divine main, sur ta tête posée,
Courbant les longs rameaux de l'arbre de la croix,
En fasse découler la céleste rosée
Qui nous rend l'innocence une seconde fois.

Porte aux pieds des autels ta candeur angélique ;
Les cœurs simples et purs sont aimés du Seigneur ;
Saint Jean, ce Fénélon du livre évangélique,
Ce frère de Jésus était simple de cœur.

Ne cherche point, enfant, à soulever le voile
Qui cache l'Éternel aux regards d'ici bas ;
Les Rois-Mages suivaient la lueur d'une étoile,
Sans savoir en quels lieux elle guidait leurs pas...

Adore avec respect cet auguste mystère,
Où nous voyons l'auteur des mondes et des cieux,
Se donner en pâture aux enfants de la terre,
Et laver nos erreurs dans son sang précieux.

Tu franchis aujourd'hui ces plaines du jeune âge,
Dont l'herbe est si touffue et l'horizon si beau ;
Colorant l'avenir des reflets d'un mirage,
Tu fais les premiers pas dans un sentier nouveau.

Que ce jour, Maria, le plus doux de la vie,
Te laisse un souvenir solennel et touchant ;
Nul n'aura sa blancheur ni sa paix infinie ;
Nul ne sera plus pur de l'aurore au couchant.

Ce qu'on nomme bonheur, en ce siècle profane,
De son charme divin ne saurait approcher ;
Qu'importent les parfums de la fleur qui se fane
Et la splendeur du lys qu'un souffle fait pencher ?

Si tu veux que, pour toi, le sort soit sans orages,
Des plaisirs décevants éloigne-toi toujours ;
Enfant ! ne bâtis point sur nos tristes rivages
Le nid qui jusqu'au soir abritera tes jours...

Garde-toi de placer tes fraîches espérances
Sur de fragiles biens, car tous s'envoleront...
Songe que Dieu n'admet aux saintes récompenses
Que ceux dont la douleur a sillonné le front...

Oh ! bénis-le ce Dieu qui te donne pour mère
Un ange de vertus, d'indulgente bonté,
Qui, détournant de toi toute boisson amère,
T'a fait le sol de mousse et le ciel argenté.

Aime-la comme on aime, au sortir de l'enfance,
Avec ce dévoûment, cet entier abandon
Qui survivent aux temps, aux revers, à l'absence,
Et dont les nobles cœurs seuls ont reçu le don...

Puis, enfant, aime aussi, d'une égale tendresse,
Ton père, cet ami, cet aimable mentor,
Poète sans orgueil, et savant sans rudesse,
Qui du bonheur des siens fait son plus cher trésor...

Va ! livre ta nacelle à ce fleuve perfide,
Que peu, même au printemps, traversent sans effroi ;
L'amour de tes parents, comme une double égide,
S'élèvera toujours entre la vague et toi.

Mai 1846.

MARIE LAURE.

MARIE LAURE.

Pendant que les salons de Paris résonnaient de la voix pure et mélodieuse d'Élise, une autre jeune fille, dans un coin retiré de la Normandie, sentait aussi s'allumer en son cœur la flamme de la poésie en présence d'une nature riante et pittoresque. Sa venue au monde avait été déplorable :

Enfant j'étais muette, aveugle et si débile
Que, durant tout le jour, je restais immobile,
Et chacun tristement et le bras étendu
Vers moi, disait tout bas : cet enfant est perdu.
Pourtant on me sauva.

Bientôt ses infirmités disparaissent. Habitante d'une petite ville avec sa mère et sa sœur, elle parcourt presque toujours seule les belles campagnes qui l'environnent, et laisse flotter ses pensées sous le souffle des émotions qu'elles lui causent.

Mais un jour apparut la solitude austère ;
Le chagrin la suivit ; puis un fatal mystère
Que mon cœur garde en soi comme un dard dans sa chair,
Qui s'envenime, hélas ! sur ce qui m'était cher
Vint tomber. — Ce secret courba ma jeune tête,
Épouvanta mon âme et puis me fit poète.
Alors notre vieux toit s'attrista ; les soucis
Chassèrent le bonheur sur notre seuil assis,
Nous offrant pour toujours des larmes ; — peine amère,
Qui frappa mon aïeul, — et qui brisa ma mère.

Je compris mal alors ce chagrin étouffant,
Car il n'avait touché que mon âme d'enfant ;
Mais, plus tard, il m'offrit sa coupe toute pleine
De fiel, me la fit boire et m'enseigna la haine.
Puis je sentis l'orgueil qui germait dans mon front ;
Ce que vaut de douleur la crainte d'un affront,

Je le sus, et, pourtant, mon âme était si pure
Qu'elle eût, par sa candeur, épouvanté l'injure ;
Car, étrangère en tout à ce malheur profond,
Je puis sonder sans peur cette âme jusqu'au fond.

Ce secret fatal lui fait prendre, à vingt ans, une résolution virile : elle viendra à Paris, ce rendez-vous universel des douleurs et des infortunes, et, chevalier anonyme, elle se jettera sans peur dans le tournoi sanglant de la renommée pour conquérir la palme qui doit cacher la rougeur du front de MARIE LAURE.

Elle y vint en effet, il y a quatre ans, seule, sans autre appui qu'une lettre de recommandation, ce roseau vermoulu du malheur. Elle alla se loger dans une petite chambre de la rue de Vaugirard, d'où elle apercevait les maronniers du Luxembourg, qui lui rappelaient les ombrages de ses campagnes. C'est là qu'elle écrivit les dernières pièces de ses *Églantines* et toutes les nouvelles qui forment la première partie du volume qu'a publié un loyal et consciencieux éditeur.

« Infatigable, » dit-il, « elle se reposait du
» travail en courant les bureaux de journaux et
» les éditeurs. Elle parvint à placer comme
» feuilletons quelques unes de ses nouvelles,
» qui, malheureusement, n'eurent pas le
» temps de paraître. — Ses amis avaient déjà
» réuni pour son volume de poésies plus de 300
» souscripteurs. Enfin, au mois de juillet, fati-
» guée de cette lutte sans trève, elle alla se re-
» tremper dans l'atmosphère calme de la fa-
» mille. Pendant trois mois, elle vécut avec dé-
» lices dans ses campagnes tant regrettées, entre
» sa mère qui l'avait attendue impatiemment et
» sa sœur qu'elle ne devait plus revoir. »

C'est peut-être pendant cette courte trève qu'elle publia cette touchante pièce de vers, *Un regard en arrière*, qui nous fait pénétrer dans l'intimité de sa pensée.

UN REGARD EN ARRIÈRE.

Pourquoi ne suis-je pas la bonne jeune fille
Qui, ne cherchant jamais rien hors d'elle, ne brille,
Fleur, que de son éclat; lys, que de son parfum?
Pourquoi voit-on, hélas! sur mon front pâle et brun,
Le stigmate d'une âme ardente, austère et forte?
Et d'où vient que mon cœur, où l'espérance est morte,
Vibre à tous les sanglots amers ou décevants,
Comme une harpe à tous les vents?

Quel vain desir de gloire est venu me séduire?
Pourquoi mon front veut-il méditer et produire?
Qui donc a suspendu le vieux luth à mon bras?
Et pourquoi le Dieu grand, qui ne se trompe pas,
Qui suit chacun de nous, le guide et le regarde,
M'a-t-il donné le cœur et la robe du barde,
Des larmes pour apprendre à chanter la douleur,
La pensée au lieu du bonheur?

Mais la lutte qu'elle avait engagée ne pouvait être interrompue plus longtemps : il fallut retourner à Paris. A son arrivée, elle s'occupa de la publication de ses premières poésies : *Les*

Églantines, qui parurent à la fin de décembre 1842. Au plus fort de ses préoccupations littéraires, elle reçut une autre lettre de sa mère, exprimant de vives inquiétudes sur la santé de sa fille aînée. Marie Laure crut que sa mère s'exagérait l'état de sa sœur et chercha à la rassurer dans sa réponse. La pauvre mère, incertaine alors, craignant, d'une part, de troubler Marie Laure au milieu de ses travaux, et, de de l'autre, ne sachant pas au juste jusqu'à quel point la santé de sa fille devait l'alarmer, écrivit en termes moins inquiétants. Au commencement de mars, Marie Laure reçut des nouvelles rassurantes sur la santé de sa sœur. Elle se flatta alors que le printemps amènerait une guérison, et l'espérance vint se placer entre ses vœux et ses prières. Mais comme un coup de foudre, la nouvelle de la mort de sa sœur vient la frapper, et, peu de temps après, sa mère entre dans sa petite chambre.

A la vue de sa fille, naguère encore si charmante, de sa fille affreusement pâle et maigrie;

de sa fille dont la voix est faible et altérée, dont la taille s'est voûtée, dont la démarche est chancelante et le regard est terne, la pauvre mère est saisie d'effroi, et elle conduit sans retard son enfant chez un médecin célèbre. Ce médecin reconnaît une phtisie pulmonaire mortelle... cependant l'air de la campagne a fait quelquefois des miracles, et il recommande l'air de la campagne.

Marie Laure respira encore l'air pur des champs, auquel elle dut un soulagement momentané ; mais son sort était décidé sans retour. Les secours de la religion lui furent administrés. Elle vécut encore quelques jours, plongée dans un assoupissement presque continuel. Dans un moment lucide, où le sourire errait sur ses lèvres pâles, et où elle pensait à Dieu et à sa bonté infinie, sa pauvre mère lui entendit dire très distinctement à voix basse :

« Mon Dieu, je vous demande un million de fois pardon. »

Le lendemain de sa mort, c'était la fête du

village, les jeunes filles, vêtues de blanc, v lurent la porter elles-mêmes jusqu'au cimeti Elles jetèrent sur sa tombe des milliers fleurs et l'entourèrent de rosiers blancs.

Voici l'épitaphe qui fut gravée sur la pie de son tombeau :

Ici dort un enfant, fleur un seul jour fleurie,
Vierge au front inspiré ;
Elle avait les doux noms de Laure et de Marie,
Nom charmant ! nom sacré !

La mort seule a calmé son mystique délire.
Comme vers un autel
Son âme virginale et l'âme de sa lyre
Montent ensemble au ciel.

. . . .
. . . .

La vie de Marie Laure a été trop courte p que son talent pût briller dans toute sa forc dans toute sa pureté. Le recueil de nouvelle prose et de poésies qu'on a publié aprè

mort est empreint d'un délicieux parfum de jeunesse et d'une originalité native qui décélait l'inspiration. C'est comme poète de la nature que Marie Laure figure dans cet ouvrage; poète spirituel et penseur, qui, s'il eût vécu plus longtemps, fût devenu sans doute un grand poète.

La pièce qui suit a été composée par Marie Laure, pendant le mois qui a précédé sa mort. Elle en écrivit les derniers vers quelques heures avant son agonie.

LES PREMIERS SOUVENIRS.

Enfant, quand je courais active et vagabonde,
Croyant que mon vallon, là bas, c'était le monde,
Du toit aimé, le soir, je passais le vieux seuil,
Et ne comprenant pas ni la mort, ni le deuil,
Ni la souffrance au cœur s'attachant comme un lierre,
Je demandais pourquoi sous la rouge paupière
Des femmes qui passaient, le front voilé de noir,
Roulaient toujours des pleurs ? Pourquoi j'avais pu voir
Près d'elles, au saint lieu, quand j'étais arrêtée,
Des sanglots soulever leur épaule voûtée ?

Ma mère répondait que mon ange gardien
Me le dirait plus tard si je le priais bien ;
Et plus tard je l'ai su... Ce ne fut pas mon ange
Qui vint me révéler tout ce mystère étrange
De mort, de deuil, de pleurs ; mais je vis tant d'absents
Qui ne revenaient pas ; je connus tant d'accents
Que je n'entendrai plus ; tant d'âmes envolées
Mirent sur mon chemin tant de femmes voilées ;
Tant de grands cœurs battaient qui ne tressaillent plus ;
Hélas ! et j'en sais tant dans la fosse reclus,
De ceux que nous perdons, lorsque la feuille tombe,
Qu'ainsi j'ai vu la mort et j'ai compris la tombe.

. . . .

Pourtant on me sauva ; dans mes belles vallées,
Je vis des jours brûlants et des nuits étoilées,
Et lorsque je marchai, dans mon premier sentier,
La première fleur fut la fleur de l'églantier,
Que ma main déroba. Durant plus d'une année,
Je courus par mes prés doucement étonnée,
Regardant la nature et devinant le beau
Comme mon cœur plus tard devina le tombeau.

. . . .

. . . .

Il me souvient ; je vis venir la poésie,
Soutenant d'une main sa coupe d'ambroisie,
Et de l'autre deux luths ; — les posant devant moi,
« Tiens, » me dit-elle, « enfant, voici deux luths pour toi.
Quand le chagrin fuira de ta triste demeure,
La paix viendra vers toi, — ne fuirait-il qu'une heure.
Tu prendras ce vieux luth entouré d'oranger,
A la fleur virginale, au parfum étranger ;
Sur lui tu peux chanter la riante ballade,
Rome, si tu l'as vue, ou Séville ou Grenade ;
C'est le luth de la joie et des douces amours ;
Ne va pas y chercher chagrins et mauvais jours.

Mais lorsque tu verras revenir la souffrance,
Faisant fuir de frayeur la paix et l'espérance,
Tu prendras l'autre luth, posé sur un cercueil;
Il est encore couvert de larmes et de deuil;
Sur lui chantons toujours quand la peine t'oppresse;
Tu pourras quelquefois affaiblir ta tristesse.
Pour la muse, attends-la, mais ne la poursuis pas;
Si tu la laisses libre elle suivra tes pas.
Adieu, garde longtemps ton âme forte et juste. »
(Ainsi m'avait parlé la poésie auguste.)

Sur la lyre des pleurs j'ai tant de fois chanté
Que souvent j'égarais le luth de la gaîté,
Le délaissant toujours. Mais, un matin, joyeuse
Ou calme, — j'essayais la ballade amoureuse,
Lorsqu'on vint m'appeler auprès du saint vieillard,
L'aïeul agonisant, dont le blême regard
Sortait péniblement de paupières mi-closes,
Tombé dans le jardin près d'un buisson de roses;
Son teint était semblable aux suaires jaunis,
Et comme Dieu l'accorde à ses élus bénis ;
La mort, lente à venir, sainte et mystérieuse,
Ferma l'œil sans regard de l'agonie affreuse.

MARIE CARPANTIER.

MARIE CARPANTIER.

De la Flèche.

Quelle est cette frêle jeune fille, au teint
âle, aux longs cheveux blonds! Assise sur le
ommet d'une colline, le front appuyé sur sa
nain, elle suit, d'un regard mélancolique,
travers les prairies, le Loir, dont le cours
inueux semble être l'image des méandres de
a pensée; puis, détachant ses yeux de ce

spectacle magnétique, elle relève la tête et arrête sa vue sur les tours imposantes du collége militaire, bâti par le roi populaire, par le bon Henri, et sa pâleur s'efface, sa tristesse s'envole, car les rêves de son imagination, les pressentiments de son âme se dissipent au souvenir de cette éclatante mais douce et pure gloire qui, comme un baume bienfaisant, a rasséréné son cœur alarmé. Malheureuse jeune fille aux nobles pensées, aux instincts généreux, orpheline, sans parents, sans appui, tu n'as, pour défier l'avenir, que ta mère, pauvre veuve, avant le temps, d'un brave militaire; que ta mère énervée par la douleur.

Mais rien n'est si fécond que les pleurs d'une mère !
L'enfant sentit bientôt, sous leur rosée amère
Sa raison s'épurer, son âme s'agrandir.
Nue et morne à ses yeux apparut l'existence ;
Et, pour encourager sa mère à la souffrance,
Elle se hâta de souffrir.

Mais sur cette existence menacée par un sombre avenir luit tout d'un coup une vive lumière:

la Bienveillance, sous les traits d'une femme poète [1], éveille de nombreuses sympathies en faveur de la jeune muse abandonnée, attire sur elle l'attention de personnages puissants. Bientôt, grâce à cette intervention généreuse, la pauvre Marie, délivrée de ses noirs pressentiments, rassemble ses poésies, feuilles éparses qu'elle avait écrites sous de pénibles impressions, et, le cœur gros d'attendrissement et de reconnaissance, elle peut inscrire sur leur frontispice cette dédicace expansive :

*Ce livre est la première, la seule richesse que je possède en ce monde; qu'*ELLE [2] *me laisse le lui offrir,* ELLE *qui a délivré mon âme de ses douloureuses préoccupations, en répandant la sécurité pour l'avenir et la douce quiétude du présent sur les vieux jours de ma mère bien aimée.*

Les préludes sont empreints d'une tristesse maladive, apanage funeste de ces organisations délicates qui, à leur entrée dans la vie, sont si

[1] Madame Amable Tastu.
[2] Madame Tastu.

brutalement étreintes par la misère et la douleur qu'elles se croient fatalement appelées à subir ce double joug. On reconnaît la trace du malheur dans cette pièce touchante : *Si je mourais !...*

SI JE MOURAIS !...

J'ai dit : « au milieu de mes jours je verrai donc les portes de la mort, » et j'ai cherché en vain le reste de mes années.
*Cantique d'*ÉZÉCHIAS.

Si je mourais ! cette sombre pensée
Retombe à chaque instant sur mon âme oppressée ;
Si je parle d'espoir, une vague terreur
Fait expirer les mots sur ma lèvre glacée,
Étouffe sous son poids les élans de mon cœur,
Et, boisson vénéneuse en ma coupe versée,
Transforme en cris d'effroi tous mes cris de bonheur !

Mourir ! oh Dieu !... mais non, je suis trop jeune encore !
Le jour ne s'éteint pas au lever de l'aurore ;
Le soleil du matin resplendit jusqu'au soir :
Moi je naquis hier, et je n'ai, sur la terre,
Qu'à petits pas d'enfant commencé ma carrière ;
J'ai de longs jours à vivre et de beaux cieux à voir !

Et puis, à mon berceau, pendant la nuit muette,
Ma mère a tant veillé! tant prié sur ma tête!
Tant demandé pour moi de joie à l'avenir!
Non, je ne mourrai pas! Quoi! fuir ma vieille mère!
Quoi! dévaster son ciel! quoi! triste et solitaire
L'abandonner! ma mère!... Oh! si j'allais mourir!...

Quand reviennent les nuits, les nuits froides et sombres,
Et que le soir lugubre, en longs habits de deuil,
S'avance tristement pour évoquer les ombres,
J'entends, j'entends les morts entr'ouvrir leur cercueil.
Je les vois, secouant leur funèbre poussière,
Se dresser lentement décharnés et sans bruit;
Et, muets, s'éloigner, couverts d'un long suaire
Que soulève à regret le souffle de la nuit..
Je crois entendre au loin leur voix mystérieuse
Gémir en m'appelant au pied d'un noir cyprès,
Et malgré moi revient cette pensée affreuse :
Si je mourais!... si je mourais!...

O mes tendres amis! vous si chers à mon âme!.
Vous par qui s'embellit ou s'attriste mon sort,
Venez fortifier mon faible cœur de femme;
Venez! délivrez-moi de ces rêves de mort!
Au bruit de vos chansons engourdissez mes peines;
Que vos voix, s'unissant dans un accord divin,
Pénètrent tous mes sens et glissent dans mes veines
Le desir de la joie et l'oubli du destin.
N'est-il plus sur les monts une fleur pour nos têtes?
Les lis, ainsi que moi, se sont-ils tous flétris?
Ah! venez! guidez-moi vers ces grottes muettes,
Je veux à leurs échos dire vos noms chéris!
Je veux, d'un pied léger, sur la verte colline
Bondir! et me bercer dans les vagues du ciel!
D'un air limpide et frais abreuver ma poitrine,
M'enivrer de parfums! m'enivrer de soleil!

Là, je vivrais, amis! car c'est la peur qui tue!
Oh! la peur, de ma vie a fait un long trépas.
Cette horreur de la mort, d'où m'est-elle venue?
Avant de vous aimer, je ne la craignais pas.

Elle n'était pour moi qu'un fantôme docile
Aux appels suppliants des fils de la douleur;
Je croyais que pour eux, ange libérateur,
Des heureux d'ici-bas elle fuyait l'asile;
Et, dans mes jeux d'enfant, bien souvent immobile,
Je feignais d'être morte... Oh! je n'avais pas peur!

Mais voyez!... à pas lents les ténèbres s'avancent...
Ecoutez!... écoutez le bruit sourd des tombeaux!...
Sur l'horizon déjà des ombres se balancent....
Du jour! de la lumière! apportez des flambeaux!
Amis, entourez-moi! rapprochons-nous de l'âtre;
Chassons du noir sommeil les perfides appas!
Chantons de gais refrains jusqu'à l'aube bleuâtre.
. . . .
. . . .
. . . .
Mais si la mort venait!... cachez-moi dans vos bras....

C'est peu après sa première nomination à un emploi honorable que mademoiselle Carpantier dut composer sa pièce intitulée *Sur le côteau de Saint-Germain-du-Val, pendant la nuit.* Le ton de cette pièce est bien différent de la précédente; on y respire l'allégement du cœur, la satisfaction

intime, la sérénité, le calme après la tourmente. Nous en citerons une partie pour montrer ce jeune talent sous un autre jour.

SUR LE COTEAU DE SAINT-GERMAIN-DU-VAL,

Pendant la nuit.

. . . .
. . . .

Je vois, je vois d'ici ma cité bien aimée
Sommeiller, vaporeuse, au bord de l'horizon,
Comme un léger esquif que la brise embaumée
Endort sur l'Océan profond.

A voir ses toits de marbre et ses maisons d'ivoire,
Sa ceinture de monts, ses ombrages en fleur,
Quels flots de souvenirs inondent ma mémoire!
O mon enfance! ô paix du cœur...

Puis je vois, se dressant dans l'épaisseur des ombres,
— Des secrets de la nuit témoins silencieux, —
Ces tours [1] aux fronts hautains qui, des nuages sombres,
Déchirent les flancs orageux.

[1] Les tours du collége militaire de la Flèche, bâti en 1602 par Henri IV.

Aux superbes sommets de ce noble édifice,
Orgueil de mon pays, œuvre d'un roi chéri,
Ne voit-on pas planer une ombre protectrice?
L'ombre du magnanime Henri?

Et là-bas ce beau Loir dont la blanche surface
S'illumine aux clartés de la lampe des cieux ;
Semblable au sentier d'or que parcourt, dans l'espace,
Un archange aux pieds lumineux.

La Flèche, ô mon doux nid! ô ma belle patrie!
Asile où je vécus du fruit de mon labeur ;
Toi qui compris mes chants, qui protégeas ma vie;
Quel amour t'a voué mon cœur!

Oh! moi, je donnerais pour ta grâce pudique,
Pour ton ciel nuageux, pour tes monts verdoyants,
Et la vieille Italie, et la jeune Amérique,
Et l'Asie aux cieux flamboyants!

Que me font les splendeurs des cités orgueilleuses!
Athène et ses débris. . . . .
. . . .
. . . .

Paris, ce vaniteux qui veut briller et plaire,
A mes yeux un instant sembla royal et beau;
Mais bientôt j'aperçus la fraude et la misère
Sous la pourpre de son manteau.

Ces bruits, ces chants, ces cris de la foule empressée,
Où pas un œil ami ne s'arrêtait sur moi,
D'un lourd penser d'exil oppressaient ma pensée
Et me glaçaient d'un vain effroi.

Alors, ô mon pays, rêveuse et désolée,
Loin de ces inconnus je courais me cacher,
Pour songer doucement à ta fraîche vallée,
A tes bois, à ton vieux clocher.

Il me semblait revoir ce castel solitaire,
Qui dort sombre et muet sur tes côteaux fleuris,
Et qui, puissant jadis, sous ton toit séculaire
Abrita le saint roi Louis.

Et mon cœur bondissait! — pourtant, ô ma patrie!
Jamais tu n'eus pour moi ni fêtes ni plaisirs;
Mais le doux souvenir de ma mère chérie
Parfumait tous mes souvenirs.

La Flèche, ah! si jamais, à mes desirs contraire,
Le destin, loin de toi, m'entraînait quelque jour,
Pour consoler mon cœur sur la terre étrangère,
Garde, ah! garde-moi ton amour!

Je ne demande rien à l'aveugle fortune;
Mon front de fiers lauriers ne s'est point ombragé;
La gloire me fait peur, le faste m'importune;
Je ne veux rien que ce que j'ai.

Mais quand la mort viendra, céleste messagère,
M'emporter, libre enfin, vers un monde nouveau,
Qu'on dépose ma cendre où le sort tutélaire
Posa mon fragile berceau....

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

On le voit, la vie de mademoiselle Carpentier ne présente qu'une physionomie monotone ; le grand événement qui l'a marquée a été son voyage à Paris. Mais nous disons tant mieux avec l'excellent M. Primrose [1], cet ami du foyer domestique, dont toutes les émigrations s'étaient bornées à passer, dans sa maison, de la chambre bleue à la chambre rose, et nous répéterions volontiers aussi, avec les voyageurs aux pays lointains, désenchantés, au retour, ces vers d'un charmant poète français, Léonard :

Quel fol espoir trompait mes vœux
Dans cette course vagabonde !
Le bonheur ne court pas le monde ;
Il faut vivre où l'on est heureux.

Comme Élise Moreau, comme Marie Laure, mademoiselle Carpantier doit presque tout à la

[1] Personnage principal du roman moral anglais intitulé le *Vicaire de Wakefield*, composé par le célèbre Goldsmith.

nature. Ses dispositions précoces pour la poésie lui valurent les plus vives sympathies. L'étude vint ensuite les développer ; mais ce fut l'étude individuelle, l'étude telle qu'elle a été pratiquée par nos poètes artisans, l'étude sans maître.

L'auteur des ***Préludes*** a composé son recueil de pièces assez différentes de forme, de ton, de couleur et de sentiment. La critique sévère y reprendra des alliances de mots et des rimes usées, et réclamera moins d'abondance et de facilité. Mais ce sont là des taches légères. Mademoiselle Carpentier excelle dans les tableaux sombres ou sauvages ; son pinceau, tout viril alors, nous transporte par sa touche énergique et fière. Nous citerons, en ce genre, *Une création de Satan*, et surtout *Indépendance*, dont les cinq dernières strophes resteront dans la mémoire des littérateurs.

JOSEPH-LAFON LABATUT.

JOSEPH-LAFON LABATUT,

De Messine.

Quand l'homme plie sous l'adversité, il interroge le ciel de son passé pour y retrouver une étoile amie. Ce ciel est souvent couvert, mais pour Labatut ce ciel était clair et serein, et l'étoile amie y brillait d'un vif éclat. C'est que cet homme, ancien soldat, avait toute la chaleur d'âme de ses pareils ; il croyait à la

constance de l'amitié, parce qu'il l'éprouvait lui-même.

Lafon Labatut, originaire du Bugue, petite ville en Périgord, avait épousé à Messine, après beaucoup de traverses, une jeune sicilienne d'une éclatante beauté. Il revenait en France, sur un vaisseau de la marine anglaise, avec sa femme et Joseph, alors âgé de cinq ans; mais la jeune femme, atteinte de la peste, était morte à Gilbraltar.

Après ce coup terrible, il débarqua à Calais, avec son enfant qu'il traînait et portait tour à tour, et se dirigea vers Paris, où il espérait retrouver un ami d'enfance, M. Pelissier, qu'il savait occupé auprès de M. Raynouard, le secrétaire perpétuel de l'Académie française. Cette espérance qui l'avait soutenu pendant ce pénible voyage devait se réaliser; il rencontrait la fin de ses fatigues à Passy, dans la maison de campagne de l'auteur des *Templiers*.

Le pauvre soldat et son enfant, après quelques joursr de epos, se mirent en marche pour

leur pays. Labatut trouva sa mère morte, et son père ne tarda pas à la rejoindre. Lui-même succomba à ses chagrins peu d'années après.

La douceur et l'excellent naturel du petit Joseph, la précocité de son intelligence, sa gentillesse, ses saillies enfantines lui firent tour à tour des protecteurs et des amis. Il faut placer à leur tête une bonne veuve qui l'attira chez elle, le surveilla dans ses jeux, le combla de caresses et de bonbons, et lui apprit à lire. Le petit Joseph demanda ensuite qu'on lui enseignât l'écriture, mais la bonne dame, à son grand regret, ne put lui rendre ce bon office, son savoir n'allant pas jusque là. L'enfant ne se découragea pas, et, s'étant procuré des plumes, des crayons et du papier, il imita les caractères des titres des fables de son bon ami La Fontaine, et il se fit ainsi une écriture que la nécessité pouvait s'attribuer pour une bonne part.

A l'âge de neuf ans il entra chez un vieux curé de village, son parent, qui l'emmena dans son presbytère et en fit un enfant de chœur ac-

compli. Quatre ans s'écoulèrent dans le calme et la douceur de la vie champêtre, mais ce calme et cette paix ne le rendaient pas heureux; Son sang sicilien, avide d'action, s'aigrissait dans ses veines; il rêvait, si jeune, sans que ses rêveries lui donnassent le secret des vagues aspirations qui le tourmentaient. C'est à cet état de son âme qu'il fait allusion dans ces vers du *Presbytère :*

. . . .
Insensé que j'étais! souvent l'inquiétude
M'agitait vaguement dans cette solitude.
Pour la gloire et les arts, pour un frivole honneur
Je regrettais des jours usés dans le bonheur,
Et mes précoces mains d'une luisante argile
Formaient quelque grand homme ou quelque dieu fragile,
Et d'informes croquis mes blancs murs habités
D'un grossier muséum étalaient les beautés.
Surtout l'aveugle Homère et ses grandes merveilles,
De mon jeune repos faisaient d'ardentes veilles.
Hélas! quand j'ébauchais son image, comment
N'étais-je pas troublé d'un noir pressentiment!
Ainsi de l'arc-en-ciel l'enfance émerveillée
Court et pense l'atteindre en la plaine mouillée,
Et, dès que son ruban s'efface dans les cieux,
L'enfant surpris s'arrête et reste soucieux.

Un événement imprévu vint déchirer le voile

qui couvrait son intelligence : un jour il avisa juché au haut d'une armoire, un vieux bouquin poudreux. Il le dénicha à l'instant. Ce bouquin était un poème sublime ; c'était l'*Iliade*. Les scènes solennelles et pompeuses d'Homère, les luttes terribles de ses dieux et de ses héros s'emparèrent tout d'un coup de cette imagination flottante ; aussi les murs du presbytère, tapissés par les dessins grandioses de Joseph, exécutés au charbon, devinrent-ils, en peu de jours, l'*Illustration* détaillée du plus beau poème de l'antiquité.

Joseph en était là lorsque vint à mourir le bon curé. Il fut appelé à Paris par M. Pelissier, ce fidèle ami de son père, qui voulait être aussi le sien, et lui tenir lieu de tous les protecteurs que la mort lui avait successivement enlevés.

M. Pelissier, sa famille et ses amis furent émerveillés des prodigieuses dispositions de Joseph pour le dessin. On fut curieux de savoir quel effet produirait sur lui la vue des chefs-d'œuvre des grands maîtres. On le con-

duisit au Musée du Louvre. L'impression fut grande, profonde. A la vue des tableaux de Rubens, « Rubens, » s'écriait-il avec exaltation, « ô Rubens ! je veux être Rubens ! »

Confié aux soins d'un dessinateur habile, M. Sudre, il fut bientôt assez fort pour entrer dans l'atelier de Gérard. Il apprenait en même temps l'art des écritures lithographiques, et, après quelques mois d'étude, il était en état de gagner quatre à cinq francs par jour. Un horrible malheur devait confondre la sollicitude de l'excellent M. Pelissier et enlever à Joseph le fruit de ses veilles et de ses travaux. Un soir il rentra de l'atelier, les yeux enflammés et sanglants. On ne tarda pas à s'apercevoir qu'une double taie obscurcissait sa vue. Il ne restait d'espoir que dans un traitement épouvantable. Le jeune artiste s'y soumit, mais son martyre fut inutile. Quand l'art est à bout, il se retourne vers la nature; on conseilla le climat méridional, et, quelques mois après, Labatut était complètement aveugle.

Il était dans la destinée de cet infortuné de faire naître autour de lui les plus vives sympathies. La sœur de la femme généreuse qui avait entouré son enfance de tant de soins vint reprendre cette œuvre de charité interrompue par la mort, et un jeune chirurgien qui lui avait prodigué les secours de son art, vint se joindre à elle pour lui donner, du moins, les prévenances et les consolations de l'amitié. Ce jeune chirurgien avait une petite fille qui, mieux que toute autre personne, réussissait à distraire et à récréer le pauvre aveugle par son innocent babil, ses naïves gentillesses et son naturel aimant et sensible. L'enfant préférait à tout la société de Labatut, qui lui racontait les plus belles histoires de la *Bible*, les épisodes les plus dramatiques de l'*Iliade*. Insensiblement Labatut comprit qu'il pouvait être utile, et il disposa ses récits de manière à développer l'intelligence de sa petite amie. Il n'était pas bien savant, mais il avait beaucoup de zèle; il répondait de son mieux à toutes les questions de l'enfant, et, en piquant

sa curiosité, il parvint à lui inculquer le peu de science qu'il possédait. Cette petite fille avait une mémoire heureuse : elle récitait avec grâce, et sans se faire prier, les plus jolies fables de La Fontaine. Toute la ville était émerveillée du maître et de l'écolière.

Un père de famille vint alors prier Joseph de se charger de l'éducation de son fils. Joseph accepta, sans hésiter, ayant avisé à un expédient qui devait le rendre capable de s'acquitter convenablement de sa tâche. Dans sa combinaison ingénieuse, c'est l'élève qui fournira au maître les éléments divers de son enseignement; c'est dans ce but que le premier fera au second des lectures à haute voix sur tous les sujets. Ces morceaux épars des connaissances humaines qui, à une simple audition, se gravent indélébilement dans son vaste cerveau, Labatut parviendra à les rallier dans un tout par les fils imperceptibles qui les unissent l'un à l'autre; et, par la lucidité supérieure de son entendement, il se créera des méthodes simples et faciles, dont la clarté fé-

conde lui sera démontrée par les progrès rapides de l'enfant confié à ses soins.

Bientôt l'instruction du jeune élève de Labatut fut si généralement connue que plusieurs jeunes gens vinrent lui demander des leçons. Les enseignements de l'aveugle leur furent aussi profitables, et ils achèvent aujourd'ui avec distinction leurs études universitaires.

Quand le monde extérieur, cette seconde vie du peintre, s'était complètement évanoui sous son regard éteint, Labatut était tombé dans un violent désespoir. Dans ses rêves, la nuit, dans ses rêveries, le jour, il appelait à grands cris la nature, la mère de son génie morte pour lui; il pleurait sur le soleil du midi — mort pour lui; sur les fleuves aux ondes argentées; sur les prairies émaillées de fleurs, sur les forêts ombreuses, sur toutes les merveilles de la création; enfin, tout cela confondu pêle-mêle dans un invariable horizon noir... O regrets amers! O douleurs poignantes! O insomnies cruelles!

Mais cette flamme de l'art qui ne trouvait

plus d'issue pour se répandre au dehors aurait fini par le dévorer s'il n'eût compris qu'il fallait lui trouver un autre aliment. Ce fut pour soulager son âme ulcérée qu'il composa des pièces de vers sombres et navrantes, comme *Ma Vision*, *Ce qui me reste*, *Un Fragment*.

Quand le temps l'eut ramené à un état moins violent, il se plut à jeter un coup d'œil sur ses souvenirs d'enfance, sur ses attachements, sur ses sympathies. Quelle sensibilité, quelle grâce, quel charmant coloris dans les pièces qu'il créa sous cette disposition plus calme. Nous citerons de préférence celle qu'il adressa à sa mère.

MA MÈRE.

Je voyais l'ombre auguste et chère
m'apparaître toutes les nuits.
MILLEVOYE.

Vague panorama de marbre et de couleurs :
Des madones au bout de longs chemins en fleurs ;
Un horizon qu'au loin dessine
Une mer où se joue un fidèle soleil :
Serait-ce mon berceau ? — Tout s'efface. — Au réveil
Ma langue murmurait : Messine !

Une autre image aussi vient frapper mes regards:
Gibraltar, roc sinistre, à mes songes hagards
Rappelle une pensée amère :
Une femme mourante et me tendant les bras,
Un char où je m'attache à l'essieu : c'est, hélas!
Tout le souvenir de ma mère.

Pauvre mère! — Elle était belle et jeune, et la mort,
Déjà toute en ses traits n'arrachait nul remord
A sa bouche sitôt pâlie :
Ses yeux à me quitter ne pouvaient consentir;
Puis elle les levait là haut, comme un martyr
Peint par sa fervente Italie!

Et cet enfant plaintif dont on retient les pas,
Tout prêt à se jeter sur le char du trépas,
Qui revient bruire en mon rêve,
C'était moi qui comptais à peine cinq printemps,
Tels que Dieu les dispense à ces bords éclatants,
D'où le vent du malheur m'enlève.

La peste, affreux corsaire élancé du détroit,
A fait de Gibraltar un cimetière étroit;
Triomphant sur la ville prise,
Il arbore au sommet des clochers et du fort
Son pavillon funèbre, épouvantail de mort,
Que secoue une infecte brise.

De leurs foyers éteints d'effarés déserteurs; —
Des tentes çà et là s'ouvrant sur les hauteurs
A l'air moins chaud qu'on y respire; —
D'autres sur l'Océan sillonnant un chemin; —
Mon père, vieux soldat, m'entraînant par la main,
Monte en pleurant dans un navire;

Et le chant maternel qui m'endormit cessa,
Et la vague en courroux sur son sein me berça
Comme une marâtre qui gronde.
Ma mère ! A chaque instant mes cris la demandaient ;
Et les pleurs de mon père à mes pleurs répondaient ;
Et le vaisseau fuyait sur l'onde.

« Nous la verrons demain, » disait-il chaque soir ;
Et dans le somme étrange où je croyais la voir,
Pauvre orphelin ! j'allais l'attendre.
Mais à la vierge, avant, dont elle eut le doux nom,
Je récitais pour elle une ardente oraison
Dans son dialecte si tendre.

Hélas ! par le malheur, par les flots ballotté,
Mon père enfin m'apprit qu'aux cieux, à son côté,
Elle nous gardait une place ;
Et mes regards, errant au monde merveilleux,
Du sentier qu'elle avait suivi dans les champs bleus,
Le long du jour cherchaient la trace.

J'avais de mon pays perdu l'aspect si beau ;
L'Espagne encor s'éloigne avec le saint tombeau
Indifférent à cette terre ;
Et toujours vers le sud tournant des yeux en pleurs,
Je vins en frissonnant traîner tant de douleurs
Parmi les brumes d'Angleterre.

La France m'accueillit. — Une enfance sans jeux,
Hâtive m'entraîna vers cet âge orageux
Où les passions brisent l'âme.
Les passions ! — torrent par les revers glacé —
Toujours inaltérable en mon cœur ont laissé
Ce pâle visage de femme.

Oui, vingt ans ont coulé pleins de trouble et d'ennuis,
Et dans ces longs moments qu'en mes fiévreuses nuits
L'insomnie au repos dérobe,
Toujours je crois la voir qui, de ce char cruel,
S'envole, ange ineffable, et me ravit au ciel
Dans les pans d'azur de sa robe.

Mais ces admirables peintures n'étaient que l'écho fidèle de ses tristesses intérieures, et il voulut embrasser un plus vaste horizon, en dévoilant des impressions, des passions et des sentiments mieux appropriés aux dispositions de l'humanité dans ses conditions ordinaires. Parmi ces pièces où son talent se développe et s'élève très haut, nous citons la pièce suivante, l'*Oiseau inconnu*.

L'OISEAU INCONNU.

Je ne sais pas ton nom, petit oiseau des champs
Qui, par longs intervalles,
Fais retentir au loin la gaîté de tes chants
En strophes matinales.

Je n'entendis jamais de près ta belle voix ;
Jamais au premier âge
Tu ne vins sur mon front te choisir dans les bois,
Un balcon de feuillage.

Mais qu'importe le nom qu'on te donne ici-bas,
Voix que le ciel inspire !
Mon cœur te connaît bien ; et ne me rends-tu pas
Une larme, un sourire ?

Qu'importent les couleurs dont tu luis au soleil,
Dans les herbes nouvelles ?
Dieu t'a fait un présent qui n'a point de pareil,
Ta musique et tes ailes.

Ce n'est du rossignol ni le chant soutenu,
Ni la vive alouette ;
C'est un vague soupir, un talent méconnu
D'insouciant poète.

Ce n'est point la beauté superbe, à l'œil vainqueur ;
C'est la Vierge qui passe,
Se tourne, vous regarde et laisse au fond du cœur
Le parfum de sa trace.

Chaque printemps tu viens de tes jeunes amours
Chanter jeune interprète ;
Chaque printemps, plus vieux et plus triste toujours,
Je t'écoute et m'arrête.

Tu répands en mon âme un confus souvenir
D'harmonie et d'enfance,
Comme la fleur d'automne abandonne au zéphyr
Un doux reste d'essence.

Et je rêve au passé ! petit oiseau des champs
Qui, par longs intervalles,
Fais retentir au loin la gaîté de tes chants
En strophes matinales.

Sous la motte de terre as-tu pour paravent
La mauve ou la pervenche ?
Ou ton frêle édifice aux caprices du vent
Flotte-t-il sur la branche ?

Fais-tu des tendres blés qui couvrent les sillons
Les festins de ta couche ?
Portes-tu dans ton bec, à tes chers oisillons,
La bourdonnante mouche ?

T'exiles-tu, nomade, en ces brûlants climats
Où se hâte l'aurore ?
Constant et résigné, braves-tu nos frimas,
Cher oiseau ? Je l'ignore.

Connaître ne rend pas plus heureux, je le sais ;
On sait tout quand on aime ;
Pour un pauvre ignorant comme moi, c'est assez
Que tu sois un emblême.

Emblême du bonheur, hélas ! dont palpitait
Ma jeunesse ravie,
Qui chante quelques jours au printemps, puis se tait
Tout l'hiver de sa vie.

Je ne veux pas savoir ton nom. J'aimerais mieux
Que ma voix solitaire
Fût, comme tes accents, l'amour d'un malheureux,
Et mon nom un mystère !

32

Une particularité remarquable c'est que Labatut n'écrit pas ses vers : il les compose dans le silence et se les récite à lui-même, comme pour endormir ses douleurs. Une autre circonstance non moins curieuse c'est que son incontestable habileté de la forme, il l'a acquise seul, puisqu'il fut son instituteur à lui-même depuis les règles de la grammaire et de la prosodie jusqu'aux délicatesses et aux artifices du langage poétique.

Labatut s'était fait une méthode d'enseignement surtout en vue de gagner son pain de chaque jour. Malheureusement sa santé affaiblie lui enleva cette ressource. C'est alors qu'un jeune officier, neveu de la bonne veuve dont nous avons parlé, pensa à recueillir les poésies du jeune aveugle et à les publier. Mais ce ne fut qu'après les plus vives instances que cet ami parvint à vaincre ses répugnances pour la publicité. Voici ce que Labatut écrivait à ce sujet à cet ami zélé :

« Vous le savez, ce n'est pas un vain desir

de célébrité qui m'a fait céder à vos instances et consentir à livrer au public de mauvais vers que j'aurais voulu garder pour moi et pour quelques rares amis, qui sont bien obligés de supporter quelque chose.

» Si jusqu'à présent je m'étais toujours refusé à me faire imprimer, c'est que je trouvais un autre moyen de vivre; il me manque aujourd'hui, et il faut bien, malgré toutes mes répugnances et mes craintes, que je me décide à prendre ce dangereux parti.

La douleur est ma muse, elle a tous mes secrets;
Aussi, je l'avoûrai, n'est-ce pas sans regrets,
Sans cette pudeur fière, aux malheureux connue,
Que je livre aux regards mon âme toute nue.

» Mais il le faut, vous le voulez, et puisque c'est une dernière planche de salut, je vais encore m'y hasarder. »

L'épilogue par lequel Labatut termine son livre fait connaître le peu de foi qu'il avait

dans le mérite de ses poésies et dans leurs succès.

ÉPILOGUE.

Je suis vaincu du temps.
MALHERBE.

Oh ! mes vers, chers enfants, qui n'empêcherez pas
Que, sans postérité, votre père à grands pas
Vers le néant s'avance ; et toi, précoce veuve,
Muse, qui dois me suivre en ma dernière épreuve,
Ainsi qu'au Malabar, cadavre sans pitié,
Le mari réclamait sa vivante moitié
    Sur une couche où le feu brille ;
Pauvres vers, pauvre muse, est-il vrai qu'aujourd'hui
Vous alliez, secouant au grand jour votre ennui,
    Traîner ma dolente famille ?

Ou bien espérez-vous, aiglons audacieux,
Les regards au soleil, vous perdre dans les cieux,
Et suivant le grand aigle aux sphères éternelles,
Y diriger l'essor de vos naissantes ailes ?
Le soleil est trop loin ! — Et puis, vous le savez,
Mes vers, je n'aime point l'éclat que vous bravez.
    Qu'est-ce que votre amour espère ?
A l'angle de la porte, aux bornes du chemin,
Irez-vous par le monde au loin tendre la main
    Pour soutenir les jours d'un père ?

Enfants, je vous aimais lorsqu'au sein de la nuit
Jaillissant tout à coup de mon cerveau qui luit
Vous sembliez courir dans ma longue crinière,
Ou dérober, brûlants, de mon étroite ornière,
Avec ce bruit de rhythme et de sonorité,
Avec ces vifs reflets qu'une âpre vérité
Revêt comme un brillant plumage.
Ma douleur se complaît à votre premier cri,
Et souvent à vos yeux la farouche a souri,
Vous voyant naître à son image.

La douleur est ma muse, elle a tous mes secrets.
Aussi, je l'avoûrai, n'est-ce point sans regrets,
Sans cette pudeur fière aux malheureux connue,
Que je livre aux regards mon âme toute nue;
Sanctuaire profond dont l'accès n'est permis
Qu'à notre ange charnel, qu'à de rares amis,
Gloire et soutiens de l'infortune,
Et qui, vivant, hélas! ou sous l'herbe étendus,
Nous entendent encore ou nous ont entendus
Dans l'ombre ou dans les clairs de lune.

Enfants, je vous aimais, car en ces tristes jours,
Où le sort m'enleva famille, espoir, amours,
Et brisa sur l'écueil ma barque d'insulaire,
En cette région que nul soleil n'éclaire,
Vous avez sur mon front fait tomber quelques fleurs.
Mais la saison est froide, et les passants railleurs
Jetteront dans votre besace
Une pierre peut-être au lieu d'un pain pieux,
Au lieu d'un doux poisson le reptile odieux,
Au dard de flamme, au corps de glace;

Et vous me reviendrez désabusés, confus,
Tel qu'un pauvre qui pleure et dévore un refus;

Et vous aurez perdu ce parfum de mystère
Qui charmait autrefois ma couche solitaire;
Tandis que vos pieds nus ne me rapporteront,
Tristes enfants trouvés, que la boue et l'affront,
Ou les épines que l'envie
Sème sur les sentiers de la postérité,
Pour ceux qui vont cherchant dans la célébrité
Le prix d'une orageuse vie.

Malgré ces tristes pressentiments, l'Académie française a décerné d'une voix unanime, un prix de quinze cents francs à ce jeune poète de la nature et du malheur.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

